

Guy Martignon

# «*Marquise*»

*Dame de Villemomble*

*« Rien de grand ne se fait qui n'ait d'abord été rêvé »*

*(Malraux)*

*À Caroline Longrais  
À Morgan Bailly*

# *« Marquise »*

Dame de Villemomble

ROMAN

## **Première partie**

# *Dinan en Bretagne*

Etiennette se regarde dans une glace du cloître. Elle se trouve jolie. La nature l'a en effet gratifiée d'une jolie frimousse. Ses longs cheveux couleur d'épis de blé recouvrent sa robe de serge grise d'où pointent déjà quelques rondeurs.

Ses pensées sont ailleurs. Sa mère vient de lui annoncer qu'elle va quitter le couvent avec son frère pour se rendre à Paris chez une parente.

Après tout elle a treize ans et ne se sent pas l'âme d'une religieuse. Au plus profond de son être Etiennette sait qu'elle s'en sortira. Ne sait-elle pas lire l'évangile ? Dans le dortoir à la lueur d'une chandelle elle dévore des ouvrages qu'elle a chapardés dans la bibliothèque où elle aime farfouiller. Il y a des missels comportant des gravures qui représentent le démon avec des cornes. Ce démon qui rode toujours autour des jeunes filles disent à longueur de journée les sœurs. C'est pourquoi chaque semaine à confesse il faut libérer sa conscience auprès de Monsieur l'abbé ! Ce dernier dans ses prêches du dimanche ressasse qu'il faut être comme Sainte Ursule, vertueuse, et qu'ainsi les « Ursulines » seront protégées, et, s'adressant à celles qui ne se destinent pas à être nonnes, elles feront alors, il en est certain, un bon mariage !

De toute façon Etiennette n'a pas d'amies au couvent. Les filles qui ne sont pas pensionnaires sont pleines de morgue et méprisantes parce que leurs parents sont armateurs à Saint-Malo ou riches drapiers Dinaudois et les autres n'ont le nez que dans leur paroissien.

Chaque jour, toutes se lèvent au son de la cloche et quittent le dortoir comme des ombres à moitié endormies, se débarbouillent, vont à la messe et sous la férule d'une sœur revêche se dirigent vers le réfectoire.

Les sœurs sont beaucoup plus sévères avec celles que l'on destine au noviciat.

Au réfectoire, les pensionnaires ne se mélangent pas avec les petites demoiselles bourgeoises. Elles ne bénéficient pas du même régime. En effet midi et soir, elles n'ont droit qu'au triste bouillon de fèves, de raves ou de choux sur lequel nagent un minuscule morceau de lard rance et un quignon de pain rassis. Le dimanche et lors des grandes fêtes religieuses, on leur octroie de la poule ou du poisson. Sur les tables des externes, il y a du beurre salé et ces demoiselles ont droit à des potées, des crêpes et même à des pains d'épices.

Etiennette pense qu'un jour elle ne sera pas seulement domestique comme son frère et sa mère, ça elle en a la certitude !

Dans le couvent des Ursulines où Etiennette étudie depuis trois années, les religieuses se consacrent uniquement à l'éducation des jeunes filles puisque c'est le premier ordre d'enseignement de l'Eglise. C'est aussi la seule école de la région recevant externes et pensionnaires. Etiennette fait partie de ces dernières car sa mère, au départ de son père René Le Marquis pour la nouvelle France, y est lingère et son jeune frère palefrenier.

Le couvent se trouve entre les remparts, les rues de la Croix et de la Sagesse. Il a été fondé au début du siècle précédent et placé sous l'invocation de saint Charles. Elle y mène une existence

faite de piété et d'austérité, empruntant chaque jour à petits pas des couloirs gris et étroits pour se rendre à la chapelle ou se diriger vers les salles d'étude austères et froides.

Cependant, lorsque les escadres malouines entrent dans le port de Saint-Malo à quelques encablures de Dinan, après leur victoire sur les Anglais ou les Hollandais, on allume des feux de joie sur la place du Champ ès Chevaux, comme à la Saint-Jean, et « les petites Ursulines » comme on les appelle, peuvent s'y déplacer encadrées bien entendu par les cornettes.

Le dimanche est un jour de liberté pour Etiennette qui, après l'office, rejoint sa mère dans la petite pièce qu'elle occupe avec son frère au-dessus de la buanderie. L'après-midi elle aime se promener dans le jardin potager, derrière la chapelle, où les fleurs embaument. Dans l'enclos, des allées en croix latines mènent vers un petit cimetière ainsi qu'à de minuscules parcelles entourées de buis où poussent des fèves et des pois et dans d'autres des lis et des roses. De-ci de-là, on admire des arbres fruitiers où reposent à leurs pieds des « simples » et des plantes aromatiques.

Il y a une année environ, au fond du jardin, assis au pied de la vieille croix de fer près des tombes, il y avait là un homme sans âge, la tête couverte d'un large chapeau de feutre noir qu'Etiennette n'avait jamais vu auparavant. Ce dernier la regardait comme si elle lui rappelait un lointain souvenir ! Il lui avait fait signe de s'approcher et avait alors dit – Ça t'intéresse, petite, le jardin ? Elle fit un signe de la tête afin qu'il comprenne qu'elle aimait venir au printemps et en été se promener pour contempler l'exubérance des fleurs, connaître le secret des « simples » et regarder les pailles percer cette terre travaillée de main d'homme au rythme des saisons.

- Viens, près de moi et je vais t'apprendre bien des mystères qui sont aussi ceux de la vie ! Ce jour là, Etiennette se souvient que le vieil homme lui avait dit venir de très loin, du côté du jardin de l'Ankou, près de Lagatjar et que c'est l'Ankou lui-même qui lui avait signalé que l'on recherchait un courtillier pour s'occuper du potager dépendant du couvent Saint-Vincent qu'occupent à Dinan les Ursulines. Etiennette, intriguée lui avait demandé qui était cet Ankou dont il parlait !

- Oh ! Ma petite, l'Ankou est le valet de la mort, qui est à la recherche des âmes « Anaon » qu'il doit faucher. Lorsqu'il les a trouvées, il les emmène dans sa charrette « la Karrik » jusqu'à son jardin afin qu'elles se reposent avant de partir vers le ciel pour le jugement dernier.

Chaque dimanche, l'homme qui s'appelait disait-il, Gwann, lui a conté des histoires, des légendes dont elle se souviendra longtemps, jusqu'à ce que les cloches l'appellent aux Vêpres ! C'est ainsi qu'elle sut que le lis qui ornait souvent la chapelle et les bannières était la « fleur des fleurs » symbolisant la pureté, était dédié à saint Antoine, protecteur des mariages. Quant aux roses dont les Ursulines répandaient les pétales sur le sol lors de la Fête-Dieu, le bonhomme prétendait que pendant la fuite en Egypte, la Sainte Vierge étendit un jour les langes de l'enfant Jésus sur la terre tapissée de cette fleur magique. Dieu dit alors « que la fleur touchée par Marie ne devait pas périr et serait immortelle ».

Elle apprit encore que dans le jardin de l'Ankou, tous les ans, les menhirs se déplacent pour aller s'abreuver dans la mer et que l'on peut, si on est courageux, dérober les trésors de trépassés qui sont enfouis à leurs pieds, mais gare à la faux du maître des lieux ! Il lui glissa même à l'oreille que l'ombre de la croix d'un calvaire près de Kerorgen, à quelques lieues au sud de Dinan, désignait à midi, la position d'un trésor enfoui, mais que nul ne l'avait encore trouvé et qu'il lui dirait où le découvrir le dimanche suivant. Mais ce dimanche là, il n'était pas assis dans le potager près de la croix et elle ne le revit plus jamais. Peut-être, se dit Etiennette, est-il retourné dans son jardin près de Camaret, non loin de celui de l'Ankou !

Etiennette aimerait bien aller un jour voir ce port Malouin si proche de Dinan d'où s'élancent corsaires, marchands, explorateurs, terre-neuviers qui ont annexé le Grand Banc, et même les pirates. Ils amassent dit-on derrière les remparts des trésors rapportés du Pérou !

Beaucoup d'hommes de la ville sont engagés sur ces bateaux qui vont au bout du monde et les sœurs et moines des différents couvents accompagnent le chanoine de Saint-Sauveur qui descend vers le port et passe sous la porte du Jerzual ouverte dans les remparts pour lancer l'eau bénite de son goupillon, en marmonnant en latin, sur les cotres qui vont rejoindre Saint-Malo. Ce haut portail leur fait un peu peur car il a l'aspect d'une grosse tour couronnée de mâchicoulis qui ressemble au donjon où sont enfermés les vauriens.

Ce jour-là, chacun retrousse soutanes et robes qui traînent dans la boue putride et grasse en provenance des ateliers de tanneurs. Cette « gadouille » dégorge sur le chemin du Jerzual qui descend rapide et tortueux entre des maisons à pignons jusqu'au quai bordant la Rance.

Entre les couvents se faufilent des ruelles et des sentines qui tentent de déboucher sur la Grande Rue donnant accès au port. La petite Etiennette que l'on destine à être novice se met à rêver, en passant chaque fois en rang devant les belles demeures qui encadrent la place du Champ ès Chevaux. A travers les grilles qui cernent les jardins elle regarde passer des dames en robes à paniers et entend par les hautes fenêtres entrebâillées le son mélodieux d'un clavecin.

Chaque jour, devant la statuette de la jolie dame drapée d'une tunique bleue, tenant un bambin joufflu dans ses bras et blottie dans une niche du cloître, Etiennette s'arrête, se signe et la salue à révérences. Elle demande à la Vierge Marie d'intervenir auprès du Seigneur afin qu'elle ne suive pas le chemin des Ursulines.

La ville active et commerçante est grouillante de rouliers transportant porcelaines, épices et tissus en provenance des compagnies des Indes, qui troublent quelque peu la tranquillité monacale des couvents et prieurés. La nuit appartient aux mendiants, gens sans aveu, marins et soldats et il n'est pas prudent de sortir lorsque les cloches sonnent le couvre-feu fussent elles religieuses ! Dinan est en effet une ville étape pour les régiments se déplaçant de Paris à Brest et de bamboche pour les marins faisant escale à Saint-Malo.

Il y a trois ans un incendie a complètement détruit le logis des parents d'Etiennette et l'étal de son père, marchand drapier, à l'encoignure des rues de la Chaux et de la Ferronnerie. Elle se souvient encore du crépitement des flammes et du bruit lancinant de la pompe à feu. Les hommes pour éviter que la cité entière s'embrace avaient détruit les pauvres maisons alentours en s'efforçant de faire « la part du feu. ».

Avant d'entrer chez les Ursulines, Etiennette n'était pas malheureuse. Elle devait avoir dans les huit ans lorsque sa mère lui avait annoncé que son père et elle l'avaient adoptée après qu'elle eut été abandonnée au mois de décembre 1737, précisément le jour de Noël, veille de la fête de Saint-Etienne, sur les marches de l'église Saint-Sauveur, par une fille qui avait dû comme bien d'autres être engrossée par des marins ou des soldats de passage. Elle n'y avait prêté guère attention, A quoi bon !

Dans la maison où vivait la famille, il n'y avait pour se réchauffer l'hiver qu'une petite cheminée dans l'obscur pièce commune avec une seule image, celle de sainte Ursule, patronne des drapiers. Le mobilier se composait d'une table, de deux bancs et dans un coin s'entassaient les paillasses.

Passé la porte, elle allait courir et jouer avec des garçons et des filles de pauvres parmi les pauvres sur les remparts. Ses sabots sonnaient sous son ample jupe de toile bleue sur les marches qui en descendaient. Le vent tire-bouchonnait alors sa jupe contre ses cuisses ce qui la faisait rire.

Ils dévalaient la rue du Jerzual pour assister au débarquement des lourdes barques en provenance de Saint-Servan ou de Saint-Malo mais aussi pour regarder les gabariers amasser le bois, dont ont besoin les Malouins, sur leurs embarcations ventruées aux voiles en toile rousse. Parfois éclatait entre les marins une rixe dont la violence leur faisait peur, alors ils remontaient le raidillon en courant, tout époumonés. Des ruelles et venelles tortueuses de la ville, ils connaissaient chaque recoin, chaque courée, dont certaines devaient cacher bien des mystères. Parfois des mendiants sortaient de l'ombre des arbres, au pied des remparts, et les menaçaient avec des bâtons.

Sur la place du Champ ès Chevaux, chaque année, des tréteaux étaient montés. Avec des amis de son âge, elle se glissait sous les bâches tendues tout autour et regardait batifoler des saltimbanques devant une assistance joyeuse. Il y avait des danseurs de corde, des marionnettistes et même des comédiens.

Etiennelette devait travailler dur pour aider son père lorsqu'il était absent. Elle tenait le ménage avec sa mère. La boutique était petite et les clients n'étaient pas nombreux à venir acheter du drap. De temps en temps en hiver il y avait les veillées. Faire les veillées c'était parler, parler de légendes, parler de rien ou de tout, des farfadets et du prince charmant et il y avait aussi les châtaignes qui grillaient dans la cheminée, dans la journée, on les avait entaillées pour qu'elles n'éclatent pas.

Lorsque leur père René Le Marquis les quitta pour partir à l'autre bout du monde, à la suite de l'incendie de leur maison, ses baisers avaient été rapides – On se reverra, avait-il dit avant de s'éloigner avec son maigre baluchon et d'embarquer sur un cotre au port de Dinan. Ils avaient alors ébauché de timides adieux les yeux emplis de larmes !

Après le départ du père la tristesse étouffa la famille Le Marquis. Etiennelette avait-elle conscience de la misère dans laquelle elle se trouvait ? Quelques jours plus tard les sœurs des Ursulines voulurent bien les héberger !

Deuxième partie

*Sur  
le chemin de Paris*

La malle-poste bâchée de cuir noir et tirée par quatre chevaux quitte au point du jour Dinan en direction de Dol, accompagnée par des mouettes rieuses. Le postillon à la trogne cramoisie recouverte d'une perruque de chanvre, une grande pèlerine couvrant ses grosses bottes a fait claquer son fouet et s'est écrié – En route !

Les mouettes passent et repassent en dessinant dans le ciel marbré des volutes folles au-dessus d'eux comme pour leur signaler un danger et leur dire de rester au pays pendant que la lourde voiture descend la côte de la Madeleine !

Etiennette est encore une gamine mais elle ne sait pas encore qu'elle vit son dernier printemps de l'insouciance. Leurs compagnons de voyage lorgnent sur eux avec mépris lui semble-t-elle ! Il y a un gros homme et une dame engoncée dans les plis de son manteau serrant un gros baluchon, l'autre individu s'est présenté comme étant maître d'école et son voisin a sur sa tête maigre un grand chapeau de travers. Ce dernier tutoie sa mère et la regarde en clignant des yeux. C'est tout ce qu'on peut voir de plus ivrogne avec ses joues et son nez couverts de tâches rouges et une pipe plantée entre ses chicots. Etiennette est la seule fille dans cette guimbarde et cela lui donne froid dans le dos.

Ils traversent des campagnes mangées par la misère, les villes de Dol, de Mortain où leur voiture descend par un grand lacet au flanc d'une colline rocheuse pour franchir la Rance puis encore Domfront dont le donjon altier domine les gorges de la Varenne, pénètrent dans la profonde forêt de Lande-Pourrie avant d'arriver à Argentan où les chaumières de pisé et de torchis, certaines couvertes de roseaux, côtoient de beaux parcs où se lovent de belles demeures comme celles qui faisaient rêver la future novice à Dinan autour du Champ ès Chevaux.

Leur coche s'arrête à chaque relais après que les passagers en descendent meurtris, cahotés par les ravines des chemins. Les auberges sont crasseuses et pour quelques sols ils ont un lit à partager avec parfois les autres voyageurs qui ont pris cette malle-poste se dirigeant malaisément vers Paris. Etiennette reste souvent les yeux ouverts en regardant le noir.

Le chemin se poursuit à travers un pays pittoresque, ondulé de prairies, aboutissant à Verneuil-sur-Avre que l'on découvre du sommet de la dernière colline. De loin, il lui semble que c'est une cité qui ressemble à Dinan avec son corset de remparts et ses tours grises. La guimbarde s'engage brusquement dans un chemin creux entouré de bois sombres puis s'arrête dans un crissement d'essieux.

La taverne à l'enseigne de « La mare aux loups » semble convenable. Elle est comme enterrée au milieu des sapins. En entrant, il leur a fallu se frayer un passage dans la salle commune bourdonnante et embrumée pour trouver un bout de banc au milieu d'hommes qui « buvotent » à grandes lampées du cidre et éructent en chœur. Leur mère a sorti de sa bourse ses derniers sous pour leur faire avaler une soupe épaisse de fèves. Un gros homme moustachu à la figure carrée s'est approché d'eux et a mis la main sur l'épaule de l'oiselle en robe de lin.

– Sacrebleu ! N'est-elle pas mignonne la petite fillasse ? a dit l'homme en s'adressant à son compère qui sent le rance et le foin. – Ça ira ? Profère l'homme à notre mère - Oh ! Ben, Oui ! répondit-elle en souriant, nous allons dans peu de temps atteindre Paris, grâce à Dieu !

La mère et ses enfants suivent, pas assez rassasiés à leur goût, une servante aux joues comme une citrouille qui tient une chandelle et les conduit dans ce qui semble être une chambre. Il

y a là une grande paillasse. Deux ivrognes grognent dans la mansarde voisine. Etiennette met du temps à s'endormir autant par crainte que du désir d'arriver dans la capitale le plus vite possible. Les autres pièces des combles de l'auberge ronflent comme le buffet d'orgue de la chapelle du couvent des Ursulines.

Des grands heurts retentissent à l'extérieur ! Des ruffians, sans doute ceux qui les lorgnaient dans la salle de l'auberge tout à l'heure donnent des coups de pied dans la porte. Dans leur sommeil les sonneries de la cloche d'une chapelle proche qu'ils ont entendue dans leur subconscient indiquent le milieu de la nuit.

Leur mère ordonne d'une voix blanche de se cacher dans un coffre, recouvert d'une étoffe maculée, près de la fenêtre. Les enfants ont dérangé une araignée aux longues pattes qui recherche sa toile en se promenant sur leur visage. Ils serrent les dents et pensent que leur dernière heure est venue. Paralysés, ils attendent avec effroi que le battant du coffre s'ouvre et qu'ils soient trucidés.

Les marauds entrent en titubant après avoir enfoncé la porte. Par une fissure les enfants voient leur mère s'opposer maladroitement. Ils la giflent ! Visiblement ils cherchent l'oiselle.

- Commère où est la petiotte ? Dit l'un.
- Bougre de gueuse, c'est le dernier de tes jours si tu ne nous dis pas où elle est, ajoute l'autre, tenant dans sa main un couteau de chasse, et lui donnant plusieurs soufflets.
- Elle est sortie avec son frère, réplique leur mère sur le point de s'évanouir.
- Ah ! Palsangué, jure un homme qui la traîne par terre au milieu de la pièce. Ils assistent à la scène avec frayeur et n'osent crier. Thomas, le frère d'Etiennette tremble et elle a peur que ces hommes l'entendent claquer des dents. Avec une sorte de rage leur mère est plaquée au sol par le gros homme moustachu qui s'était approché d'elle tout à l'heure. Dans leur emportement, malgré ses larmes et ses gémissements, les sacripants meurtrissent avec une incomparable brutalité ses cuisses et sa gorge blanche, qui pour Etiennette, ne devraient recevoir des hommes que des caresses !
- Ah, mon Dieu ! Combien de temps cela va durer ? Ils sont trois à se battre pour la déchirer puis brusquement ils sortent en la laissant inanimée. En reprenant l'usage de ses sens, elle ne leur semble plus la même. A moitié nue, les cuisses marbrées, un filet de sang coule de sa bouche ! Les enfants sortent du bahut. Elle leur paraît moribonde !
- Ce n'est rien, ils ne reviendront plus. Des larmes coulent de ses yeux cernés et s'adressant à sa fille elle lui murmure - Fillette ne sois jamais la servante d'un homme qui ne te respectes pas et ne te rends pas heureuse.

Epuisés, ils se couchèrent les yeux embués de larmes, se serrant très fort toute la nuit en attendant l'aube sans se soucier d'une horde de punaises qui prenait d'assaut leur paillasse !

L'angoisse au ventre, il tarde à la jeune Etiennette d'arriver à Paris où elle va entrer dans un autre monde se dit-elle. Les Ursulines ne lui ont-elle pas appris les bons usages !

Etiennette entend une voix qui s'exclame – Voilà Paris ! Elle sort d'un sommeil peuplé de cauchemars. Elle a revu son séjour au pensionnat. La Mère supérieure avait la bouche tordue de l'une des fripouilles violant sa mère. Les filles terrifiées écoutaient le flot de ses paroles sur les évangiles pendant que les murs du couvent s'effondraient sous la chaleur du feu. La charrette de l'Ankou l'emmenait sans qu'elle puisse bouger vers l'île des morts ! Encore somnolente, Etiennette s'arrache haletante à sa rêverie d'épouvante et tout en essuyant ses larmes écoute la rumeur de la grande ville proche.

La malle-poste chemine avec les lourdes charrettes de blé. Des rouliers et des charretiers font des signes de la main, d'autres lancent des quolibets auxquels le postillon répond en riant tout en faisant claquer son fouet. Plus on s'approche de la grande cité, plus le chemin est couvert de monde à pied, à cheval ou en chariot. Tous convergent vers le « ventre » de Paris en passant par les faubourgs pour rejoindre les Halles.

A la barrière de Saint-Cloud on entend les vociférations les plus grossières de mendiants qui se battent. D'autres miséreux étalent leurs membres ulcérés, cherchant à attirer la pitié, près d'un petit oratoire. Sur les collines qui dominent la Seine de nombreux moulins semblent avoir été mis là pour dessiner un décor champêtre avant que le voyageur n'entre dans ce Paris nimbé de brume, but de leur périple tourmenté.

### Troisième partie

# *Rue du Champ Flory à Paris*

3

La malle-poste s'est rangée au cœur de la capitale devant un estaminet, rue de la Tonnellerie. Les passagers en descendent courbaturés et étourdis par tant de bruit. Chacun soulève la lourde bâche de toile goudronnée pour en extraire sa malle ou son baluchon. Des exhalaisons d'écurie se mêlent à l'odeur de la marée ! Le cocher après avoir tapoté la joue d'Etiennette se

précipite dans l'auberge pour absorber une pinte de vin puis il détache les chevaux, les conduit dans la cour qui jouxte le relais et où les attend un sac de picotin.

La ville est frémissante et bruit de mille sons et cris. Des femmes portent des hottes remplies de fruits, d'autres de poissons. Toutes chantent à plein gosier leurs marchandises. Les sons se croisent pour annoncer « Régalez-vous mes Dames, v'là l'plaisir ! » où « A la barque, à la barque. v'la la morue, v'la la morue ». Eh, ben ! dit Thomas, elle est moins chère à Saint-Malo ! Des hommes se mêlent à cette chorale et s'égosillent pour vanter « A la flotte, à la flotte mes beaux rubans », « Habits galons, marchand d'habits », « A la fraîche qui veut boire ». Le porte-bale, chargé comme un baudet bouscule celui qui soutient une perche sur ses épaules avec à ses extrémités d'énormes seaux d'eau et qui jure « fichtre foutre » en crachant sur le sol. Des ateliers s'échappent les sons des enclumes martelées, le chant des riflards sur le bois, et des échoppes, le fumet des fromages démoulés, des jambons et du pain juste sorti du four !

La petite famille Le Marquis se baguenaude dans les ruelles parisiennes. Leurs nippes couvertes de poussière et leurs visages souillés pour ne pas dire barbouillés par la boue des chemins attirent les regards des passants. A la porte d'hôtels bourgeois, des laquais en livrée cousue d'or leur lancent des railleries.

Ils ont faim mais la mère n'a plus assez de sous pour acheter une miche de pain. Des fiacres et des calèches se croisent par dizaines à grands coups de trompe et de tintements aigus des grelots de colliers comme les jours de foire à Dinan et filent vers nulle part ! Des odeurs de gravats et de gadoue se mélangent à celles de la Seine proche. Ils ne doivent pas être loin de ce quartier qui leur a été signalé près du Louvre.

La rue du champ Flory(1) qui donne rue Saint-Honoré grouille d'une foule badaude. Des poissardes venues des faubourgs côtoient des cochers qui attendent leur maître en les regardant d'un air méprisant du haut de leur siège.

Ils ont cherché des heures à pied cette ruelle parisienne de l'endroit où les a laissés la malle-poste. Enfin la maison est trouvée après que des passants leur eurent signalé la direction en esquissant un sourire narquois et en leur disant d'un ton moqueur qu'ils se rendaient dans une rue livrée au plus bas commerce et où fleurissent les boucans ! Ils se sont égarés rue du Chantre avant d'y arriver par la ruelle du Coq, étroite venelle dont les murs lépreux des maisons suent la crasse et l'humidité. Leur mère toque à la porte d'une modeste bâtisse. Ils entendent des éclats de rire et aperçoivent une silhouette se glisser derrière les vitres opaques de la porte.

Une femme dans une robe grise, passémentée de rubans bleus, vient à leur rencontre, embrasse leur mère sans effusions et les dévisage, s'attardant sur la demoiselle. - Je suis votre tante, dit-elle - Ne rentrez pas ici dans cet état mais je vais vous faire conduire à votre chambre.

Une souillon les emmène par un boyau malodorant qui conduit dans une courée. Près des latrines ils enjambent un caniveau où se déversent les eaux sales. Un escalier en colimaçon conduit au logement. Une pièce exiguë, une petite entrée en quelque sorte qui précède une sorte de souillarde. Dans les combles se trouve leur galetas.

La première chose qu'ils font c'est d'aller chercher de l'eau qui coule à petit filet d'une fontaine infecte au fond de la courée et de remplir un baquet afin de se laver. Ils descendent l'escalier raide, enfin décrassés et ayant mis leurs plus belles nippes quelque peu ravaudées, usées et rapiécées puis se dirigent vers le gîte borgne de celle qui doit être leur « tante ».

La salle qui fait office de salon est correctement meublée. Elle est ouverte à toutes sortes de gens. Des Dragons rigolent fort en levant d'une main leur cruchon de vinasse et de l'autre lutinent des jeunes femmes largement décolletées. Des hommes aux regards lubriques et hagards, aux gestes vicieux envers les filles de salle, sont affalés sur des sofas maculés. Les regards se tournent vers Etienne. On devine les mouvements de sa poitrine sous la mince toile de batiste.

Son cœur bêt la chamade. Sa longue chevelure en désordre est charmante. En cet instant, Etienne se sent misérable, souillée par tous ces yeux de fauves !

Un jeune homme qui accompagne l'une des pensionnaires de la tante en question s'approche d'elle et lui baise la main. Elle rit car c'est la première fois qu'un tel geste lui est prodigué. Tu as quel âge dit leur tante qu'il faut dorénavant appeler « Madame Louise ».

Leur mère répond – On nous l'a donnée en 1737, elle doit avoir dans les treize ans – Un tendron de cet âge aussi charmant ! Il va nous attirer des clients dit « m'dame Louise Leduc ». Elle sourit en baissant la tête. Etienne la regarde sans comprendre - Je vais continuer à assurer votre gîte puisque je l'ai promis mais la petite devra être gentille avec de bons messieurs qui pourront j'en suis sûr subvenir à vos besoins, ajoute la chère dame Louise ! S'adressant à elle sa tante ajouta – Je vais prendre soin de ton éducation et te former aux usages du monde !

Le lendemain, un jeune garçon à peine plus âgé qu'Etienne toque à la porte de sa chambre et souhaite la voir. Elle est seule. Sa mère et son frère travaillent encore à faire du ménage et remettre en ordre les lits défaits dans les chambres du garni. Etienne ouvre la porte. Le jeune garçon qui se nomme François est poli, bien habillé d'une culotte de velours et d'une chemise de drap bleu. Il pose sur la table deux pièces de menue monnaie et lui demande s'il peut l'embrasser car il est amoureux et aimerait se marier avec elle. Il dit encore que son père est un riche laboureur et que sa ferme lui reviendra bientôt. Etienne se laisse embrasser et même retrousser son cotillon et pense que cela s'arrêtera là ! Les mains de François la pressent. Il baise son visage et la pousse sur sa paillasse. Elle est effrayée à l'aspect de ce qu'elle aperçoit pour la première fois des attributs d'un homme. Soudain Etienne pousse un cri. Elle gémit sous les assauts du jeune godelureau mais curieusement elle est aussi heureuse. Elle n'a pas de remords. Après l'avoir déflorée, il la console. Eh ! Quoi, sapristi ! lui dit-il vous pleurez ? - C'est m'dame Louise qui m'a dit que vous étiez sa nouvelle bordille ! Ah ! Vierge Marie, quand on est belle comme vous êtes, vous n'aurez pas à faire longtemps un semblable métier ajouta le garçon avant de fermer la porte en clignant de l'œil.

Cette ivresse de volupté maintenant qu'elle en connaît les mystères les plus secrets elle va en goûter comme bon lui semble. C'est évident qu'elle ne restera pas longtemps dans la pension de madame Louise. Elle qui a le goût de la danse entrera à la Comédie Italienne ou à l'Opéra si elle a la faveur du destin et elle rencontrera peut-être un colonel de Dragon !

Madame Louise lui a loué un petit appartement joliment décoré et meublé avec des falbalas dans tous les coins et a déjà averti les hommes de qualité qui fréquentent son établissement de la trouvaille qu'elle a faite. Dorénavant on l'appellera « Marquise » !

Sa tante prit sa plume et écrivit une lettre aux hommes de fortune :

« Monsieur,

Pardonnez-moi d'espérer que vous excuserez la liberté que je prends d'avoir l'honneur de vous écrire sans avoir cellui de vous connoître assés particulièrement.

Mais j'espère que vous me saurez pas mauvais gré de vous donner avis que je connois une jeune pucelle qui est une blonde des plus parfaite en beauté et en douceur. Elle appartient à père et mère de famille, mais la dureté du temps a réduit dans le besoin et resoudes à consentir que leur fille ait un amant de condition qui puisse faire du bien à cette petite innocente, de crainte que la misère ne la réduise à se prostituer. Comme j'ai l'honneur de vous connoître de réputation, j'ai pensé qu'il n'y avoit pas de seigneur d'une plus judicieuse générosité et qui méritas mieux cette déférence que

vous, Monsieur, et je me flatte que vous ne me voudrés pas de mal du choix que je fais de votre illustre personne, et vous offrant toute preuve à l'égard de la petite fille ; elle n'a pas treize ans, mais elle est formée comme une fille de dix-huit ans, ayant les plus charmantes dispositions du monde... ».

Une foule d'hommes se présente et encore toute jeune elle doit consulter Madame Louise pour avoir son accord, car elle ne doit pas gâter ses appas avec des geluchons ou des écornifleurs sans fortune. Pendant les semaines qui suivent elle ne connaîtra que des hommes de bonne société. De mémoire de Louise, il n'y a pas eu de plus charmante personne dans son « magasin à filles ».

Les galanteries sont précédées de souper dans son petit appartement. Chacun y va de son couplet qui est souvent le même, seuls les accents sont différents. Les uns l'ont grasseyant et on y roule les r, d'autres l'ont chantant comme les « milords » anglais, pour lui dire que sa beauté est divine !

C'est ainsi qu'elle a la chance d'avoir pour amant pendant quelques mois le vieux comte Tobianski, ex-grand chambellan du roi de Pologne et qui demeure faubourg Saint-Honoré. Ce dernier est connu de toutes les catins pour ses habitudes et ses obscénités, mais Etiennette n'est pas au courant que le vieux comte qui doit friser les quatre vingt-cinq-ans est encore plus paillard qu'un jeune homme. Ce dernier, cependant, ne lui demande qu'à danser nue devant lui et de s'asseoir sur ses genoux tandis qu'il s'endort paisiblement dans son fauteuil. A chaque visite il lui donne plusieurs louis et assure à Etiennette qu'il va l'entretenir !

On peut trouver tout chez Madame Louise ! Des robes appropriées au goût des clients et un choix de fards, bien sûr dont elle fait commerce. Parfois « Marquise » applique sur son joli minois des mouches selon les moments. Chacune a un nom différent qui la fait sourire : la coquette se pose sur la lèvre, la galante sur la joue, la majestueuse sur le front et même la coquine sur le haut des cuisses !

« Marquise » a la faveur du destin, se dit-elle, car sa mère est venue lui dire qu'elle allait bientôt quitter les appartements de sa tante pour d'autres lieux dont elle devra se montrer digne et qu'elle est certaine que sa fille saura faire les belles nuits du marquis chez qui elle doit se rendre.

Quatrième partie

*Louis Gabriel François  
de Neuville  
Marquis de Villeroy*

Celle qu’Etiennette doit appeler « madame Louise », connaît le marquis de Villeroy qui régulièrement emmène souper l’une de ses pensionnaires. Il a reçu sans aucun doute l’imprimé qu’elle lui a adressé il y a quelques mois. Madame d’Aumont, épouse du marquis fait parvenir à sa tante un express comme quoi elle recherche dans les plus brefs délais une jeune fille de compagnie. La petite Etiennette lui conviendrait fort bien !

Etiennette se rend à l’hôtel particulier du marquis de Villeroy, rue de Varenne. Elle découvre une ville nouvelle. L’hôtel est grandiose. Devant le porche, des laquais se précipitent pour déplier les marchepieds où se posent les délicates chevilles d’une dame encorollée de dentelles et de falbalas. Mademoiselle Le Marquis se fait connaître et une servante l’introduit par une petite porte.

Avant d’être présentée à la marquise, des dames l’apprêtent quelque peu et lui mettent du rouge aux joues. Elle est fascinée par les meubles, les cheminées surmontées d’immenses miroirs, les tentures de velours et les rubans. Enfin elle entre dans un boudoir. Devant elle se trouve la dame qui tout à l’heure descendait du fiacre ! Venez ! dit cette jolie femme à la voix douce, aux yeux immenses et dont le beau visage est entouré d’une forêt de cheveux noirs et bouclés - n’ayez pas peur et approchez-vous dit-elle. Etiennette croit deviner un sourire sur la bouche de la marquise. – Notre gouvernante vous dira qu’ici vous serez logée, nourrie et que l’on vous donnera chaque semaine deux louis. Ça vous va ? Oui, madame, - Ça me va, répondit-elle, jouant le jeu.

La marquise de Villeroy la trouve jolie et lui donne les conseils de circonstance en ajoutant qu’elle ne recevra d’ordres que d’elle et juge qu’elle serait mieux à son service qu’aux cuisines – Enfin, avant de quitter le boudoir, elle se retourne et dit – Cette après-midi, mon tailleur va venir vous confectionner une belle robe, puis s’adressant à la gouvernante accompagnée d’une soubrette, elle ordonne – Conduisez-là à sa chambre.

Etiennette est active, intelligente, zélée et pieuse avait affirmé la veille, sa mère à madame Jeanne Louise Constance d’Aumont, marquise de Villeroy !

Des semaines passèrent ! Villeroy arrive en son hôtel de la rue de Varenne, entouré d’une douzaine de laquais. Bien qu’il prenne Etiennette pour quelque servante en linge, il tourne la tête vers elle. Il tâche de voiler un sourire et prend un ton qui ne lui est pas ordinaire pour donner des ordres à ses gens. L’appartement du marquis occupe tout le premier étage où a été aménagé aussi un petit théâtre pouvant contenir une centaine de spectateurs, et celui de son épouse, les appartements du dessus. On y parvient par un escalier d’honneur à la rampe de fer forgé. Les endroits destinés à la domesticité donnent sur une cour intérieure et pour accéder aux chambres sous les combles, il faut emprunter un escalier en colimaçon aussi raide que le chemin du Jerzual à Dinan pense Etiennette.

Sa femme qui a peu de goût pour les hommes se prend d’amitié pour l’innocente Etiennette. Elle en dit mot à son mari, lui vante les qualités de la jeune fille, ses dons pour la danse et le clavecin et ajoute-t-elle en fine connaisseuse des femmes, elle abonde dans la conversation en saillies charmantes !

Villeroy, un soir la fait appeler - Je ne vous connais pas encore, Etiennette. D’où êtes-vous ? De Dinan, Maître – Que fait votre père ? Il est parti aux Amériques et ma mère travaille

comme lingère chez une cousine rue du Champ Flory. - J'ai un jeune frère qui se nomme Thomas et une sœur religieuse aux hospitalières de Patay. - Vous êtes charmante, Etiennette, je ne veux pas vous traiter comme une autre servante. Vous voulez être comédienne me dit-on, je vais vous faire donner des leçons de danse et je connais bien le Maître des ballets de la Comédie Italienne, monsieur Berquelor, qui ne manquera pas de vous accueillir dans son corps de ballet. Etiennette se retire en rougissant et remercie par la suite la marquise pour sa bonté – Ma chère enfant, lui dit-elle, mon mari est un honnête homme mais un peu trop porté sur les femmes et moi je ne puis le satisfaire – Tu es très jolie, une peau satinée, une jolie chute de reins et deux pommes assez gentilles alors crains les effets de ta frimousse.

Le soir même elle reçoit un billet du marquis ainsi rédigé, qu'Etiennette grâce aux bons soins des sœurs Ursulines peut lire : « Ma chère Etiennette, j'ai de l'affection pour toi et je t'en donnerai toutes les marques possibles. Mon épouse n'aime pas les plaisirs de l'amour que tes yeux m'annoncent que tu goûteras. Je meurs d'impatience d'avoir une réponse. J'espère que ce soir la porte de ta chambrette sera entrouverte à dix heures, après le coucher de madame ».

Que ce jour lui paraît long ! Elle entend la calèche de son maître passer le porche. A l'heure dite elle entrouvre la porte de sa chambre. Quelques instants après elle y trouve une main douce mais ferme ; elle s'en saisit ; le marquis la porte dans sa couche. Elle goûte à la volupté, la savoure, et est heureuse que sa rose qui a perdu quelques pétales dans le bouge de sa tante soit cueillie par un homme aussi généreux et bon !

Au physique, le marquis est un bel homme au visage régulier. Il a la raideur des officiers à l'extérieur mais il lui paraît sensible. Il est doué d'esprit et d'une exquise politesse !

Villeroi offre à celle que l'on nomme dorénavant « Marquise » depuis son séjour dans un boucan de la rue du Champ-Flory, un bel et vaste appartement rue de Richelieu, richement meublé, assorti d'une bonne rente. Elle dispose d'une gouvernante qui en l'occurrence est sa mère, d'un laquais et d'une cuisinière. Il lui arrive de sortir dans les jardins du Palais-Royal et là, elle se laisse happer par la foule où se mêlent des aristocrates, des bourgeois et des filles en quête d'un greluchon. En lisant la détresse dans leurs yeux d'adolescentes à peine plus âgées qu'elle, Etiennette se dit que le destin et la miséricorde la protègent. Il est sans doute écrit qu'elle aura la bonne fortune avec elle !

La Comédie Italienne où elle se produit deux fois par semaine lui donne une aisance qu'elle ne soupçonne pas. Colato, qui interprète habituellement « Pantalon », le comédien à la mode, ne tarde pas à vouloir la séduire, mais elle l'éconduit. Elle a en effet tous les charmes d'une fermière bretonne avec des joues rouges et un corps légèrement hâlé que ses voiles cachent à peine. « Marquise » y exhibe « les gracieuses rondeurs d'un corps souple et bien moulé ». Elle est en quelque sorte l'égérie de Rousseau et Diderot qui prônent de revenir au corps et aux sentiments vrais. Pour être à la mode il faut être comme ces paysannes saines avec de belles dents, des seins généreux et de grands yeux. Avec son corps et un visage agréable et mutin Etiennette dite « Marquise » devient « la Pompadour » de Villeroi, clabaudé-t-on dans les « petites maisons » et chez l'entremetteuse « la Brissault » (2).

Elle reçoit un soir à souper dans son nouvel hôtel de la rue Neuve des Petits-Champs, que le marquis a fait aménager pour elle à quelques coquelicots du couvent des Capucines, l'important financier Nicolas Fillon de Villemur le cadet (3), (son frère étant mort de la petite vérole il y a peu de temps) receveur général des finances de la Généralité de Paris, sans doute par curiosité, car à l'entendre, il vient chaque fois à la Comédie Italienne afin de la contempler ! « Bien sûr je ne

soupirerai avec vous que l'argent à la main », avait-il dit. Il n'est pas difficile à « Marquise » de comprendre qu'elle a touché le cœur d'un financier cousu d'or. Il est en effet l'un des hommes les plus riches de Paris, ne dit-on pas que chacune de ses charges lui rapporte annuellement plus de 400 000 livres !

Eh, bien ! S'il est impatient de la voir, elle répondra volontiers à ses bontés et acceptera ses offres, même si elle sait que les discours flatteurs qu'il lui tiendra ne seront pas inspirés par le cœur mais par le désir de l'ajouter à sa collection.

Etiennette a fait préparer un souper délicieux par sa cuisinière. Vers dix heures du soir le banquier, grand mais corpulent pousse sa porte. Elle le fait pénétrer dans le petit salon. Il lui baise la main. Elle le prie de s'asseoir puis se laisse aller au fond d'une bergère. Sa robe décolletée laisse entrevoir une gorge couverte de manière à ne pas en dérober la vue. Ce galant n'est pas un novice et elle le sait car sa réputation n'est plus à faire tant les libelles sont nombreux à son égard. Villemur ne se fait pas attendre. Il la couvre de baisers et la possède assez brutalement. Il lui promet de n'en rien dire au marquis, lui offre une broche de diamants et lui accorde une rente ainsi qu'une « petite maison » de plaisance dans les faubourgs du côté du village des Porcherons. Plusieurs fois il revient souper et ils plongent tous les deux dans cette douce ivresse.

Le charme cesse au bout de quelques semaines ! « Marquise » que les pamphlétaires appellent ainsi par dérision est à la fois la maîtresse de Villeroy et l'amante du financier.

Elle en a assez de ce Villemur arrogant et brutal. Fatiguée et lasse de ce bourgeois qu'elle méprise, elle retrouve avec passion le marquis avec qui elle goûte tous les plaisirs.

Voilà une année qu'elle vit avec Louis Gabriel François de Neufville, marquis de Villeroy et d'Alincourt (4), capitaine des gardes du corps du Roi, qui semble de plus en plus amoureux d'elle.

Son épouse Jeanne Louise Constance d'Aumont (5) qui doit avoir tout juste une dizaine d'année de plus qu'elle, est toujours très attentionnée. Elle reçoit beaucoup de femmes dans ses salons où l'on cause philosophie, théâtre, mais aussi où l'on s'adonne à d'autres jeux. C'est ainsi qu'un jour elle surprend mademoiselle Clairon (6), comédienne à la Comédie Française, et la marquise se caressant. Ces dernières lui demandent alors si elle voulait se joindre à elles – Ah, sacrebleu ! dit Etiennette - vous trompez la nature – Cela n'est rien ma petite fille dit Jeanne ! Mes goûts me portent vers les jolies femmes - Vous savez Etiennette, c'est souvent à cause des hommes trop peu fermes en amour que les femmes en sont réduites au « doigt de cour » - Ma belle, tachez donc de satisfaire mon mari qui est amoureux à la rage de vous !

Tandis qu'Etiennette quittait la pièce en esquissant une révérence canaille, madame la marquise de Villeroy continua alors à dévorer de baisers la gorge blanche entièrement découverte de la Clairon qui n'est pourtant plus de la première jeunesse !

Elle apprend par Suzanne, la cuisinière, que son frère Thomas a quitté madame Louise Leduc et s'en est retourné à Saint-Malo d'où il avait l'intention de rejoindre son père au Québec, en s'embarquant comme mousse sur un terre-neuvas.

Compte tenu de sa liaison avec le marquis et le banquier Villemur, elle est épiée à la demande du Roi Louis XV comme toutes les courtisanes par les inspecteurs de Monsieur de Sartine (7). Elle le sait par les pamphlets qui ne sont pas toujours à son avantage. Il est vrai qu'elle est souvent invitée et qu'elle-même invite à souper rue de Richelieu et au 13, rue Neuve des Petits-Champs, mais c'est souvent pour jouer au pharaon ou au tric-trac !

« Marquise » aime se rendre seule au bal de l'Opéra qui ouvre le jour de la Saint-Martin. A minuit elle quitte ses appartements et comme toutes les autres femmes y vient masquée d'un loup noir, en robe à paniers rose couverte de pierres et de falbalas. Elle a chaussé ses merveilleux souliers brodés à petits talons et a mis un temps fou à se faire une monumentale coiffure avec l'aide de sa gouvernante. Les gentilshommes s'y montrent le visage découvert. Ce qui fait la différence entre les filles entretenues, les marquises et les duchesses c'est la toilette !

Ce soir-là elle ne sait même plus combien de rendez-vous galants elle a donnés dans ce lieu. Des centaines de bougies qui se reflètent dans les glaces éclairent le bal. A chaque extrémité de la salle, joue un orchestre de quinze instruments. Vers les six heures du matin, elle quitte discrètement le bal accompagnée du chevalier de Malte, si vif d'esprit, et rejoint son appartement qui est à deux pas !

Etiennette n'a pas eu ses règles. Serait-elle enceinte ? La tendresse du marquis augmente chaque jour depuis qu'elle lui a avoué qu'elle était grosse. Il lui a semblé bouleversé !

Son ventre s'est arrondi. Gabriel de Villeroy lui a offert une magnifique chemise de grossesse rose fluide « à la lévite » qui la fait ressembler à une déesse romaine.

Madame la Marquise, qui lui a demandé de l'appeler Jeanne, depuis qu'Etiennette connaît ses goûts lesbiens, ne prend pas ombrage du fait que la favorite de son époux va mettre au monde un bâtard. – Ma petite Etiennette vous ne m'en serez pas moins chère – Ce sera comme si c'était mon enfant et peut-être, qui sait, portera-t-il le nom des Neufville !

Elle quitte au printemps l'un de ses appartements dont les fenêtres donnent sur les jardins du Palais-Royal. Elle traverse en calèche le village de Bobigny et vient s'installer dans une gentilhommière dont les jardins descendent en pente douce vers une petite rivière qui a pour nom « la Molette » lui a-t-on dit ! Cette maison de plaisance est charmante et on y trouve toutes les commodités désirables. Qui peut comprendre à quel point elle est heureuse et fière de donner vie à un petit être qu'elle n'abandonnera jamais ? Celle qui doit être la nourrice de son enfant se nomme Marguerite. C'est une jeune fille de la campagne, sémiillante et enjouée à la peau un peu tannée. Elle possède une gorge en faveur de laquelle la nature n'a pas été ménagère.

Etiennette a perdu les eaux. A présent elle appréhende la naissance de l'enfant et ne se pose pas la question de deviner si ce sera une fille ou un garçon !

Assistée par Monsieur Péan, le médecin accoucheur, elle a confiance et attend en regardant à moitié somnolente la rosace du plafond. Soudain elle a mal. Son ventre se crispe. Elle ouvre les yeux – L'enfant arrive, dit Péan ! – C'est une grenouille, doux Jésus ! ajoute Marguerite la nourrice, en parlant de sa fille.

Le marquis qui se trouvait à Brest depuis plusieurs semaines avec son régiment arrive quelques jours après la naissance. Alors qu'elle regarde par la fenêtre des moutons se rassasier de la pelouse du parc, elle entend un de ses valets dire à son cher Gabriel – La mère et l'enfant vont bien – C'est une fille d'un bon poids !

Le marquis fait son entrée dans la chambre. Etiennette est vêtue d'un déshabillé blanc, un châle de dentelles couvre ses épaules. Il vient vers elle et baise tendrement son front puis tourne la tête vers la nourrice qui a dégrafé sa chemise et présente son sein à sa petite fille qui tète goulûment. J'ai seize ans et je viens de mettre au monde une petite princesse médite-t-elle radieuse et on va l'appeler Anne-Camille !

Etiennelette séjourne encore quelques jours à Bobigny avant de rejoindre son hôtel. Le jour du baptême elle n'arrive pas à détacher ses yeux de cette écriture à l'encre violette sur le registre paroissial de l'église Saint-Roch. Elle lit et relit encore et encore ; non elle ne rêve pas elle est bien dans une église qui sent l'encens et la cire comme celle de Saint-Sauveur à Dinan. Des images d'autrefois surgissent au coin de sa mémoire lui rappelant celles du couvent des Ursulines. Ces images laissent passer les visages des sœurs mais aussi ceux des externes qui lui faisaient si souvent « l'épaule Rennaise », c'est-à-dire qui la méprisaient du regard et haussaient les épaules. Elle s'agenouille au pied du baptistère et prie la Sainte Vierge avec ferveur. Etiennelette cherche ses mots pour la remercier de lui avoir donné une petite fille dont elle souhaite que le destin soit comparable au sien.

« Du jeudy vingt-huitième juin mil sept cent cinquante trois, est baptisée Anne-Camille, fille de très haut et très puissant seigneur Louis Gabriel de Neufville, marquis de Villeroy, lieutenant général pour le Roy des provinces de Lyonnais, Forest et Beaujolais et de Estiennelette Marie Péline Le Marquis. Le parrain : très haut et très puissant seigneur Honoré Camille Léonor de Grimaldy, par la grâce de Dieu. ». « Estiennelette Le Marquis », c'est bien elle et le parrain de sa fille est prince de Monaco !

Pendant les mois qui suivirent elle s'occupa de sa fille. La petite Anne-Camille est espiègle et rayonne de joie à la vue de son père. Jeanne de Villeroy est, elle aussi très tendre avec cette petite loupote. Anne-Camille se contente seulement d'être heureuse au milieu de cette famille singulière ! A l'âge de six ans elle entrera au couvent pour apprendre les bonnes manières, l'écriture, le calcul et la piété. Le marquis de Villeroy qui a reconnu son enfant, avec l'accord de son épouse, devant son notaire signe le contrat où sa petite fille portera dorénavant le nom des Neufville.

« Marquise » n'a pas encore dix-huit ans et les images du bonheur d'être auprès du marquis de Villeroy, de sa fille Anne-Camille, de se montrer sur les planches du théâtre des Italiens, constituent pour elle un idéal de vie auquel elle n'aurait jamais pensé il y a encore quelques années. Chaque matin elle ouvre ses fenêtres sur des jardins. Le marquis et sa fille l'accompagnent dans ses promenades. Les jardins du Palais-Royal sont parmi les plus beaux de Paris et on y croise la meilleure société ! Madame d'Aumont, marquise de Villeroy, est sa complice plus que sa rivale ! Elle est pour cette jeune dinaudoise, l'image de la liberté, de l'éloquence, du théâtre et de la philosophie des Lumières.

Pour la première fois elle assiste à un spectacle dans une des loges de l'Académie royale de musique en compagnie du marquis de Villeroy, en janvier 1754. Il s'agit de la première représentation de l'Opéra « Castor et Pollux », paroles de Bernard et musique de Rameau. Toute la salle applaudit avec fureur.

Les jours suivants, la neige n'arrête pas de tomber sur Paris. C'est la première fois qu'elle assiste à ce phénomène, surtout que l'épaisseur du manteau blanc qui recouvre la chaussée est telle qu'il est difficile de se déplacer en calèche et même à pied. Elle entend dire que de mémoire d'homme on n'en a jamais vu autant dans ce pays ! A la neige succède un froid excessif. Les théâtres sont fermés, heureusement car elle ne se voit pas danser à moitié nue, couverte par une légère robe de bergère, dans une salle non chauffée.

On a été informé que le duc d'Orléans avait acheté une petite maison, faubourg Saint-Martin, derrière l'une des portes de la foire Saint-Laurent. Il y fait construire un petit théâtre décoré par Jean-Baptiste Pierre, premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans.

Au printemps de la même année, elle accompagne le marquis et la marquise de Villeroy à une représentation dans ce théâtre. On y présente une comédie de Charles Collé dont elle ne connaît que le nom, intitulée « Nicaise », ainsi qu'une parade très libre « Léandre étalon ». On a annoncé que le duc d'Orléans lui-même jouerait dans l'une des comédies !

Charles Collé présente la pièce en disant :

- « Dans Nicaise, comédie de société, qu'on va risquer devant vous, messieurs, l'on a essayé de peindre les femmes telles qu'elles sont, telles qu'elles ont toujours été, et telles que les gens galants doivent souhaiter qu'elles soient toujours. Si l'on trouve dans cette pièce des traits hardis, des peintures vives, des situations hasardées, et des caractères un peu trop vrais, et si enfin les dames n'y sont point épargnées, on est bien sûr cependant qu'elles pardonneront à l'auteur dès qu'elles sauront qu'il est mort ».
- La comédie ne lui semble pas indécente ! Elle a été empruntée à un conte de La Fontaine dont elle a lu les fables et les récits coquins dans l'immense bibliothèque de Villeroy. Elle regarde et écoute ce prince, cousin du roi, qui joue le rôle de Bertholin d'une façon simple et qui se produit sans vergogne à la merci des critiques et des moqueries. Ma foi il ne chante pas mal non plus pense « Marquise ». Elle a l'impression de rougir lorsqu'il la regarde pour chanter :

« Amants qui marchez sur les traces  
Des jeunes Seigneurs de la cour,  
Ayez de l'esprit et des grâces ;  
Il en faut pour faire l'amour.  
Tout consiste dans la manière  
Et dans le goût ;  
Et c'est la façon de le faire,  
Qui fait tout »

Au mois d'août de la même année on annonce la naissance, à Versailles, de Louis-Auguste, duc de Berry (Louis XVI), troisième fils du dauphin Louis et de Marie-Joséphine de Saxe. Il est le petit-fils de Louis XV encore très frais et qui fréquente assidûment les jeunes filles vénales de sa garçonnière du « Parc aux cerfs ». Il a peu de chance se dit « Marquise » de devenir roi un jour !

Villeroy a fait venir le peintre Jean-Martial Fredou de la Bretonnière (8), car il veut un portrait de sa chère Etienne. Elle a veillé à mettre en valeur son cou avec un ruban bleu, sa gorge et sa jolie frimousse avec des fards plus pâles. « Marquise » pose en robe garnie de dentelles d'argent avec au coin de son décolleté, une rose. Elle s'est assise face à une fenêtre largement ouverte sur le jardin du Palais-Royal où en ce printemps 1756 les bourgeons des marronniers sont impatients de s'ouvrir. Pendant que le peintre dessine, faisant courir ses crayons sur le papier, Etienne, souriante et dans la splendeur de ses dix-neuf ans, promène rêveusement son regard sur les arbres du parc et se demande ce qu'il lui arrive pour être aussi heureuse et comblée. Le Seigneur doit veiller sur elle depuis sa naissance !

« Marquise » s'est habituée à la salle des Fossés-Saint-Germain où s'excitent la verve et les traits acérés des comédiens italiens. Les spectateurs sont presque sur la scène et lorgnent les danseuses qui risquent parfois de trébucher. Tous ces gentilshommes et bourgeois, babillent, ricanent, et certains lutinent leurs compagnes dans les loges sans se soucier le moins du monde de ce qui se passe sur la scène ! Au détour d'une parodie où se produisent le coquin et l'irremplaçable

« signor » Arlequin, la friponne Colombine, on entend le fanfaron Scaramouche, d'une voix de stentor, s'adresser au public à travers ses longues moustaches surmontées d'un énorme nez :

« Prends un siège, Parterre, prends, et sur toute chose,  
N'écoute point la brigade en jugeant notre cause ;  
Prête, sans nous troubler, l'oreille à nos discours,  
D'aucun coup de sifflet n'en interromps le cours. »

Etiennette quitte au début de l'année 1756, à la demande de Sophie Arnould, (9) la Comédie Italienne et ses « arlequinades » pour l'Opéra, installé alors rue Saint-Honoré, cour du Palais-Royal. « Marquise » aime bien cette comédienne déjà adulée. Comme elle, de surcroît, elle a été chez les Ursulines mais dans leur couvent de Saint-Denis.

La salle est peinte en vert couleur de l'espérance. D'un côté il y a la scène immense, de l'autre le parterre et un espace destiné à l'orchestre pour les comédies-ballets. Aux balcons il y a des loges où sur certaines sont gravées les armoiries des locataires les plus prestigieux. Dans cet endroit délicieux, si on y vient masquée, on peut être libertine sans impunité !

Sophie Arnould lui a également indiqué qu'elle n'aurait plus à redouter de la police du roi, bénéficiant d'un statut privilégié commun à tous les théâtres royaux. En effet « les filles de spectacles ont un état qui les met à couvert de toutes les recherches de police, quelque libertinage qu'il y ait ». « Marquise » n'a pas la prétention de faire fortune à l'Opéra, car le marquis de Villeroy, lui a suffisamment rempli sa cassette. Elle espère seulement par orgueil mais aussi par passion y « sauter le bâton » comme on disait alors pour distinguer une fille distinguée par un grand seigneur et être élevée si Dieu le veut ! au rang de « demoiselle du bon ton ». Pour ses débuts le 19 octobre 1756, elle arrive au théâtre en carrosse et interprète une Prêtresse au quatrième acte ; une Néréide au cinquième acte dans Alcione, tragédie de La Motte, musique de Marais.

On y donne à l'Opéra seulement quatre représentations par semaine, les dimanche, mardi, jeudi et vendredi et le public n'est pas le même que celui des Italiens. Les loges dont certaines sont louées à l'année accueillent les princes et princesses du sang, seigneurs, abbés de Cour et jolies femmes qui font un concours d'élégance à chaque représentation. « Marquise » aime y danser dans ses voiles diaphanes qui laissent deviner son corps au milieu de cette bonne société. Elle aimerait abandonner ses rôles de figurante et de danseuse pour jouer la comédie comme la Deschamps qui serait, dit-on, entretenue par le duc d'Orléans, les Luzy, Arnould, Le Duc, Fleurigny et Du Montau. Sophie Arnould ne lui a-t-elle pas promis ?

Ah ! On ne s'ennuie pas chez Sophie et Monsieur d'Hénin qui a délaissé sa femme il y a déjà longtemps. Celle-ci s'empresse de choisir un amant. La « Chronique scandaleuse » put dire : « Le prince d'Hénin oublie sa femme ; sa femme l'oublie avec le chevalier de Coigny ». Au cours de ses galants exploits, le prince d'Hénin parvint à succéder au comte de Lauraguais dans le lit de Sophie Arnould qui avait alors 26 ans. Dans son petit théâtre, Sophie corse les petits soupers par des spectacles érotiques dont la maîtresse de maison joue le principal rôle !

« Marquise » se prend d'amitié pour l'une de ses consœurs dans le corps de ballet, Mlle Riquette. Cette fille qui est grande et très jolie lui dit qu'elle est entrée à l'Opéra en 1755 alors qu'elle avait quinze ans après avoir été par le passé successivement à l'Opéra-Comique et à la Comédie Française. N'a-t-elle pas créé une « maison galante » fréquentée, dit-elle, par M. de Case de Villembray, le marquis de Beaussieu qui est son amant et d'autres qui viennent autant pour elle que pour sa mère, brune piquante, âgée de trente-trois ans et qui gère avec bonheur son établissement.

Quelques conquêtes flatteuses viennent couronner sa vanité dans ce lieu où se croisent le comte d'Artois, le duc de La Vrillière, le prince d'Hénin, le fermier général Hocquart et Casanova. Le roi se régale à la lecture des secrets d'alcôves que lui rapporte Louis Marais, inspecteur de police appelé le « contrôleur de Cythère ».

Messieurs de Samarante, de Fleury, de Chavanne l'inviteront maintes fois à souper. Cela n'est pas grave à ses yeux, car le roi seul doit être au courant de ses galanteries et elle est la maîtresse d'un grand seigneur différent de tous les autres qui viennent tromper leur femme sur la couche des danseuses de l'Opéra, parce que ce dernier est Monsieur de Neufville, marquis de Villeroy, qui a fait ce qu'aucun autre lui fera : un enfant qui porte son prestigieux nom ! Elle lui est également reconnaissante d'avoir fait son éducation de « femme distinguée » dans son palais de la rue de Varenne et dans celui de Villeroy, entre Essonnes et Mennery. D'ailleurs depuis qu'elle est à l'Opéra, Villeroy l'emmène chez le duc d'Orléans qui tient un cercle littéraire à Bagnolet et dont sa favorite du moment, la demoiselle Camille Vessian donne le ton avec beaucoup d'esprit.

Maintenant, chacun à Paris veut voir « Marquise ». Les bijoux ornent ses atours, sa garde robe la dispute aux femmes les plus en vue de la Cour et sa fortune prend un nouvel éclat s'ajoutant à celle que lui a confiée le marquis de Villeroy !

## Cinquième partie

# *Louis - Philippe*

## *Duc d'Orléans*

5

Il arrive que les demoiselles du corps de ballet de l'Opéra se rendent dans des théâtres privés que l'on appelle aussi les théâtres d'amour.

Nous sommes en 1757 et l'hiver est particulièrement rigoureux. Ce jour-là elles sont emmenées masquées en compagnie du Maître des ballets, monsieur Lani, chez le prince d'Hénin (10) qui partage la couche de Sophie Arnould. Il faut une petite demi-heure pour s'y rendre. Le

carrosse s'arrête et on les fait entrer par une porte dérobée où elles doivent ôter leurs masques. Un valet les précède dans un interminable corridor plongé dans la pénombre.

Arrivées dans un salon magnifiquement meublé, elles sont dirigées vers une pièce qui jouxte une grande salle d'où elles entendent des rires et des gloussements de dames ! Une jeune femme, nue sous une sorte de peignoir de dentelle, s'adresse à elles d'une voie fluette mais ferme - Mesdemoiselles vous allez vous déshabiller et nous allons vous parer pour un spectacle qui est offert au duc d'Orléans. Etiennette est fébrile. Elle dévoile son corps de nacre et va s'exhiber sur la scène devant tous ces beaux messieurs ! Peut-être son amant, le père de son enfant, est-il parmi eux ?

Elles entrent sur la scène et entament un rigodon. Les hommes et les femmes sont affalés sur des sofas de velours et la plupart pouffent et caquettent comme des oies. Les jupons des marquises sont le plus souvent retroussés. Il y a ici de grands personnages dont elle reconnaît quelques-uns pour les avoir rencontrés rue de Varenne chez le marquis et il y a même l'abbé de Voisenon, cette langue de vipère.

Les filles savent que chez le prince d'Hénin les parades offertes sont grivoises et que les comédiennes doivent se pâmer sur scène et se découvrir selon les pièces interprétées, feindre la curiosité jusqu'à la perte de leur « innocence ». En effet on ne s'ennuie pas chez ce prince qui a imaginé de corser ses soupers par des spectacles érotiques, écrits et mis en scène par un auteur dramatique Delisle de Sales dont les pièces empruntent leurs personnages à la mythologie.

Ce soir on présente deux pièces : « La vierge de Babylone » suivie de « César et les deux vestales ». Sophie a glissé à l'oreille d'Etiennette qu'elle jouerait exceptionnellement le rôle de l'une d'elles !

Dans la première pièce, le rôle principal « Amestis », vierge babylonienne, est interprété bien entendu par Sophie Arnould. Cette dernière vient au temple faire aux dieux, selon l'usage, le sacrifice de sa virginité. Mais les dieux ne sont pas là. Elle ne trouve en leur place que le grand-prêtre « Otane » qui confesse la jeune fille, l'interrogeant sur les sensations voluptueuses qu'elle a jusqu'alors éprouvées. Puis l'initiation commence, les caresses succèdent aux tendres paroles, jusqu'à l'instant où le grand-prêtre, au paroxysme du désir se découvre soudain et s'exhibe nu dans la splendeur de sa virilité exaspérée. « Amestris » et lui s'étreignent furieusement et la vierge haletante après sa pâmoison, s'exclame « Ah ! qu'il est bon et doux de perdre entre tes bras sa virginité ». Le public, habitué des soupers du marquis, applaudit mollement car l'esprit de la maîtresse de maison, dont ils connaissent le corps dans les moindres détails, manque d'invention ! On attend avec impatience le second spectacle « César et les deux vestales ».

Dans la salle où les danseuses sont entrées après le rigodon, il fait froid et aucune d'elle ne doit se rhabiller avant que le dernier spectacle soit annoncé. « Marquise » va interpréter « Virginie » le premier rôle et Sophie celui de « Marcia » l'autre vestale, car elle est un peu fatiguée. Il y a beaucoup de tumulte dans le parterre du petit théâtre dont le public commence d'ailleurs à être particulièrement aviné. La porte s'ouvre et la même femme qui les avait reçues pointe son doigt sur Etiennette. On l'inonde de parfums et on lui enfle une tunique de gaze sur le corps. Ses cheveux sont surmontés d'une aigrette.

Telle une nymphe, elle s'avance tremblante. Au travers de ses voiles, Etiennette montre des appas propres à échauffer un vieillard ! Un visage régulier, de belles dents, une bouche vermeille, de grands yeux verts faits pour émouvoir, une taille noble, une gorge arrondie, la tournure et les jambes de Vénus.

Une partie du public se lève et s'approche de la scène pour la contempler de plus près. La pièce offre la même succession de scènes lascives, se déroulant entre le grand pontife et les vestales « Marcia » et « Virginie ». Le dénouement varie, car être grosse serait à coup sûr la mort pour une vestale ! César qui connaît les lois doit terminer l'aventure avec l'innocente Etiennette à la manière d'Onan. Un homme dévêtu s'approche d'elle lorsqu'une voix autoritaire dit - Arrêtez ! Personne ne bronche ! Des larmes coulent sur ses joues. Elle retourne toute chamboulée dans la salle annexe où les filles se sont habillées et la regardent avec compassion en l'interrogeant du regard.

La porte s'ouvre à nouveau et un page annonce en la montrant du doigt – Vous, mademoiselle, Son altesse le duc d'Orléans vous a choisie !

On présente à Etiennette une robe à paniers. Une fois habillée, on recouvre ses épaules d'un mantelet tandis qu'une dame lui fait une coiffure avec des boucles. Elle sourit à la perruquière, elle embrasse chaque danseuse et plaisante avec un brin de malice avec la jeune femme qui l'avait menée tout à l'heure ici et qui laisse percer un mouvement d'aigreur.

Elle quitte l'hôtel sans masque. Un carrosse galonné d'or et d'argent aux armes des Orléans l'attend, et les pages du duc à la livrée rouge cousue d'or lancent au cocher – Allons à Bagnolet !

Bagnolet est un magnifique domaine acheté et aménagé par le grand-père du duc, Philippe II d'Orléans qui fut Régent, mais quelque peu délaissé par le père de Louis-Philippe, Louis, et sa mère Jeanne de Bade, gens très pieux, qui le considéraient comme un endroit damné.

Louis le pieux qui purgeait dans la piété les frasques de son père, le Régent, bien qu'attendri par la belle princesse de Conti fut très vite effrayé par la conduite de son fils et de sa belle fille. C'était un homme des Lumières qui voulait pour la royauté que l'on parvienne au système anglais. Il avait au contraire de son père la réputation d'un saint homme partageant son temps entre le Palais-Royal et l'abbaye de Sainte-Geneviève où il s'était retiré après le décès en couche de sa femme. A sa mort en 1752, il avait laissé un testament spirituel où il demandait que son corps soit donné à la médecine ! Les parisiens rêvaient alors d'un souverain qui soit à son image.

Le souper est délicieux. La salle à manger ovale est décorée d'une boiserie « où l'on voit des jeux de chinois avec des fonds de paysage très légers, enfermés dans des ornements et des guirlandes de fleurs ».

Malgré l'heure tardive la fringale du duc d'Orléans (11) est impérieuse. « Marquise » est éblouie par la table dressée recouverte d'assiettes aux armes de Monseigneur, de flûtes et de verres dorés et des fourchettes et cuillères en argent doré et gravé, des cuillerons en jaspe et d'une salière en cristal de roche garnie de rubis et d'émeraudes. Derrière elle se tient un domestique pour la servir. « Oserais-je, Madame, vous offrir un peu de potage ? » Que de distinction se dit-elle !

Louis-Philippe d'Orléans a grand appétit et à table défilent, potage, petits pâtés, plat de rôti, jambons, ramequins et une assiette de petits fours. Monseigneur lui a fait verser du vin de bordeaux, ce « jus tout divin » qui dompte les cœurs rebelles ! « Marquise » goûte et déguste à petites cuillerées mais après une coupe de champagne elle se sent toute émoustillée. Louis-Philippe lui dit alors de façon plaisante : « Sans le sentir on ne pourroit pas croire, que quand on prend quelque douce liqueur, par la langue si vite elle va jusqu'au cœur ». Il ajoute malicieux : « Il me semble que vous avez la mine amoureuse ».

Etiennette, malgré son jeune âge, a une belle voix et joue fort bien la comédie, et après que le duc a fait sortir ses gens à la fin du souper, elle chante devant Louis-Philippe déjà admiratif une petite gaillardise fort populaire :

« Du plus beau des petits endroits  
Perrine est propriétaire.  
Son petit bien est la fois  
Forêt, île et parterre.  
On y voit buissons et gazons.  
Même dans ces jolis buissons  
On voit fleurir des roses. »

Elle fait glisser le déshabillé qui lui a été remis et apparaît en jupon court. Sa main est douce. Elle crie de plaisir et Louis-Philippe est tendre. O mon Dieu ! se dit-elle, le destin a eu pitié de moi.

Il est près de trois heures du matin lorsque Louis-Philippe la quitte. Etiennette l'embrasse avec ardeur après lui avoir prouvé sa reconnaissance comme on ne peut le faire qu'à un amant !

L'entourage du duc d'Orléans apprend le lendemain qu'un nouvel astre éclipsait la petite Camille Vessian. Celui-ci se nommait Etiennette Le Marquis, maîtresse en titre du marquis de Villeroy. « Marquise » mit peu de temps à supputer les avantages d'une liaison avec un prince du sang, ne gardant pour le marquis qu'un coin de son cœur !

Si l'inspecteur de police Marais dans ses rapports quotidiens lui reproche « une hauteur insupportable vis-à-vis de la séduisante Camille Vessian qui fréquentait assidûment Bagnolet et qui dût s'en retirer peu à peu, c'est que « Marquise » avait flairé une redoutable rivale en cette gracieuse personne bien faite, pleine d'art et de coquetterie dans sa parure et d'une politesse infinie ».

Dans les soupers mondains, parée de soie et de dentelles « Marquise » se sent transfigurée. Elle a quitté l'Académie de musique en douceur et n'a pas trop à souffrir de la jalousie de ses consœurs, n'étant pas marquée par la maladie à la mode chez les danseuses et n'ayant jamais eu le traitement mercuriel qu'on nomme « les grands remèdes ».

A Bagnolet, les courtisans du duc, même s'ils la critiquent ouvertement au Palais-Royal, s'empressent auprès d'elle comme si elle était la reine. Le duc l'aime sincèrement, il l'adule et « Marquise » malgré l'embonpoint du prince est véritablement amoureuse. Chaque soir, elle est dans ses bras et lui abandonne son corps. Ses sens sont embrasés de désir !

Que le duc d'Orléans ait choisi une roturière pour favorite, elle n'en a cure, et les crachats de venin ne l'intimident pas ! Ne dit-on pas que « cette fille de rien » a été écaillère sur le port de Dinan, Bah ! Marquise à force d'entregent et d'amabilité feinte finit par s'imposer à la Cour du Palais-Royal et étouffe même les sarcasmes des compagnes et anciens compagnons de débauche de Louis-Philippe.

De toute façon, les rapports, toujours si documentés et si détaillés de l'inspecteur de police Marais ont consacré à l'aimable « Marquise » une biographie des plus instructives dont le duc ne devait ignorer aucun détail. Louis-Philippe est sans préjugés, ce qui l'honore, et il n'a pas le mauvais goût de demander compte de leur passé aux femmes qu'il a sous sa protection. Aussi s'est-il bien gardé de s'offusquer de la liaison antérieure de « Marquise » avec M. de Villeroy, liaison selon les libelles, très tourmentée, couronnée selon les rumeurs de la naissance de plusieurs enfants !

Elle est belle, ses lèvres ont la couleur des fruits mûrs et ses yeux marron bordés de vert brillent comme des pierres précieuses. Sa jolie tête est placée sur un cou de cygne. Son corps est

d'un modèle si parfait avec sa taille fine et une poitrine ronde que l'on comprend sans peine qu'elle ait fait perdre la tête à Louis-Philippe. « Marquise » réunit d'autres talents. Elle danse avec légèreté, elle joue du clavecin, sa conversation n'est pas sans agrément et surtout elle pratique sa passion, le théâtre, avec toute la sensibilité possible. Monseigneur ne va pas contrarier cette vocation pour la comédie qui s'apparente si bien avec la sienne !

Le pouvoir d'Etienne se lit parfois, dit-on, dans ses yeux qui ont la profondeur de l'océan. Il est parfois terrible mais enchante souvent !

On lui a aménagé un petit appartement au-dessus de celui du duc. Des glaces ornent les murs et les boiseries. Les fenêtres ouvrent sur des parterres et une profusion de bosquets avec au loin un charmant pavillon appelé l'Ermitage, qu'elle aménagera plus tard en théâtre.

Elle demande au duc la faveur de prendre comme gouvernante, afin de remplacer sa mère qui est morte de la petite vérole il y a déjà plusieurs mois, une demoiselle qui avait débutée jadis à l'Opéra avec les célèbres Camargo, Lany, Puvignée, Briseval, Sauvage et Deschamps (cette dernière ayant été l'une des maîtresses du duc d'Orléans, liaison couronnée par la naissance d'une fille). Elle avait alors quitté la scène de l'Opéra pour des raisons obscures qui avaient fait tapage à l'époque : on la dénommait la Beaufort.

La demoiselle Beaufort avait été la maîtresse de M. Thiroux de Montregard, trésorier de la maison du roi et guettait M. de Villemur l'aîné qui n'avait voulu rien entendre. « Marquise » la fit venir auprès d'elle chez le marquis de Villeroy comme confidente.

Elle s'appelle la Beaufort, dite la Duchesse, mais en réalité son nom est Agnès Deschaux, née à Paris où son père était marchand boutonnier. C'est une belle fille blonde, mince avec de longues jambes et de beaux yeux bleu faïence d'une grande douceur qui a eu des malheurs avant de rentrer à l'Opéra. Elle est discrète et c'est seulement des années après leur rencontre qu'elle lui a avoué être orpheline, ses parents ayant été assassinés par des tire-laine de passage alors qu'elle avait à peine dix ans. Elle fut obligée de se réfugier chez sa grand-mère à la campagne où un soldat aux gardes la ramena à Paris et lui déroba sa première fleur, lui parlant de la capitale comme d'une fête permanente ! Il l'emmena chez la Vaudry tenant maison publique rue Croix-des-Petits-Champs où elle prit le nom de Beaufort. M. de Beauregard la tira de ce boucan où elle ne resta que quelques jours et la fit entrer comme danseuse à l'Opéra. Agnès aurait donné sa vie pour retrouver les bonheurs de sa jeunesse au milieu d'une famille unie. Etienne souhaite que les pièges de la fatalité ne la recouvrent pas et qu'en sa compagnie elle devienne non seulement une gouvernante mais aussi sa confidente et son amie.

« Marquise » revoit de temps en temps le marquis de Villeroy qui ne veut pas renoncer à elle. Il lui dit souvent qu'il est ivre d'amour et ma foi cette situation n'est pas pour lui déplaire ! Elle est toujours saisie d'un frémissement délicieux lorsqu'il vient la retrouver dans ses appartements de la rue Neuve des Petits-Champs, paroisse Saint-Roch.

Le marquis finit par se lasser de jouer au « greluchon » et se console aujourd'hui de son infortune avec Mlle Montalant. Comme il se doit, le roi en est immédiatement avisé par un rapport de l'inspecteur Marais :

« M. le marquis de Villeroy témoigne être de plus en plus attaché à la demoiselle Montalant. On assure qu'il lui a fait présent pour ses étrennes de forts beaux diamants. La demoiselle Marquise, son ancienne maîtresse, aujourd'hui favorite de M. le duc d'Orléans, en crève de dépit. Elle avait pris ses arrangements pour se le conserver en cachette de Monseigneur ; mais enfin, tout s'use et le marquis s'est lassé d'être obligé d'épier que le Prince fût sorti pour jouir de la belle. En outre, la demoiselle Montalant est, sans contredit, plus aimable que Marquise ; elle mérite bien les

mortifications qu'elle éprouve et puisqu'elle aimait M. de Villeroy qui certainement, de son côté, l'adorait, elle devait s'y tenir. Il était assez riche pour contenter sa cupidité. Elle avait été toujours heureuse avec ce jeune seigneur et elle pourra fort bien être malheureuse avec Monseigneur, car elle ne se fait point aimer des personnes de sa cour et toute la maison, en général, la déteste et ne cherche que les occasions de lui nuire. C'est toujours la demoiselle Beaufort qui est sa complaisante ainsi que sa confidente ».

« Marquise », reine de Bagnolet, est aux dires de sa petite cour, accueillante pour tous, et elle peut jouir certains jours de ce singulier spectacle de la demoiselle Montalant, nouvelle maîtresse de Villeroy, tenant compagnie à mademoiselle Le Marquis !

Une nouvelle alimente les conversations dans les salons et noircit le papier des gazettes. Le roi a été poignardé par un certain Damiens. Nul ne sait qui a armé son bras malgré les supplices qui lui sont infligés.

« Marquise » est prise de tremblements lorsqu'elle apprend de la bouche de Louis-Philippe, qui n'a pas voulu assister à l'écartèlement du coupable sur la place de Grève, comment s'est déroulée l'exécution. La foule des grands jours, excitée et joyeuse, s'était agglutinée en nombre en cette fin du mois de mars 1757 sur cette place près de la Seine où ont lieu les exécutions. Le supplice s'étant prolongé plus que de coutume malgré les efforts de quatre percherons, le bourreau avait dû rompre ses membres à la hache et malgré cela on entendait encore les injures du régicide !

Bien que Louise Henriette, duchesse d'Orléans (12), demeure toujours au Palais-Royal ou elle se laisse aller à la débauche dans une frénésie orgiaque, Etiennette, tout en gardant ses appartements des rues Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs, cadeaux du marquis de Villeroy, s'installe au château de Bagnolet qu'elle fait aménager à ses goûts. Elle vend ses meubles un bon prix à la petite Martiny, danseuse dans les ballets de l'Opéra, entretenue par Monsieur de Bernouville, officier aux Gardes françaises. Les quinze mille livres qui lui sont remises vont encore augmenter sa cassette !

Elle ne fréquentera plus les salles de spectacle mais elle va offrir au duc le loisir d'en créer une à Bagnolet mais aussi à Villers-Cotterêts. Elle se souvient trop de ces parterres de la Comédie Italienne où les mousquetaires et les aristocrates debout et serrés rivalisaient de grossièreté et de goujaterie à l'égard des actrices et des danseuses. Elle y est retournée il y a quelque temps avec des amants de passage, masquée, ayant eu le privilège d'être assise dans une loge. Elle fera venir la comédie chez elle, chez son prince à qui elle a demandé d'aménager le joli théâtre de l'Ermitage.

C'est ainsi qu'ils recevront l'hommage de tous leurs courtisans. Elle fait embaucher Charles Collé, un écrivain besogneux mais un auteur qui ne rêve que de voir un jour une de ses œuvres jouée à la Comédie Française. Il est excellent dans la farce et le burlesque ainsi que le « petit Laujon », nouvel auteur patronné par le comte de Clermont. On l'aura compris, Etiennette va créer un théâtre libertin mais aussi provoquer la surprise à chaque instant pour son prince même si la licence des propos et la grivoiserie en feront l'un des plus libres théâtres de société à Paris. Sa troupe s'est renforcée de M. de Barbantane, du marquis de Villeroy, du vicomte de Polignac, de M. Drouin.

Le 9 février 1759, Louise-Henriette, duchesse d'Orléans, décède à 33 ans, préférant comme elle l'a écrit une vie « courte et bonne ». Le 1<sup>er</sup> février elle avait accepté de recevoir les derniers sacrements par le curé de Saint-Eustache, paroisse du Palais-Royal. Etaient présents, outre les

princes du sang, ses deux enfants qu'elle avait bénits, et elle avait intimé avec autorité à son époux Louis-Philippe : « Restez et apprenez comment on doit mourir... ». Avec humour et restant provocatrice et enjouée jusqu'au seuil de la mort, elle avait remis en même temps que son testament, à sa confidente, la marquise de Polignac, un portefeuille fermé contenant des vers caustiques et licencieux composés par elle, ayant pour titre « Mes adieux » et qui commencent ainsi :

Cet écrit est mon testament  
Que j'ai composé fort gaiement,  
Avant que d'aller faire  
Eh, bien !  
Ma cour, à Dieu le Père.  
Vous m'entendez bien.

Elle y ajoutait un livret de chansons gaillardes où elle se moquait de tous ses amants qu'elle citait, qu'ils soient ducs ou cochers. On a retrouvé certains textes qui montrent l'humour mordant de la princesse auxquels une main peu amène a ajouté quelques commentaires invérifiables :

« Chapitre V... - S'ensuit la chronique de plusieurs princes, seigneurs et damoiselles de la cour de Sequinzouil (Louis Quinze) ; comme quoi Sancho Pança (le duc d'Orléans) l'un d'eux, épousa la sœur du prince de Tinoc (Conti) ; comme quoi icelle paillardait ribaudait moult grandement avec le preux chevalier de Formel (Melford) et d'iceluy ribaudage est advenu gentil bastard qui fut reconnu pour tel par le prince des Guespins, son grand-père ; comme quoi Sancho Pança paillardait avec gentilles garces, au grand émerveillement de tous, et cuidoit, par ses esbats, se vanger de la sœur du prince de Tinoc, sa femme... »

En marge, il a été noté :

« Le duc d'Orléans aujourd'hui est extrêmement gros. Il a épousé la sœur du prince de Conty, qui est très vive et très débauchée. Son commerce avec le comte de Melford, d'origine anglaise et qui a servi dans les armées du roi de France, est connu de tout le monde. L'on prétend même que le duc de Chartres et Mlle de Montpensier proviennent des fruits de leurs amours. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. le duc d'Orléans, père de celui-ci, n'a pas voulu les reconnoître pour ses petits-enfants. Il est appelé le prince des Guespins, parce que les habitants d'Orléans sont appelés Guespins. Le duc d'Orléans d'aujourd'hui est très débauché ; il a déjà eu beaucoup de maîtresses et court malgré cela tous les bordels de Paris. Il ne voit plus sa femme depuis longtemps ; mais elle s'en console dans les bras de celui qu'elle peut attraper. Elle a le maintien de la plus grande gourgandine de Paris, et en fait parade ».

Voici, d'autres extraits en vers qu'il n'est point besoin de commenter, car l'amie du prince, que la mourante gratifie de ce charmant vocable, est la demoiselle Le Marquis, célèbre depuis longtemps dans les fastes de la galanterie parisienne ! :

Mon gros mari, tout consolé,  
Par ma mort se croit vengé  
Des cornes qu'à sa tête  
Ont placé mes conquêtes.

Vous le verrez chez sa putain,  
Bien renfermé soir et matin,  
Négligeant la décence ;  
Il est du sang de France.

Le duc d'Orléans lui fait faire de superbes funérailles, le jeudi quinze janvier 1759 à neuf heures du soir, auxquelles Louis-Philippe se dispense cependant d' assister. La princesse est inhumée au Val-de-Grâce, et « le même jour, à minuit il y a un bal dans la salle de l'Opéra ».

Louis-Philippe qui a conservé pour son épouse de la compassion a prié pour elle et a beaucoup de chagrin. Comme le veut l'étiquette, le duc d'Orléans passe les dix jours du deuil imposé au château de Saint-Cloud en compagnie de ses deux enfants, le duc de Chartres âgé de douze ans et la princesse Bathilde (Mademoiselle) âgée de neuf ans. Cependant après ces quelques journées tournées vers Dieu, il s'est écrié comme soulagé :

Ci-gît ma femme ! Ah ! qu'elle est bien,  
Pour son repos et pour le mien.

« Marquise » reste seule à Bagnolet et apprécie encore plus la bonté de l'homme avec qui elle vit !

Etiennette est enceinte. Le duc n'est pas là mais à Compiègne lorsqu'elle ressent les premières douleurs. Il arrive en fin de soirée à Bagnolet. Il est rassuré, l'enfant se présente bien. Ce 21 janvier 1759, quelques jours après la mort de la duchesse d'Orléans, Etiennette donne le jour à un garçon qu'ils appellent Louis-Etienne et baptisent à l'église Saint-Eustache (13). C'est un magnifique poupon qui montre immédiatement un grand appétit de vivre. Elle souhaitait un garçon et les courtisans du duc ainsi que sa brave confidente s'accordent à dire qu'il lui ressemble. Ses cheveux ont eux aussi la couleur des blés !

Drôle d'année que celle-ci, le Trésor royal est à sec, suite aux campagnes qu'a soutenues le pays contre la Prusse et l'Angleterre et qui ont vidé les coffres du royaume. Le souverain utilise les grands moyens pour redresser les comptes. Par une déclaration solennelle à la fin de l'an 1759, et sans contraindre personne, il invite ses sujets à porter leur vaisselle d'argent au directeur de l'hôtel des Monnaies. Les princes du sang dont Louis-Philippe, duc d'Orléans, prêchent l'exemple suivis par Mme de Pompadour, le duc de Choiseul, le maréchal de Belle-Isle et quantité de seigneurs, bourgeois et de courtisanes fortunés.

Les parades et les petites pièces libres de Collé ravissent le duc d'Orléans mais aussi son fils. Ils jouent certains personnages. Les philosophes dont Diderot et Grimm, aiment venir dans ce lieu voir peindre ce qu'ils écrivent et souhaitent que le monde soit, c'est-à-dire d'où l'on en a chassé toute morale. Etiennette est l'ordonnatrice de tous ces plaisirs exquis au goût du jour des Lumières ! Des chansons délicieuses retracent les amours de « Marquise » et du duc d'Orléans :

.....  
Voulez-vous que de Fanchette,  
Je vous parle mes enfants ?  
La petite est si drôlette,  
Ses appas sont si friands !  
Fanchette, sans être belle,  
A dans son minois lutin,  
Un tour qui nous ensorcelle,  
Je ne sais quoi de si fin !  
.....

Surviennent les années 1760 ! Tout Paris ne parle que de la querelle des encyclopédistes et de leurs adversaires. Diderot et Voltaire traînent au Palais-Royal et rencontrent Louis-Philippe. La Cour donne satisfaction au parti encyclopédique en laissant « Monsieur de Voltaire » représenter « l'Ecossaise » à la Comédie Française.

Etiennette et son prestigieux amant sont pris d'une frénésie de théâtremania. Ils enchaînent les pièces et parades de Pierre Laujon (14) et de Charles Collé qui est maintenant employé à plein temps. « la Vérité dans le vin » succède à « Joconde », « le Jaloux honteux » à la comédie du « Roi et du Meunier », premier titre de « la partie de chasse de Henri IV ». Que ne veulent-ils pas jouer ?

Le 6 janvier 1760, on joue le « Rendez-vous » et « Le remède à la mode » et le 13 février on représente « Joconde ».

« Joconde » de Collé est l'opéra-comique préféré de « Marquise ». On connaît le sujet de cette pièce, tirée du plus célèbre conte que La Fontaine a écrit où un roi « Astolphe » aussi beau que le jour est comblé en amour et pense qu'aucun autre homme lui soit égal en appas. Un gentilhomme de ses amis lui dit que son frère Joconde est capable de conquérir le cœur des dames du roi. Ce dernier a l'envie et la curiosité de connaître Joconde qui vit à la campagne dans un village près de Saint-Cloud et a une femme « Thérèse » qui est très belle. L'un et l'autre vont partir à la conquête de grisettes toutes aussi affriolantes les unes que les autres, mais se font berner par l'une d'elles. Revenus à l'improviste, l'un dans son palais, l'autre dans sa gentilhommière, ils surprennent la femme de Joconde avec « un lourdaud de valet sur son sein étendu » et la reine avec le nain du roi. Comme il y a une morale, après moult péripéties égrillardes, chacun près de sa femme retourna. « La reine à son devoir ne manqua point ; autant en fit la femme de Joconde ».

« Marquise » joue dans la pièce plusieurs rôles dont celui de Thérèse et chante avec beaucoup de naturel et de finesse, ainsi que Louis-Philippe qui interprète le rôle de « Blaise » à la perfection. M. de la Tour du Pin fait un « Joconde » plein de chaleur et d'intelligence : M. de la Vaupallière joue « Astolphe » avec brio ! Leurs invités ne tarissent pas d'éloges sur le jeu du prince et de sa maîtresse. « Marquise » badine avec son corps, ses soupirs, son impertinence. Sa jeunesse lui donne un air aisé et aimable, un je ne sais quoi de touchant qui donne à sa grâce quelque chose de plus que de la beauté. L'assistance est charmée, le prince lui-même a de l'aisance et joue le personnage de « Blaise » avec l'air noble qui désigne son illustre naissance. Les hommes et les femmes qui composent ce public choisi montrent à « Marquise » leur engouement et les dames derrière leurs éventails rougissent et minaudent. La dame de cœur de Louis-Philippe triomphe !

Le 21 du même mois, ce furent « L'avocat Patelin » et « Le Rossignol ». En plus des artistes de la troupe déjà nommés, M. La Mothe, comédien, interprète Patelin.

Enfin le 30 mai, jour de la Saint-Philippe, on fête joyeusement l'anniversaire du prince et la séance a lieu, cette fois, dans le jardin du château, transformé en guinguette pour l'occasion, les acteurs étant mélangés avec le public. « Marquise », en bouquetière, vend des fleurs de table en table ; Laujon en Ramponneau, bonimente, et Collé, vêtu en poète, paraît méditer, attablé devant des paperasses. Le duc demande à voir ses papiers et Collé consent à lire tout haut ses projets poétiques, puis lit un vaudeville qu'il intitule : « Le secours de la langue en amour ». « Cela seroit bien ordurier, bien bon ; sacrédié, nous verrons ça ! ». A cette lecture succède une scène qui se passe à l'une des tables, entre une fille, un abbé et un garçon perruquier. Le perruquier se prend de querelle avec l'abbé qui jette un seau d'eau par les jambes de son adversaire. Celui-ci, sans perdre de temps, coiffe l'abbé d'un saladier de crème fouettée. Le saladier se sépare de son fond et forme alors un collier à l'ecclésiastique qui s'enfuit en hurlant. Un soldat ivre met l'épée au poing et chasse à son tour le perruquier pour rester seul avec la donzelle.

Le 15 août 1760, Charles Collé (15) vient à Bagnolet pour lire au duc d'Orléans et à « Marquise », « le roi et le meunier » la première version de « La Partie de Chasse de Henri IV ». Après la lecture, Louis-Philippe et « Marquise », forts impressionnés par le texte et le sujet, font part à Collé de leur désir de jouer cette comédie en décembre au petit théâtre qu'Etiennette veut offrir au prince.

Collé devient également le fournisseur du duc d'Orléans en comédies libertines comme « Léandre grosse » où « L'amant poussif ». En dehors des quelques tragédies, les comédies sont précédées ou suivies de chansons galantes et de parades qui se déroulent dans des guinguettes, des lieux champêtres ou « Marquise » livre son corps à la concupiscence des nobles spectateurs ravis et curieux de voir ces suites de scènes lascives, de rôles de volupté. Les corps se dénudent puis après le souper les invités, ministres, prélats et princes, manifestent leurs ardeurs viriles et les duchesses, marquises et favorites qu'elles soient Mesdames de Charolais ou de Rochefort se pâment de plaisir sur les sofas du petit théâtre de Bagnolet.

Le petit théâtre de Bagnolet passe pour un petit bijou offrant l'assemblage du goût décoratif d'Etiennette avec une petite scène charmante et un parterre où les seigneurs et les princes peuvent jouer et s'exhiber sous des tentures de taffetas bleu enluminées de bougies parfumées. C'est dans ce temple que se jouera « la partie de chasse de Henri IV » et « la vérité dans le vin » avant que ces pièces soient interprétées à la Comédie Française, chez « la Guimard » et par la troupe de la duchesse de Villeroy. L'assemblée y est charmante et composée d'hommes et de jeunes femmes du plus joli minois, toutes « radieuses » de diamants.

Les spectacles sont suivis de joyeux soupers et de bals très libertins où la volupté est un culte.

« Marquise » pourrait résumer son théâtre et une grande partie des pièces qui y sont interprétées par ces mots de Sade dans sa préface de « Histoire de Juliette » : « La luxure, ne peut être traitée que par des gens qui, caressés d'abord par la nature, le soient assez bien ensuite par la fortune pour avoir eux-mêmes essayé ce que nous trace leur pinceau luxurieux ».

Le mois de mars 1761 est radieux. « Marquise » annonce à Louis-Philippe qu'elle est à nouveau enceinte. Il semble troublé et pose délicatement un baiser sur son front avant de s'endormir tous les deux d'un sommeil agité.

Le lendemain matin « Marquise » se met à sa toilette. Louis-Philippe la surprend et lui dit – Habillez-vous mon amie, nous allons à Paris et je vais annoncer la nouvelle sur le champ.

Le carrosse s'arrête devant l'une des entrées des jardins du Palais-Royal. En ce début de printemps, bien que n'étant pourtant pas complètement public, le parc grouille de jolies femmes. Des gentilshommes se pressent dans la grande allée au pied d'un énorme marronnier où ses bourgeons commencent à poindre. Ah, Monseigneur, quel jardin magnifique ! Voilà un arbre bien singulier dit « Marquise ». Louis-Philippe relève à peine son discours et lui répond – Vous savez, ma chère Etienne, sous l'arbre de « Cracovie » on y vient pour la conversation et goûter le plaisir d'y rencontre l'âme sœur !

Au Palais-Royal tous les regards se fixent sur elle. Monseigneur déclare à sa Cour la grossesse de la demoiselle Marquise. « Ce sera le second enfant qu'elle donnera au prince depuis qu'elle a l'honneur de lui appartenir. On ne peut pas dire que cet événement répande beaucoup de joie parmi ses courtisans. Au contraire, tous les seigneurs qui en font partie paraissent affligés parce qu'elle est la cause à ce qu'ils disent, qu'ils mènent auprès de Monseigneur la vie la plus triste. Effectivement, depuis cet attachement à Marquise on n'entend plus parler, comme avant, de ces soupers en petites maisons où la débauche était poussée à l'excès ». En outre, ces goujats assurent tous que cette demoiselle Marquise a des manières avec eux qui la font détester et ils seraient charmés de la supplanter dans le cœur de Monseigneur. « Marquise » n'a cure de ces ragots, même si ses yeux démentent le sourire d'affabilité que l'on devine sur ses lèvres !

Par l'une des fenêtres du cabinet du prince, « Marquise » contemple songeuse les jardins devenus la promenade la plus fréquentée de la bonne société ! Deux belles pelouses, bordées d'ormes en boule, accompagnent de chaque côté un grand bassin placé dans une demi-lune ornée de treillages et de statues. Au-dessus de cette demi-lune règne un quinconce de tilleuls, dont l'ombrage l'été doit être charmant se dit « Marquise » car la grande allée doit former un berceau délicieux et impénétrable au soleil !

Ce jour de juillet une lumière blonde inonde les allées du parc de Bagnole. « Marquise » se dirige sur le chemin de l'Ermitage décoré de statues et de berceaux de feuillages lorsqu'elle se sent prise des douleurs de l'enfantement. On n'a que le temps d'aller chercher la sage-femme du lieu, et aussitôt elle accouche de deux enfants, mâle et femelle, dans le boudoir près de la grande salle à manger ovale sur un sofa, enfermé dans des ornements et des guirlandes de fleurs. La matrone prétend qu'ils sont de santé fort délicate et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour les faire baptiser. On les porte à l'église Saint-Maurice de Charenton, mais il arrive un incident qui oblige de suspendre le sacrement. Monsieur le curé ayant demandé au parrain qui est le garde du château et à la marraine, mademoiselle Beaufort, le nom du père de ces enfants, ni l'un ni l'autre ne veulent le nommer et ils se contentent de dire que c'est un grand seigneur. Cette réponse n'ayant point satisfait le pasteur, et persistant à ne pas vouloir le désigner, ils sont obligés de se retirer ne sachant pas à ce sujet les intentions de Monseigneur qui pour lors n'est pas à Bagnole. On lui détache aussitôt un courrier pour lui faire part de l'événement de la journée. Le Prince se rend à l'église sur le soir afin de reconnaître ses enfants.

Le registre paroissial sera modifié en 1770 et indiquera que le 9 juillet 1761 ont été baptisés Louis-Philippe de Saint-Albin et Marie Perrine Etienne, d'Auvilliers. Figurera également le nom de la mère Etienne Marie Périne Le Marquis.

La naissance des jumeaux, Marie et Louis-Philippe, le 9 juillet 1761 a assagi « Marquise ».

Le théâtre l'intéresse tellement qu'elle délaisse les soupers dans les «petites maisons » dont le duc d'Orléans est si friand. Elle s'y rendait vêtue d'une longue robe-chemise en mousseline transparente qui recouvrait son corps harmonieux et dont le duc ne se lassait pas de contempler avant de baisser sa gorge palpitante de ses lèvres brûlantes de désir. Elle sait que le duc d'Orléans finira sa vie avec elle. N'est-il pas le père de deux garçons et d'une belle petite fille qu'il adore ?

« Marquise » continue de jouer son rôle de comédienne et d'amante accomplie. A Bagnolet, à Villers-Cotterêts et au Palais-Royal il y a toujours des fêtes que « Marquise » dirige. On y danse, on y chante ! Etienne aime toujours à la fureur jouer la comédie mais les pièces sont moins libertines. Monseigneur y est sans doute aussi pour quelque chose et assurément se range ; « le diable se ferait-il ermite ? ». L'amusement de sa société ne comportera plus que « des plaisirs honnêtes ».

Comme il l'a fait pour le duc de Chartres et Bathilde en 1756, ses enfants légitimes, Louis-Philippe fait vacciner les rejetons qu'il a eus avec « Marquise » contre ce fléau de la petite vérole. « Marquise » ne perd pas pour autant sa gaieté primesautière et se sent débarrassée, maintenant qu'elle a des enfants du duc d'Orléans, de la jalousie et de la malveillance de la Cour du Palais-Royal. Ici à Bagnolet elle a toute liberté de mouvement et peut se consacrer à l'éducation de ses jumeaux et surtout à celle de sa fille pour qui elle a beaucoup de tendresse.

Le mercredi 6 avril 1763, à huit heures du matin, l'Opéra prend feu et est réduit en cendres. Les uns disent que ce sont des ouvriers en décorations qui y ont mis le feu, et que pour couvrir leur faute, n'ont appelé au secours que lorsqu'il n'était plus temps ; d'autres veulent que ce soit le concierge des appartements de Monseigneur le duc d'Orléans, lequel a soin de sa loge, qui y a laissé du feu dans un poêle, pour faire sécher la peinture. Quoi qu'il en soit, Louis-Philippe décide aussitôt de le reconstruire. Il sera le plus beau non seulement de la capitale mais d'Europe dit-il. Peu importe, les spectacles ne doivent pas s'interrompre. Ils auront lieu après que les travaux auront été terminés dans « la salle des machines » du château des Tuileries.

« Marquise » en compagnie du duc d'Orléans inaugure, le 24 janvier 1764, la nouvelle salle de l'Opéra. On va jouer pour la circonstance « Castor et Pollux » de Rameau.

De la loge princière où ils se trouvent elle jette un coup d'œil sur la salle et la scène qui lui semblent beaucoup plus grandes que celle du Palais-Royal. Les piliers qui soutiennent les loges sont rehaussés d'or et les soubassements de l'amphithéâtre sont en marbre vert. Sur la scène, la « toile » de fond est composée d'un rideau damassé au coloris du théâtre qui est le vert sur lequel est le chiffre royal en or.

A Bagnolet « Marquise » et Louis-Philippe vivent maritalement loin des fastes de la Cour du Palais-Royal et de Saint-Cloud. Ce bon prince a le goût des gens et s'intéresse de très près à la politique de son pays. Il faut dire qu'il n'est pas dans les meilleurs termes avec le roi son cousin. Comme premier prince du sang, il préside l'Assemblée des princes et des pairs et à ce titre il lui arrive de s'opposer aux décisions de Louis XV. Si ses devoirs l'appellent à Versailles ou à Compiègne, il vit le plus souvent à Bagnolet avec la chasse et le théâtre pour passe-temps.

Tout ce qui peut intéresser la curiosité de « Marquise » sur le passé de Monseigneur le duc d'Orléans l'intéresse ! Le couple ne passe pas en effet son temps à la débauche comme l'écrivent injustement les libellistes. Au contraire Louis-Philippe comble « Marquise » des témoignages publics de son affection et s'est retiré du monde « cousu aux jupons de Mlle Marquise ». Les amants ne paraissent pratiquement plus au Palais-Royal.

Louis-Philippe aime prendre le bras de « Marquise » et se baguenauder sous les grands arbres du parc de Bagnolet.

Le parc est un véritable joyau où se succèdent des parterres de roses, des boulingrins et un petit labyrinthe, décoré de statues. Des bassins viennent ajouter au charme du parc et une longue allée ombragée aboutit à une fort belle terrasse.

« Marquise » l'écoute conter avec fièvre ses exploits lors des différentes campagnes auxquelles il a participé dans sa jeunesse. Comme tous les Orléans il est né soldat. « Marquise » se l'imagine à la tête de son régiment de Dragons vêtus de rouge, bivouaquer avec ses hommes avec qui il bouscule l'ennemi anglo-prussien. Louis-Philippe lui a affirmé qu'il restait chaque jour plus de quinze heures à cheval !

Le prince s'est en effet couvert de gloire en Flandre, en Allemagne et durant la guerre de succession d'Autriche, ce qui lui a valu d'être nommé maréchal de camp en 1743. La même année, il se mariait avec Louise Henriette de Conti qu'il a aimée avec une passion partagée. Louis-Philippe était alors un bel homme athlétique ayant la prestance d'un grand officier de dix neuf ans !

En 1744, comme lieutenant général à l'armée des Flandres, il est un fantastique meneur d'homme. Après la sanglante victoire de Fontenoy, face aux Anglais, qui en 1745 mettait fin à la guerre, le maréchal Maurice de Saxe signalait en présence du roi « la ténacité du duc de Chartres, qui l'avait conduit à se trouver dans tous les lieux où la bataille faisait rage, et qui a contribué à vaincre l'ennemi ».

Louis-Philippe lui livre encore sa déception de ne pas avoir eu le commandement d'une armée qu'il méritait amplement après sa conduite valeureuse à la tête de ses régiments lors des campagnes, mais il ajoute : « le roi n'aime pas les Orléans et comme ses aïeux les tiennent loin du trône ! ».

Il en vient à deviser de celle qui fut son épouse, Louise Henriette de Bourbon Conti. Malgré le charme de « Marquise » qui est à ses côtés, Il lui parle de cette très jeune princesse, ravissante et bien faite comme on n'en trouve que dans les contes de fée et regrette que sa passion pour Louise-Henriette se soit éteinte trop tôt. Peut-être qu'il en est la cause, à trop aimer la chasse et la bonne chair qui lui a fait perdre l'élégance de sa jeunesse ? Dès 1748, il fait lit à part et ferme les yeux sur les tromperies de Louise-Henriette et son inconduite qui fait le miel des pamphlétaires. Le duc d'Orléans avoue à « Marquise » qu'il a eu des doutes sur la légitimité de son fils mis au monde en 1747 et plus encore de sa fille Bathilde. Il est vrai que Louise-Henriette répondant avec humour aux questions perfides des libellistes avait dit devant ses gens qui s'en offusquaient : « Quand on tombe sur un fagot d'épines, sait-on celle qui vous a blessé ? ». Louis-Philippe a fermé les yeux car la naissance du duc de Chartres assurait la pérennité de la maison d'Orléans, n'est-ce pas là l'essentiel ?

« Marquise » vit avec Louis-Philippe tout au long de ces années une union tranquille, sans la moindre altération de leur amour l'un pour l'autre. Le théâtre reste leur passion commune et Bagnole abrite dans la discrétion les aimables vaudevilles, parades, proverbes et bagatelles qui divertissent si bien les gens du monde. Les personnages qu'ils interprètent sont après tout ceux sortis des toiles de Boucher et de Fragonard ! L'appétissant embonpoint de Louis-Philippe travesti en paysan met en valeur la chemise de batiste qui par un savant négligé laisse apercevoir tous les charmes de « Marquise » et ses moues mutines de villageoise.

En juillet 1764, Charles Collé est venu lire la nouvelle version de « La partie de chasse de Henri IV », car c'est ainsi qu'il intitule maintenant cette comédie. Il y ajoute un petit prologue en vers et en prose intitulé « Le Bouquet de Thalie ». Cette nouvelle lecture a fait pleurer le duc d'Orléans et il veut que ce dernier et « La partie de chasse de Henri IV » soit joués en décembre pour la fête de « Marquise ».

Le mardi 25 décembre 1764 on donne à Bagnolet, pour la fête de la maîtresse du duc d'Orléans le spectacle le plus éblouissant qu'il soit. La société la plus brillante est présente. « Le bouquet de Thalie », dans lequel sont tournées en ridicule la tragédie, la comédie larmoyante, la comédie de société et celle à ariette (16), fait grand effet et met toute la salle en gaieté. Puis vient « La partie de chasse de Henri IV » où Louis-Philippe va jouer l'un des personnages, Michau, le meunier et « Marquise », celui d'Agathe, amoureuse de Richard et fille de Michau, enlevée par le marquis de « Concini ». Ils sont entourés par des acteurs et actrices de la Comédie Française, Fleury joue Henri IV, Dufresne le personnage de Sully et Fierville, l'infâme « Concini ». Les rôles de Margot et Catau, respectivement femme et fille de Michau sont représentés par Mesdemoiselles Quinault, l'aînée et Quinault, cadette. Les paysans sont personnifiés par des domestiques et Richard, l'amoureux d'Agathe est interprété par le talentueux et bien fait Clavareau. L'orchestre au grand complet est aussi là avec ses violons, violoncelles, hautbois, cors de chasse et timbalier.

A l'acte I, pendant qu'Henri IV en haut-de-chausses, pourpoint et bottes accompagné par ses courtisans se prépare à partir pour la chasse on assiste au dénouement d'une intrigue de Cour dirigée contre Sully : lors d'un entretien avec le Roi, le ministre parvient à se disculper des accusations portées contre lui et se réconcilie avec le souverain qui lui rend hautement son amitié.

Le décor a été particulièrement soigné par Etiennette. La scène est parée des plus beaux meubles du palais avec des cheminées en trompe-l'œil.

Aux actes II et III, Henri IV qui s'est trouvé séparé de sa chasse par un orage se retrouve chez des paysans et bénéficie de l'hospitalité d'un meunier. Le décor passe de véritables arbres éclairés par des lanternes à la demeure du meunier où Etiennette s'est souvenue de la pièce à vivre de la demeure familiale, lorsque petite fille elle demeurait à Dinan, avec sa grande table de bois, des bancs et sur la table le cruchon et des gobelets.

Le brave Henri IV peut observer les mœurs simples des gens du peuple et éprouver sa propre popularité. Il a l'occasion de rendre justice à une jeune fille vertueuse, Agathe, enlevée par un grand seigneur, le marquis de Concini.

La pièce est jouée dans un silence entrecoupé de chuchotis, de murmures, de petits cris d'indignation. A la fin du dernier acte, un gentilhomme se lève et s'écrie : « Au Diable Concini ! », certains l'accompagnent en conspuant le personnage.

Au troisième acte, lorsque le roi est reconnu et que l'intrigue touche à sa fin, la salle est transportée quand les paysans tombent à genoux aux pieds du roi – Quoi ! C'est là le roi ! C'est là notre bon roi, notre grand roi ! Des dames sanglotent, d'autres applaudissent. – Henri dit avec attendrissement : Relevez-vous mes bonnes gens ; relevez-vous mes amis ; je le veux mes enfants ; relevez-vous je vous l'ordonne.

Agathe (Marquise) reste seule aux genoux du roi – Non sire, puisque c'est vous, je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur – Du marquis de Concini qui m'a arrachée à tout ce que j'aime au moment que j'étais prête à épouser Richard. Les larmes étouffent la voix de « Marquise » qui joue le rôle avec passion – Le marquis de Concini s'exclame : Ciel ! C'est Agathe. Henri relève Agathe et d'un ton sévère à Concini... Qu'avez-vous à répondre ? Interdit Concini affirme – Eh bien, sire ; il faut dire que j'ai eu envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité j'ai aidée un peu pour lui faire voir Paris malgré elle. Henri l'interrompt – Malgré elle ! – Vous y avez donc employé la violence.

L'assemblée est maintenant debout et applaudit lorsque Conchini avoue son crime et dit : Agathe est vertueuse, Agathe ne m'a point cédé la victoire ; et pour la remporter elle a été jusqu'à

vouloir attenter elle-même à sa vie. Les applaudissements redoublent lorsque Agathe refuse la rente que doit lui verser sur ordre du roi, Concini.

Des dames se pâment quand Richard d'une voix tendre interrompt sa fiancée, Agathe.

- Ah ! Divine Agathe ! Cet aveu du marquis de Concini... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence...non, vous ne fûtes jamais coupable ; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous avoir cru un seul instant criminelle. Michau répond à son fils – T'a raison, mon fils, et tu peux à présent épouser c'te digne enfant-là ! Des princesses pouffent en silence quand Louis-Philippe (Michau) imite l'accent des paysans pour s'adresser au roi – Sire, conservay-nous vos jours ; ils nous sont si chers ! - Eh ! oui, ventregué, conservay-vous ! vous venay de marier nos jeunes gens ; faut, sire, que vous vivay plus qu'eux. Mais queul excellent homme ! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu ; je n'connaissons point tout not'bonheur, et si j'avons manqué au respect... de la considération .. – Henri, l'interrompt – Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer votre ami au moins, monsieur Michau... Mais brisons là ; j'ai besoin de repos et... – Michau intervient à nouveau – Venay, sire ; venay coucher dans mon propre lit. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin. Et une nuit est bientôt passée, quand on la passe pour votre majesté. Puis Lucas le paysan prend le bras d'Agathe – Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle ; et à demain aux noces mes enfants.
- Le rideau tombe et la salle debout acclame tous les comédiens. Tous chantent des vers du chœur :

Vive Henri quatre,

Vive ce roi vaillant.

.....

Le maréchal de Richelieu et le duc de Choiseul s'avancent vers Louis-Philippe et « Marquise ». Les compliments pleuvent et leur âme de courtisan se répand. Le maréchal dit « qu'il a pleuré de très-bonne-foi, et que les larmes qu'il avoit répandues ne ressembloient point à celles qu'il avoit versées à des tragédies ; que ce n'étoit point des larmes d'emprunt » et Choiseul « a aussi pleuré » puis s'est penché sur le décolleté alléchant de la belle « Marquise » qui a joué divinement le rôle d'Agathe, pour lui dire que la pièce serait jouée devant le Roi !

Sous l'impulsion des Lumières, le goût des voyages s'est emparé de la bonne société. L'Italie, la Russie et les Pays-Bas sont à la mode et les autorités locales ainsi que les loges maçonniques accueillent leurs visiteurs venant de France avec un enthousiasme non dissimulé !

L'été 1765, « Marquise » est allée faire un voyage aux Pays-Bas qui avec Saint-Petersbourg sont très en vogue à cette époque, alors que Louis-Philippe est à Villers-Cotterêts avec son fils et des femmes de sa cour. Avec sa fille et sa dame de compagnie, elle est allée aux eaux à Spa. Le duc d'Orléans demande alors, au retour de « Marquise », à Collé et à Laujon d'organiser pour la fête de sa maîtresse un divertissement dont son voyage aux Pays-Bas sera le sujet. A la fin du spectacle « Marquise » chantera :

.....

Des marchands que le diable berce

Vont au Mexique, vont en Perse

Porter leurs pas.

Amants, sans faire de traverse,

Tenez-vous en au doux commerce

Des Pays-Bas.

Ce n'est point ses épiceries  
Son tabac, ni ses broderies  
Dont on fait cas.  
Mais chemises de Frise  
Donne goût pour la marchandise  
Des Pays-Bas.

.....

En décembre 1765 on attend la mort de M. le dauphin. Louis-Philippe qui en a encore les yeux mouillés dit à « Marquise » qu'il a donné à Madame la Dauphine et à Madame Adélaïde deux boucles de ses cheveux en leur disant : « Hélas ! voilà tout ce dont je puis disposer ». Il est mort le vendredi 20 courant. Lorsque son père a rendu les derniers soupirs, son fils Louis s'est écrié, lui a assuré le duc d'Orléans : « Ah ! pauvre peuple, te voilà donc réduit à être gouverné par un enfant de quatorze ans ! ».

Le théâtre de Bagnollet est fermé et pour la première fois il n'y a pas eu de fête en l'honneur de « Marquise ». D'ailleurs, depuis cette date malheureuse on y joue moins ! Les pièces de Collé sont exécutées dans les petits appartements au Palais-Royal.

Elle se souvient encore y avoir joué cette pièce « Il y a un Dieu pour les ivrognes ». Le petit drame d'un homme à qui il arrive plusieurs accidents fâcheux en s'enivrant souvent, et qui en est toujours sauvé par d'heureux hasards. Parmi ces incidents un homme de la cour, jeune et aimable, est aux trousses de la femme de l'ivrogne qui, elle, est très sage. Cette dernière sans être bégueule aime son mari. Après plusieurs péripéties l'ivrogne cesse de boire et ne vivra plus qu'avec sa femme prête à partir avec le beau jeune homme ! Après les inclinations des spectateurs, ceux-ci et les acteurs ont chanté l'interminable vaudeville sur l'air : Eh ! bon, bon, que le vin est bon !

.....

Tenez, ceci vaut un sermon,  
J'ai toujours aimé Salomon,  
Il buvoit sec et baisoit dru ;  
Que de prodigue l'on a cru,  
Sur son concubinage !  
Sur sept cents femmes il rouloit,  
Et chantoit tant que l'on vouloit :  
Eh ! zon, zon, zon,  
Que le vin est bon,  
Il faut en faire usage.

Il eut dans son palais royal,  
Un lit fait en fer à cheval,  
Qui cachoit à ses vues :

Ce lit immense, à tous égards,  
Cents filles toutes nues ;  
Quand sur l'une il prenoit son droit,  
Les autres crioient : le roi boit,  
Et chantoient : zon, zon, zon,  
Trémoussez-vous donc  
Portez le prince aux nues.

.....

Lorsqu'elle accompagne le duc à Villers-Cotterêts qui aime y chasser avec son fils, « Marquise » s'y ennue un peu. Certes, elle discute longuement de théâtre et de proverbes avec le délicieux Carmontelle lorsque Louis-Philippe chasse à courre, mais elle ne s'y sent pas chez elle comme à Bagnolet ! En effet en cet endroit qui est le sien, elle a écarté les dames du Palais-Royal et les courtisans du prince. Ces derniers clabotent qu'elle « a rangé Monseigneur le duc d'Orléans ». Hors le vicomte de Polignac, les autres gentilshommes ne s'accommodent pas de cette vie casanière. La maîtresse du lieu exclut non seulement la bonne compagnie, mais aussi la mauvaise. Le prince « rompt chaque jour avec le monde et manque à sa naissance ».

Le comte de Pons-Saint-Maurice « grand-prêtre des bienséances » se lamente et annonce la fin de la maison. C'est que la cour s'ennue et maudit « Marquise » à l'exemple des dames du Palais-Royal moins privées de la présence de Louis-Philippe que des fêtes fastueuses qui étaient organisées autrefois. Chacun souhaite le congé de « Marquise » et « complotte une révolution de palais pour un changement de maîtresse ! ».

Quelques jours plus tard elle reçoit les confidences de son complice et ami, Charles Collé, à propos de la rencontre de Monseigneur avec Mme de Montesson qui lui fut rapportée par un « piqueux » témoin de la scène. Le duc d'Orléans et madame de Montesson s'étant trouvés isolés lors de la dernière chasse à courre, alors que « Marquise » emportée par son ardeur se trouvait loin, en tête de la chasse, comme dans « La partie de chasse de Henri IV », ils descendirent de cheval et s'assirent à l'ombre d'un gros chêne.

« Marquise » lui demande s'il ne lui contait pas l'histoire de sa prochaine pièce ! Charles Collé lui met délicatement la main sur l'épaule et lui dit que ce n'est sans doute que billevesées mais continua son récit. « Monseigneur demanda à la dame la permission de déboutonner son col et son habit ! Alors dans un éclat de rire la petite Montesson lui lança : « Mais bien sûr, gros père ! ». Ce trait là ne choqua par le duc mais provoqua au dire de ses gens le coup de foudre de « son prince » pour la belle petite blonde aux yeux bleus. Collé ajouta que « le prince était comme un novice, un amant transi, un écolier ».

Etiennette ne sait pas si c'est le printemps qui naît, mais elle a envie de chanter, de jouer, de créer encore et encore de nouveaux divertissements pour Louis-Philippe et chasser dans le théâtre les mauvaises idées et les pressentiments qui lui passent par la tête suite à ces révélations.

Elle ne veut pas se complaire dans la polémique ou le désespoir. Les loges maçonniques ne l'intéressent pas et on y soutient des idées qui ne sont pas les siennes. Elle qui a été pauvre veut jouir de la vie, respecter les autres. Si elle réunit les rôles d'amante, de mère, elle apparaît beaucoup plus simple que les ragots de la Cour du Palais-Royal le laissent penser. Elle se jette, certes avec avidité, sur toutes les possibilités qui s'offrent à elle compte tenu de ses relations princières. Chez elle, la tête domine ses actes. Malgré les ignominies de ruisseau sur les orgies où elle aurait participé selon les ragots tellement à la mode et qui font le miel des chroniqueurs et des chansonniers, elle

manifeste de l'attachement à Louis-Philippe fût-il prince du sang, comme elle en a eu pour Villeroy. N'en déplaie aux inspecteurs du roi, elle eut des soupirants, bien sûr, comme toute dame du monde dans ce siècle des Lumières. Elle est également profondément chrétienne et très attentive aux pauvres comme le sont d'ailleurs par tradition les Orléans.

Le 30 avril de cette année 1766 « Marquise » demande à Collé et à Laujon d'organiser à Bagnolet une petite fête de Chambre pour le duc d'Orléans. Laujon croque quelques couplets qu'ils chantera avec « Marquise » et Collé qui comme toujours se plaint qu'on lui commande toujours trop tard un divertissement, sort quand même de sa poche une ode dramatique qui ajoute-t-il n'a jamais à ce jour été interprétée et qui assurément est d'un genre nouveau.

« Marquise » quelques jours plus tard interrompt une partie de whist, sorte de jeu de cartes anglais qui se joue à quatre, pour aller écouter Collé, priant ses amis de l'excuser ! « Dans cette ode il va dit-il introduire des personnages qui, en parlant, se peindront eux-mêmes, dessineront leurs caractères par les traits qui leur échappent, ainsi qu'il arrive dans la comédie ».

Charles Collé lit la strophe première qui expose le sujet où interviendront ensuite la villageoise, la fermière naïve, le Général d'armée, le Fermier général, le petit duc, la femme pieuse :

Les temps prédits par la folie,  
Marqués par le Dieu des travers,  
Sont arrivés. Que l'on publie  
Qu'on ne va plus parler qu'en vers,  
Le bénéficié, la bourgeoise,  
La princesse et la villageoise,  
Le petit duc fat et galant,  
Malboroug, Bourvalais, Erasme,  
Vont lutter en enthousiasme,  
Et tous vont rimer en parlant.

.....

Le duc est content de cette petite fête et remercie « Marquise » de l'avoir commandée et s'adressant à Collé, il lui demande une pareille comédie plus étendue pour le mois de décembre.

Au cours du printemps, le prince de Conti convie le duc d'Orléans et sa dame de cœur à un concert prestigieux dans sa belle demeure champêtre de Passy. « Marquise » y entend un jeune blondin de dix ans aux yeux bleus, Wolfgang Amadeus, qui joue du clavecin, accompagné au violon par son père qui se tient debout derrière sa chaise. Elle, qui fait courir ses doigts sur le clavier d'un petit clavecin italien décoré de rosaces que lui a offert Louis-Philippe pour y jouer des divertissements de Scarlatti, est éblouie. Quelle perfection ! Les mélodies qu'elle entend semblent venir du ciel avec une intensité pathétique et une telle poésie musicale que des larmes coulent le long de ses joues. Puis son père recouvre le clavier et Wolfgang joue plusieurs menuets sans voir les touches avec aisance et facilité, ce qui surprend l'assistance qui se lève et applaudit. On leur présente ensuite son père, Léopold Mozart et sa fille Maria Anna, âgée de quinze ans, qui chantera une sérénade accompagnée par son frère !

En juin 1766 quelle ne fut la surprise d'Etiennette d'apprendre de la bouche de Louis-Philippe qu'elle ne jouerait pas dans la pièce « La partie de chasse d'Henri IV » sur les planches du petit théâtre de Villers-Cotterets.

Son personnage, Agathe, est joué par Madame de Montesson et parmi les autres rôles, Henri IV est interprété par le vicomte de la Tour-Dupin ; Sully par le chevalier de Clermont-d'Amboise ; Bellegarde par le vicomte de Rochechouart ; Concini par M. Dalbaret ; Lucas par monseigneur le duc de Chartres ; Margot par la comtesse d'Usson ; Catanenfin par la marquise de Ségur.

Un mois plus tard, Louis-Philippe a demandé à Collé une petite fête chamberlane (17) en l'honneur de « Marquise ». Celle-ci est rassurée mais son ami Collé lui déclare qu'il craignait que ce divertissement n'ait pas lieu. Il ajoute que le duc d'Orléans après avoir été passer quelques jours à Villers-Cotterêts où il a donné des fêtes s'y est beaucoup amusé et qu'il a joué la comédie avec Madame de Montesson, Mesdames de Ségur et de Barbantane. Il lui a avoué que le duc d'Orléans lui aurait dit dans une espèce d'enthousiasme que Madame de Montesson réunissait tous les talents qu'on peut désirer au théâtre. Il s'est ensuite répandu en louanges sur elle, sa belle voix, ses talents de musicienne. Ce fut à ce moment là que « Marquise » lui soupçonna du goût pour Jeanne de Montesson, mais se disait-elle, c'est une passade, voilà tout !

Quelques jours plus tard, Monseigneur le duc est avec « Marquise » à Bagnolet. Un matin, vers la mi-octobre, Louis-Philippe et Etiennette, habillée en homme, s'apprêtent à partir chasser à Bondy, lorsque le duc de Chartres survient, devancé à franc étrier par le baron de Besenval. Il arrive soudain, au sortir d'un bal chez la maréchale de Mirepoix, poussé dit-il par la fantaisie de chasser avec son père. « Marquise » s'esquive. Il demande la permission d'aller tirer avec son père, mais il serait chagrin de le gêner et le prie de prendre avec lui toute sa compagnie. Louis-Philippe, attendri, rappelle « Marquise », qui va vers le duc de Chartres en s'écriant : « Monseigneur, êtes-vous sensible au bonheur de faire des heureux ? Voilà le plus beau jour de ma vie ! je vous le dois ». En chemin il dit des choses obligeantes à Etiennette sa belle mère de la main gauche. Ils chassent, ils rient et le soir ce bon fils serait même resté à souper, si son père, s'armant d'un peu de fermeté, ne l'avait renvoyé !

Le lendemain, le duc d'Orléans (cela est rapporté par les gentilshommes du Palais !), « pris de honte, et à la réflexion adresse un billet de congé à sa maîtresse, qu'il montre à plusieurs de ses courtisans pour marquer sa décision ».

On fait porter ce billet du duc d'Orléans aux appartements de « Marquise ». Dans cette lettre qu'elle lit très vite avec des sanglots, son prince lui écrit « qu'il a été surpris que son fils le surprenne en sa compagnie à Bagnolet et que pour la décence il la prie de vouloir bien qu'il ne la voit plus que chez elle, et qu'elle ne revienne plus, à l'avenir, ni à Bagnolet, ni au Palais Royal ».

Cette affaire est devenue publique car déjà on dit à la Cour et dans tout Paris que « Marquise étoit quittée ». « Marquise » pleure, gémit et jure qu'elle ne remettra plus les pieds au Palais-Royal et à Bagnolet. Cela fait plus de neuf années qu'elle est la maîtresse de Monseigneur et elle en a une fille et deux garçons qu'elle élève de la façon la plus honnête. La « surprise » de M. le duc de Chartres a tout l'air d'avoir été concertée avec les femmes du Palais-Royal, la Montesson et le comte de Pons qui a soufflé ce stratagème au duc de Chartres. Ils souhaitent sans doute que leur excellent prince aille vivre avec une marquise plutôt qu'avec une roturière !

Cependant Louis-Philippe, loin d'être dupe, et n'ignorant pas les conspirations, les cabales qui se trament dans les couloirs du Palais-Royal et les machinations perverses conduites dans l'entourage du duc de Chartres, s'enquiert auprès de son fils des raisons qui l'ont soudain amené à

Bagnolet. Ce dernier lui répond alors : « Mon papa, il y a longtemps que je souffrais de ne pouvoir être toujours avec vous. Je savais vos raisons : j'ai voulu une bonne fois vous mettre à l'aise et j'ai espéré que, le premier pas fait, il ne resterait plus de barrière entre nous. – Hé bien ! mon fils, vous m'avez rendu service, vous m'avez ouvert les yeux, j'ai renvoyé « Marquise » ; Vous ne trouverez plus avec moi que les gens avec qui il vous convient de vivre et rien ne pourra plus nous éloigner l'un de l'autre, même pour quelques instants ».

« Marquise » quitte son petit royaume dont elle a su tenir le sceptre quand elle en était la reine et faisait les honneurs de la maison aux amis du prince ! C'est aussi la fin du théâtre de Bagnolet.

Cette séparation n'est pas totale et à la fin de l'année, la fête de « Marquise » qui tombe le lendemain du jour de Noël est célébrée par son amant, mais dans les petits appartements du Palais-Royal.

« Marquise » assure le prince « qu'elle l'aime pour lui-même et que son plus grand bonheur est de faire sa volonté maintenant comme elle l'a faite toujours ».

De son côté, le duc d'Orléans pour couper court aux rumeurs et aux persiflages, retourne ostensiblement chez « Marquise » et y passe ses nuits.

## Sixième partie

# *Madame de Villemomble*

## 6

Il n'empêche ! Ce jour de février 1767, à la sortie du Palais Royal où elle a signé en bas de l'acte de donation tendu par le notaire de Monseigneur le duc d'Orléans, Maître Delaleu, Etiennette est seigneur de Villemomble. Elle possède un domaine aussi vaste que celui de Dinan et va régner sur des fiefs qui appartiennent aux Taillepied, (18) Girardot de Launay(19) et autres. A quelques lieues à l'est de Paris, ses terres s'étendent au pied du mont Avron et à la lisière de la forêt de Bondy.

Il y a d'après l'acte de vente un château qui a appartenu à la famille de Bretonvilliers (20) et à celle de d'Aguesseau (21), un ancien château en ruine construit pour Florimond Robertet qui était lui dit-on l'ami et le confident du roi François 1<sup>er</sup>.

Elle a aussi une ferme, des champs de blé, des futaies de la forêt de Bondy et des paroisses paisibles. Tout ça est détaillé dans l'acte de donation de Louis-Philippe d'Orléans, le père de ses enfants. Marquise est la « Baronne de Villemomble » !

Maintenant elle peut marcher sans vergogne au milieu des familles les plus nobles de Paris qui jusqu'à aujourd'hui portaient au fond de leur cœur le plus profond mépris pour la roturière qu'elle était ! « Marquise » savoure le haut rang auquel elle se voit élevée : maîtresse du premier prince du sang, n'est-ce pas, dans une monarchie, la plus haute situation sociale pour une femme, après celle de maîtresse du roi ?

La passion du duc d'Orléans pour madame de Montesson ne lui a pas ôté le souvenir de « Marquise », « cette fille si droite, discrète et prudente » avec qui il a passé de merveilleux moments et pour qui il a encore des sentiments. Il lui est difficile de mettre un terme à dix années de bonheur simple sans qu'aucun nuage ne soit venu altérer la pureté du ciel sous lequel ils vivaient à Bagnolet !

Il a également l'obligation d'assurer le sort de ses trois enfants qu'il a eus de « Marquise ». Il est donc naturel qu'il la fasse, « dame de Villemomble », avec une existence confortable ; deux cent mille livres de rente, un hôtel à Paris (à l'angle de la rue de Grammont et du boulevard des Italiens) et un château au milieu du domaine qu'elle va dorénavant diriger.

Si Louis-Philippe a jeté des brandons dans son cœur que ses larmes n'ont pas encore éteintes, « Marquise » est encore à l'été de sa jeunesse et le fait d'avoir apposé sur un manuscrit sa signature à côté de celle du duc d'Orléans est pour Madame de Villemomble un rare moment de bonheur et de fierté qui font palpiter ses veines.

L'hiver touche à sa fin mais l'état des routes autour de Paris n'encourage guère Mademoiselle Le Marquis à se rendre sur ses terres de Noisy-le-Sec et de Villemomble en ce début d'année 1767.

Cependant ce matin-là elle fait atteler sa calèche par quatre chevaux et s'enhardit à rejoindre son domaine seigneurial en empruntant la route de Meaux qu'elle quitte en vue de Noisy-le-Sec.

Après un court arrêt pour rencontrer le curé de la paroisse, Jean Noël Julien, le seigneur de Merlan, Jacques Picques, ainsi que le notaire Estienne Cottureau, qui lui donnent quelques indications sur les paysans qui travaillent sur ses terres, elle emprunte alors le chemin de Villemomble pour se rendre au cœur de la seigneurie.

Le cocher jure par tous les diables car le piètre état du chemin lui fait craindre de verser dans le fossé tant les ornières sont nombreuses.

Enfin elle découvre une vallée verdoyante à l'orée de la forêt de Bondy à une lieue du petit hameau de Merlan d'où sortent de deux ou trois cheminées des fumées grises, fuyant sous une brise froide. Madame de Villemomble jette un regard sur les pentes boisées du Raincy-Livry et sur les étangs qui se cachent sous des chênes décharnés, laissant apercevoir les terres de Villemomble et son village dans lequel elle vient d'aboutir.

La calèche ne s'arrête pas devant le château de Taillepied de La Garenne, chez qui elle doit passer la nuit et continue son chemin. Elle longe une humble église, traverse la minuscule place

de la Croix et contemple au nord les arbres séculaires du parc du Raincy d'où émergent les murs d'un splendide château.

L'unique rue du village de Villemomble, appelée pompeusement « Grande Rue » est un cloaque fangeux où quelques paysans se garent des projections de boue de la calèche !

Dans le centre du village, les tours en ruine entourées de fossés à moitié comblés et pleins d'eaux stagnantes et corrompues de l'ancien château seigneurial datant de plusieurs siècles, dominant de chétives maisons vigneronnes en plâtre recouvertes de chaume, bordant des chemins de terre qui grimpent en direction de bois, prés, vignes, souvent obstrués par des amas de gravois, de fumier, d'immondices entassés sur le bord des chaumières. Au pied de l'ancien château s'étend le « champ du repos », clos de murets qu'enlace le lierre ! Derrière ces ruines, monte une brume légère qui provient de la petite rivière appelée « Saint-Baudile » déroulant ses rubans dans le fond de la vallée.

Madame de Villemomble se déplace en mars et convoque une assemblée, ce qui lui permet de connaître tous les gens de sa paroisse ! Le 22 mars 1767 comparaissent ainsi les habitants de Villemomble en l'église Saint-Genès, convoqués au son de la cloche, comme il est de coutume. Charles Taillepiéd de La Garenne s'est excusé, mais sont présents Edmé Girardot de Launay et de Malassis, Aide-Major en chef de la seconde compagnie des mousquetaires du Roy avec qui elle s'entretient longuement de la culture en espalier des pêcheurs sur des murs de plâtre ; Jean François Brodard, garde de la seigneurie de Villemomble, qui supervise tout le domaine. Il a le visage anguleux barré par une belle moustache à la mousquetaire. Le prieur-curé, Pépin du Montet a la tête chenue, avec un long corps sec et noueux comme un vieil échalas, qui se manifeste immédiatement et se plaint des maigres bénéfices de la paroisse, appuyé par le dénommé Jean Gosse, le nouveau marguillier. Se présentent également le boulanger, Jacques Brouet, le fermier, Jean-Louis Rougeolle qui lui semble un joyeux luron, le vigneron, Nicolas Gardebled qui a la trogne de l'emploi et lui offre un « rince-gosier » de sa composition. C'est dit-il un mélange de vin blanc du terroir, d'eau de vie et de macération de feuilles de noyer et de pêcheurs ! Le meunier André Vautier, la mine chafouine, est également là, qui la regarde avec ses prunelles perçantes. « Marquise » lui demande où se trouve son moulin. Il lui baragouine que les ailes de son moulin poussaient au vent dans le « clos Magnan ». Elle se dit qu'il ne doit pas avoir beaucoup de greluchonnes à balancer leurs bonnets par-dessus son moulin !

On y parle des difficultés de chacun, de la réparation du toit de l'église, de la petite école et des « ch'tits » comme on dit ici pour désigner les gamins, que les parents n'envoient pas à l'école apprendre à lire l'Evangile ! La voilà transportée en un endroit, pense « Marquise », où ces gens simples et si différents de ceux qu'elle rencontre à Paris sont tels que ceux avec qui elle vivait à Dinan

Etiennette réunit souvent dans l'un de ses appartements, rue Neuve-des-Petits-Champs, paroisse Saint-Roch à Paris, dont les fenêtres ouvrent sur les jardins du Palais-Royal, les membres de cette aimable société qui venait assister à ses spectacles à Bagnolet. On y rencontre bien sûr Louis-Philippe qui lui rend souvent visite mais aussi nombre d'artistes.

Lors d'un bal qu'elle a organisé, elle invite Louise d'Egremont qui tient boutique de lingerie et à qui elle commande ses toilettes et son jeune époux Alexandre-Théodore Brongniart (22). Etiennette se prend d'amitié pour ce personnage qui a d'excellentes manières. Il est aussi bel homme, ce qui ne gêne rien !

A Villemomble, les pierres de ce vieux château délabré à moitié en ruine au pied duquel dort un cimetière, recèlent la mémoire de ceux qui l'ont précédé. C'est à cet endroit qu'elle va faire élever une petite folie par son ami l'architecte Brongniart et la faire décorer par Henri Piètre.

Le logis seigneurial conçu par le jeune architecte se compose d'un corps de bâtiment central flanqué de deux ailes. La façade principale offre au regard émerveillé des habitants du village une porte cintrée au bout d'une allée de tilleuls, encadrée de deux colonnes ioniques et de niches qui protègent de belles sculptures représentant l'une l'eau et l'autre la terre. L'entrée est surmontée d'un balcon de pierre. Le sommet est couronné d'un harmonieux fronton orné de la tête de Diane au milieu d'un soleil encadré de cornes d'abondances, de trompes, de carquois, de fusils et de chiens en l'honneur de son illustre amant, grand chasseur.

L'intérieur a été savamment aménagé par Henri Piètre, architecte-décorateur du duc d'Orléans. La demeure agréable et fonctionnelle est décorée avec une certaine simplicité où domine le retour à l'antique et à la nature. Passé la porte, on entre dans un vestibule ovale conduisant à l'escalier d'honneur en chêne ciré qui mène aux appartements du premier étage composés de chambres, antichambres, garde-robes et cabinets de chaque côté d'un corridor. Le vestibule permet aussi l'accès à un harmonieux salon de compagnie qui ouvre par trois portes fenêtres sur le jardin. Dans le grand salon, ses invités peuvent s'asseoir sur de vastes canapés et dans de profondes bergères, le tout couvert en damas bleu France, galonné à la bourgogne. De chaque côté de la porte avec son dessus peint par Fragonard, cadeau de son royal amant fait l'année précédente, on a placé deux tentures identiques des Gobelins où figurent des amours portant une corbeille de fleurs.

Madame de Villemomble a suivi les travaux avec une attention particulière. L'architecte lui a soumis plusieurs plans. Elle a accepté l'un pour le rejeter le lendemain ! Le mobilier est abondant. Sur l'une des cheminées, une paire de candélabres à figure de faune et de faunesse cohabite avec deux vases en terre cuite de Clodion à décor de jeux d'enfants et sur l'autre un joli vase « ballon » en porcelaine tendre offert par Louis-Philippe, représente d'un côté une image galante et de l'autre un carquois et un arc enguirlandé de fleurs sauvages. Se mêlent des consoles, des tables de bois à trois pieds et l'indispensable table de tric-trac. Au plafond, un grand lustre de cristal à dix bobèches brille de tous ses feux et au-dessus de la cheminée de marbre est posé un grand miroir qui fait face à son jumeau, entouré d'un cadre d'or dans lequel se reflètent les camées des corniches représentant aux quatre coins des têtes de déesses enguirlandées d'or. Le salon ouvre sur une charmante bonbonnière qui est le salon de musique avec au milieu un pianoforte et le petit clavecin italien qu'elle a emporté. Au-dessus des portes, des impostes représentent Junon sur la boule du monde tenant en laisse deux sphinges. La glace qui domine une belle cheminée de marbre blanc est surmontée d'un trumeau en bois polychrome présentant des instruments de musique. Posé sur la cheminée, le buste d'apparat de Mademoiselle « Marquise », sculpté par Jean-Baptiste Defernex (23) en 1766 à Bagnolet, semble contempler son parc et regarder au loin celui de Louis-Philippe au Raincy. « Marquise » est représentée en Diane chasserresse portant fièrement le carquois traditionnel, un sein couvert en partie par une draperie. Un léger sourire éclaire son visage qui dégage comme un parfum d'honnêteté et de droiture !

Après ce salon vient la chambre à coucher, somptueuse avec son lit couvert en lampas bleu comme le sont toutes les bergères. Sur les cimaises sont accrochées des toiles de Fragonard et de Boucher où s'abandonnent des corps nus dans la sensualité d'une étreinte, des femmes dévoilant leurs charmes en se balançant sur des escarpolettes et des dessins montrant des chambrettes de fillettes mutines. Derrière la chambre, on découvre le boudoir au milieu duquel est placé un magnifique bureau plat, plaqué d'amarante, de bois de rose et de sycomore teint en vert sur lequel

on a posé une écritoire à fond de cuivre marquetée d'écaille, et plus loin une salle de bain donnant sur la cour d'honneur avec sa baignoire de cuivre et son lit de repos où Etiennette peut se mirer dans des glaces qu'entourent une « Vénus après le bain » en bronze et des amours montés sur des socles d'albâtre. De l'autre côté du salon de compagnie, la salle à manger communique avec la salle de billard éclairée par deux fenêtres sur le jardin. Des rideaux bordés de riches passementeries encadrent les baies.

Son parc s'étend de la Grande Rue du Village aux murs des châteaux du Raincy et de Launay. Les larges baies, côté jardin, donnent sur une terrasse ornée de bustes antiques regardant en direction de vastes parterres animés de statues de marbre et dont les broderies et les arabesques, tels des tapis d'orient, entourent un miroir d'eau. Des revêtements de gazon et de fleurs bordent des allées qui vont se perdre sous les futaies qui cachent des sources aux eaux jaillissantes, et une rivière qui s'écoule lentement sous des petits ponts moussus en direction du domaine de Launay.

Une porte, pour faciliter la visite des amants, est percée au fond du parc dans le mur mitoyen avec le domaine du Raincy que vient d'acheter Louis-Philippe, au milieu de la forêt de Bondy-Livry dont il assure le commandement de la capitainerie royale et à une lieue de la maison de Clichy-en-Aulnoye où il loge ses équipages pour la chasse.

Il a fait aménager le château par son architecte Henri Piètre (24). Ce dernier a décoré de nouveaux appartements et aménagé une salle à manger de beauté remarquable avec entre des colonnes, comme dans les villas romaines, des vasques qui reçoivent des cascades d'eau fraîche et limpide. Le décorateur a fait en sorte que l'édifice bénéficie du plus grand confort. Le jardin de Le Nôtre est transformé en jardin anglais avec des lacs qu'éclaboussent des cataractes au milieu de rochers et des petits ponts rustiques qui enjambent une rivière bordée de mille fleurs où domine le bleu et le rouge aux couleurs des Orléans. Pour alimenter la rivière, Piètre a fait construire les aqueducs « Saint-Fiacre » et du « Martelet ». L'architecte de Louis-Philippe fait édifier également dans le domaine un hameau charmant avec un ermitage, une vacherie, un chenil, un manège, un moulin, des petites chaumières, et à quelques coquelicots du parc de « Marquise » une merveilleuse orangerie. Ce parc et son château donnent l'idée de la féerie pour ne pas dire du paradis !

Villemomble est environné de bois et de vignobles ; les seigneurs dont les fiefs relèvent de la seigneurie de Mademoiselle Le Marquis, qu'ils se nomment Taillepied de La Garenne, Romance de Mesmont, Girardot de Launay, possédant tous des hôtels luxueux à Paris, aiment à se retrouver sur leurs terres dans une atmosphère campagnarde propice aux roucoulements à quelques lieues de la capitale et à un jet de pierre de l'une des perles architecturales d'Ile-de-France, le château de Livry que le duc appelle depuis qu'il l'a acheté en 1769 aux Sanguin de Livry, « son château du Raincy ».

Lorsque Mademoiselle Le Marquis, appelée « Marquise » dans le monde devient haute dame de Villemomble, elle intéresse beaucoup moins les inspecteurs de Monsieur Antoine de Sartine comme si, par définition, elle était devenue sage, dévote, vertueuse, gardienne de valeurs oubliées. Elle ne figure plus dans les gazettes et les « on-dit » des anecdotiers de ruelles s'envolent ! Pour eux et le Roi, la baronne de Villemomble n'incarne plus une héroïne de romans libertins, complice des compagnons de débauche du duc d'Orléans mais la propriétaire des terres de Villemomble qui relèvent du souverain !

Pourtant « Marquise » ne reste pas cloîtrée à Villemomble. Elle continue à sortir avec Louis-Philippe comme le relate l'abbé de Bachaumont dans ses « Mémoires secrets » :

« Dans les petits soupers que fait Monseigneur le duc d'Orléans avec Mademoiselle Marquise, aujourd'hui Madame de Villemomble, on se livre à cette aimable gaieté, à cette liberté franche qui fait l'âme de la société, et que les princes seraient trop malheureux de ne pas connaître. Les gens de lettres qui ont l'honneur d'y être admis, excités par tout ce qui peut aiguïser l'esprit, y produisent des bons mots, des saillies, des chansons délicieuses ».

« Marquise » apprécie particulièrement l'abbé de Boufflers qui dans un de ces soupers a dit à propos d'elle :

De toi nous faisons l'analyse.  
Ah ! que nous découvrons d'appas.  
Et ce qu'on voit belle Marquise,  
Répond de ce qu'on ne voit pas.

Entre autres prévenances envers Louis-Philippe, comme elle sait qu'il aime à « poser » parmi les gens de lettres et de théâtre, elle attire dans son hôtel de la rue Grammont une petite cour d'artistes et d'écrivains, et il n'est point d'adulations que le prince n'y recueille lorsqu'il y vient passer quelques heures.

Entre-temps, Louis-Philippe a marié le 5 avril 1769 à Versailles, en présence de la famille royale, son « libertin » de fils à la fille de Bourbon-Penthièvre, la timide Louise Marie-Adélaïde, petite fille du comte de Toulouse, bâtard légitimé de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui amène dans l'escarcelle déjà bien garnie des Orléans de confortables revenus, la dot se montant à six millions de livres, et une vingtaine de châteaux qui feront de Louis-Philippe de Chartres le prince le plus puissant du royaume. Elle se souvient que Louis-Philippe lui avait confié lors de l'une de leurs promenades sur le chemin qui borde la rivière Saint-Baudile, qu'il était fort fâché du refus de Louis XV de marier son fils à la princesse Cunégonde de Saxe, sœur de la Dauphine de France Marie-Josèphe, prétextant que Louis-Philippe Joseph de Chartres « était de trop petite naissance pour prétendre épouser sa sœur ».

A la fin de l'année, c'est au tour de Bathilde d'être unie au duc de Bourbon, fils du prince de Condé. Peu importe que le marié n'ait que quinze ans ! Bathilde qui en a dix-neuf est mise au couvent sitôt la cérémonie du mariage terminée dans l'attente que le duc soit suffisamment mûr pour consommer leur mariage, mais le bouillant jeune homme ne l'entend pas ainsi et enlève sa dulcinée la nuit suivante. Voilà une histoire romantique qui fait bien rire « Marquise » ! Neuf mois plus tard Bathilde donne naissance au duc d'Enghien, mais la passion de son jeune mari pour elle n'aura duré que ce que durent les roses...

Depuis 1772, Louis-Philippe vit maintenant le parfait amour avec cette garce de Montesson qu'elle déteste. Cette petite marquise avec sa tignasse rousse ne l'est-elle pas devenue en épousant un vieux barbon avec qui elle n'a pas dû goûter beaucoup de plaisir !

Les « inspecteurs » du Roi ne s'intéressent en effet qu'aux galanteries parisiennes qui se déroulent dans les maisons de rendez-vous de « la Brissault » dans le quartier du sentier ou dans celle de « la Zair » et ne s'aventurent pas dans les alcôves de province. Il est alors naturel que l'on ne lui « connaît pas d'amant couchant ».

Après tout elle n'aurait pas dû accepter sa présence dans les fêtes qu'elle organisait à Bagnolet et à Villers-cotterêts. Elle ne pouvait savoir que cette coquette ambitieuse avait la ferme résolution de tout tenter et de tout faire pour parvenir à épouser le duc quelle osera appeler son

« gros père » ! Il est vrai aussi qu'avec le temps, « Marquise » avait des attentions d'épouse plus que de maîtresse !

Par la suite elle a appris par Monsigny (25), maître de musique et ami de Collé, que depuis la scène de Villers-Cotterêts, il y a cinq années, où elle s'était par hasard retrouvée auprès du duc d'Orléans et l'avait appelé avec malice « Gros Père », Mme de Montesson n'avait pas cessé d'intriguer pour susciter l'admiration du duc d'Orléans. En plus de ses minauderies, elle laissait croire au prince qu'elle avait de multiples talents.

Pour cela, sans vergogne, elle utilisa mille subterfuges. Madame de Montesson est aussi médiocre musicienne qu'écrivain et comédienne, mais elle réussit à faire croire à la société et au duc qu'elle a tous les talents et que cela lui vient du Ciel ! C'est ainsi que lorsque le duc d'Orléans assiste brièvement aux cours de harpe de la marquise, le maître doit lui faire des compliments comme il en a été convenu. De même, lorsqu'elle joue publiquement devant le duc, Mme de Montesson entourée de brillants musiciens fait mine de jouer avec passion, pinçant à peine les cordes de la harpe de façon qu'on ne l'entende pas.

Elle alla même jusqu'à prendre des leçons de peinture et offrir de jolis petits tableaux fortement retouchés par son maître, Van Spaendonck, qu'elle signait joliment de son pinceau. Elle s'attira les grâces du fabuliste, le marquis de Florian, qui lui dédia une fable « L'Aigle et la Colombe ». Ne devait-elle pas être aussi une femme de lettres ? Alors elle écrivit des poèmes corrigés par sa nièce Mme de Genlis qui s'était vue confier l'éducation des enfants du duc de Chartres. Comment s'étonner que Louis-Philippe ne se laisse prendre dans cette toile d'araignée si habilement tissée ?

Le duc d'Orléans lui-même ne devait pas être dupe car il lui arriva d'utiliser une pantalonnade pour convaincre sa Cour que Mme de Montesson était en tout point supérieure à « Marquise » dans le domaine du théâtre. C'est ainsi que lors d'une réception à Villers-Cotterêts il fit savoir qu'il avait écrit une pièce d'après « Marianne » de Marivaux et qu'il allait en faire la lecture. Encore une fois Collé avoua à « Marquise » que le texte était de lui ! Bien entendu, les spectateurs présents ne purent, comme il se devait, faire autrement que déclarer la pièce admirable. Le duc d'Orléans alors, s'adressant avec émotion à l'assemblée, dit « J'avais promis de taire le nom de l'auteur, la pièce n'est pas de moi, elle est de Mme de Montesson ». Cette dernière fit mine de s'évanouir ; demanda des sels et murmura avec un air énamouré, dans un rôle : « Ah ! Monseigneur ! .... ».

Pire encore, elle arriva à rendre jaloux le prince en feignant d'être courtisée par le duc de Guines dont le tout Paris connaissait l'infirmité intime suite à un accident de duel. Etre plus rouée qu'elle cela ne devait pas exister ! N'avait-elle pas écrit une fausse lettre du duc de Guines pour la montrer au duc d'Orléans en pleurant à chaudes larmes, dans laquelle celui-ci pouvait lire que le duc de Guines lui signifiait son congé, étant amoureux d'une autre. Comment ne pas aimer, femme plus vertueuse, franche et talentueuse ? La marquise de Montesson devenue veuve, en 1769, le duc avait bien compris les desseins de cette dernière, devenir duchesse d'Orléans !

Etiennette est trop orgueilleuse pour se laisser aller. Elle vend ses terres d'Avron le 15 juillet 1773 à Monsieur René-François Gondot, conseiller du Roi, puis, plus tard, le 2 juin 1775, celles de Noisy-le-Sec à Monsieur Mathieu-Louis de Maupérché et désormais demeure à Paris dans le charmant hôtel offert par Louis-Philippe, doté d'un exquis jardin à l'anglaise avec des petits bosquets d'essences odorantes, situé à l'angle de la rue de Grammont, N° 14, et du boulevard d'Antin (actuel boulevard des Italiens) où elle s'installe avec ses enfants. De son hôtel, l'architecte et le tapissier ont fait un logis confortable. Le salon principal, à quatre croisées est magnifique avec ses glaces à bordures sculptées en palme, ses meubles, fauteuils et canapés qui lui rappellent

ceux de Bagnolet. Le boudoir, bleu pastel et argent et la salle à manger en boiseries peintes d'oiseaux et de fleurs et sur tous les murs des torchères de bronze doré permettent d'éclairer les réceptions et les soupers de « Marquise » qui fut la favorite du premier prince du sang. C'est un des lieux les plus agréables de Paris. Elle est à deux pas des folies qu'elle possède encore. A pied elle peut se rendre chez ses amis et voisins les Taillepied de la Garenne et de Bondy.

En parcourant les boulevards, elle se prend de compassion pour les filles publiques qui se sont trouvées pressées entre la misère et le déshonneur. Elle aurait pu devenir l'une d'entre elles lorsqu'elle est arrivée à Paris, et « passer à la police » le dernier vendredi du mois, écouter la sentence à genoux qui la condamne à être conduite dans un chariot, debout, pressée contre les autres sous les regards de la populace qui apostrophe les filles et les couvre de quolibets grossiers avant qu'elles soient enfermées à la Salpêtrière.

Un jour de janvier 1773, « Marquise » n'hésite pas et se mêle à elles. Arrêtée à l'occasion de la rafle du vendredi, elle se fait reconnaître et demande à rencontrer le lieutenant de police Sartine qu'elle a vu jadis au Palais-Royal. Reçue immédiatement par ce dernier, « Marquise » le réprimande vertement et le prévient que la violence de la police envers les femmes publiques pourraient lui valoir quelques déboires, connaissant sa participation à des petits soupers coquins en compagnie du duc de Chartres et du comte d'Artois !

Louis-Philippe vient toujours la voir au château de Villemomble qu'elle a fait construire face au sien, au grand dam de celle qui ne sera jamais duchesse. Elle aura beau faire la coquette, se couvrir la figure de fards, de poudre et de mouches, Jeanne de Montesson (26) ne réussira qu'à le séduire, le rendre amoureux, mais elle n'aura pas d'enfants du duc. Elle l'amuse par son babil, le charme par des propos badins, tendres ou mutins, par ses mines de petite fille. La marquise lui joue la comédie de l'amour, provoque son appétit, excite ses désirs sans jamais le satisfaire comme dans les comédies de ce cher Marivaux.

Cette dernière arrivera quand même à ses fins ! Le couple sera uni en cachette dans le courant de l'année 1773.

Quelques jours plus tard, alors qu'ils se sont retirés au Raincy pour accomplir leur lune de miel, le feu ravage le château que vient de restaurer l'architecte Henri Piètre. Selon le « Journal de Barbier » : « Le château du Raincy, où Monseigneur le duc d'Orléans a fait beaucoup de dépenses a été brûlé cette nuit. Le feu y prit hier soir à huit heures et demie sans que l'on ait pu assurer positivement où il a commencé ; on présume que les poêles à chaleur y ont eu beaucoup de part ». Les habitants de Villemomble viennent porter secours et organisent des chaînes de porteurs de seaux car les pompes à eau ne fonctionnent pas. Barbier ajoute encore : « Le pavillon du milieu, la salle de spectacles et le garde-meubles ont été entièrement consumés. Le feu a duré jusqu'à cinq heures du matin. La perte est fort considérable ». Encore un signe du destin ?

Ce remariage ne plaît guère au duc de Chartres et à son épouse qui n'apprécient pas les minauderies de la Montesson. Ce mariage qui devait rester secret fait l'objet de toutes les conversations dans les salons et est prétexte à risées. C'en est trop, le duc de Chartres sort de sa réserve et a une explication orageuse avec son père. Il lui dit que son épouse n'aura jamais d'ascendant sur lui. Louis-Philippe lui rétorque sèchement qu'ils se sont mariés devant Dieu et devant la loi. Le couple sera privé malgré tout du Palais-Royal et du château de Saint-Cloud car leur situation est incompatible avec les obligations de l'étiquette ! De toute façon, Louis-Philippe ne s'était-il pas engagé vis-à-vis de Louis XV à ne jamais faire porter son nom à madame de Montesson et ne jamais la présenter à la Cour ! Les mauvaises langues s'appliquent à clabauder que le « duc d'Orléans ne pouvant faire Madame de Montesson duchesse, s'était fait lui-même Monsieur de Montesson ».

Peu importe cette petite brouille avec son fils et le roi, le duc d'Orléans fait édifier dans le nouveau quartier de la Chaussée d'Antin, rue de Provence, un beau pavillon par son architecte Henri Piètre à côté de celui élevé par Alexandre Brongniart quelque temps plus tôt pour la « blonde, mignonne et spirituelle » nouvelle épouse de Louis-Philippe d'Orléans, la marquise Jeanne de Montesson, qui avait disposé de larges ressources à la mort de son vieux mari. Elle l'avait en effet épousé à seize ans alors qu'il en avait soixante-dix !

A quelques pas de-là, ce nouveau quartier a vu s'édifier de beaux hôtels, rue de la Chaussée-d'Antin, où demeurent le financier Hocquart de Montfermeil et des comédiennes, la Dervieux et la Guimard, cette actrice adulée qui dans son théâtre à Pantin a vu défiler tout ce que Paris compte de beau monde. Dans son hôtel de la rue de Provence « le temple de Terpsichore » qu'elle a fait bâtir avec l'argent du prince de Soubise, il y a bien sûr au-dessus de la porte d'entrée une salle de théâtre. « Marquise » se souvient du jour de l'inauguration en décembre 1772. Elle était accompagnée de Charles Collé dans une des loges grillées et on allait y représenter « La partie de Chasse de Henri IV » et la « Vérité dans le vin » dans lesquelles elle avait tant de fois joué à Bagnolet. La salle était bondée et elle y avait reconnu le duc de Chartres et le comte de La Marche. Rêveuse, elle se souvient avoir admiré le plafond, peint par Taravel, peintre du roi. Le parterre et les loges ouvertes et grillées avaient été ménagées pour contenir cinq cents personnes ! Bah ! son théâtre à Bagnolet était plus petit mais tellement mieux décoré !

Par la suite, les pièces de Collé et de Carmontelle qu'on produisit chez cette actrice firent se pâmer d'aise, Grimm, Diderot ainsi que les abbés de Cour, Saint-Albin et Saint-Farre, fils de « Marquise », quand la Guimard se présentait nue dans une coquille comme la Vierge de Botticelli !

Les « folies » ainsi élevées par le duc et sa « duchesse » communiquent entre elles par un long couloir circulaire dont les portes-fenêtres ouvrent sur une serre chaude embellie de plantes grasses et d'orangers. L'hôtel de Montesson a une façade italienne dans le style cher à Brongniart tandis que celui du duc d'Orléans présente comme le veut le style transition que l'on peut qualifier de style Louis XVI, un mélange d'antique, du goût classique français du XVIII<sup>e</sup> siècle et du style Palladio en vogue sous le règne de Louis XV. Chez la marquise de Montesson, il y a aussi un théâtre où le duc y joue les paysans et la marquise les jeunes amoureuses.

Dans le même temps il offre à Jeanne de Montesson, un domaine et son château à Sainte-Assise situé à Seine-Port, au bord de la Seine, qu'il va embellir, en n'oubliant pas le Palais-Royal, bien que n'y demeurant plus, palais cependant des Orléans, et son château du Raincy qu'il fait reconstruire en partie, celui-ci ayant été bien endommagé par le terrible incendie survenu l'année de son mariage.

Certainement les humeurs de Louis-Philippe se sont gâtées avec l'âge et les excès, espère « Marquise » ! Mais il est vrai, qu'Etienne a quand même le cœur brisé ! Elle est restée douze années avec cet homme merveilleux qu'elle admire au plus haut point et elle le croit encore capable d'affection pour elle et ses enfants.

Cela ne l'empêche pas de se livrer dans son nouvel hôtel de la rue de Grammont, où elle s'est installée après le mariage de Louis-Philippe, et dans son exquis pavillon de Villemomble à des aventures galantes tout en se consacrant à l'éducation des trois enfants qu'elle a eus avec le prince, « avec une régularité de mœurs et une correction de tenue qui sont fortement remarquées de ses contemporains ». Après tout elle n'a que 35 ans !

Elle jubile lorsqu'elle lit le courrier que lui a fait parvenir son vieux complice Charles Collé. Il paraîtrait que tout le Palais-Royal la regrette aujourd'hui !

Elle sourit en lisant : « J'ai entendu Monsieur de Belle-Isle vous louer « Marquise » pour votre conduite passée, dans le temps que vous viviez avec Monseigneur ; sur votre conduite présente et la manière prudente et honnête dont vous avez élevé vos enfants et dont vous les tenez encore ; et finir par faire l'éloge de votre bonne tête. En un mot, les regrets du Palais-Royal sur ce que vous n'y êtes plus ne font qu'augmenter tous les jours ».

Ces paroles venant du secrétaire des commandements de S.A.S. monseigneur le duc d'Orléans, fils du Maréchal Charles Fouquet de Belle-Isle (27), brillant officier connu pour son goût pour le faste, à l'instar de son arrière-grand-père Nicolas Fouquet, la comble d'aise et lui caressent le cœur !

## Septième partie

# *Les plaisirs de la campagne*

Tous les enchantements se sont donnés rendez-vous en ce lieu champêtre, à quelques lieues de la capitale, où « Marquise » se sent libre. Il y a de tout, autour de sa maison seigneuriale, au centre de la paroisse de Villemomble ; une ferme, une laiterie, une rivière et un étang poissonneux mais aussi un petit théâtre, des prés et des bois, des allées ombrées et des bosquets mystérieux où la maîtresse du lieu organise des jeux de Colin-Maillard.

C'est au cours de l'une de ces parties joyeuses où chacun coquette avant de frôler le tissu de percale des robes légères et les poitrines offertes par les muses qui s'éparpillent avant d'être reconnues comme des oiselles effarouchées, qu'elle est entraînée un jour par des bras musclés et flanquée sur la croupe d'une monture comme un sac de blé.

Elle n'a pas le temps de crier qu'elle est emmenée loin du groupe dont elle entend les rires s'estomper rapidement. Elle se dit que c'est un de ces galants chevaleresques qui va la sacrifier au culte des sens après un rapt qui ne manque pas de pittoresque après tout !

La chevauchée se termine enfin et elle se trouve jetée sur des bottes de paille avant d'être délivrée du bandeau qui lui couvre les yeux. Elle est dans une sorte de réduit. Un homme robuste de petite taille mais fort gros, entre les deux âges, lui apporte dans une gamelle des rogatons qu'elle s'empresse de rejeter – M'dame la Baronne, on te relâchera si tu écris à ta duègne de remettre au Ch'tit qui m'accompagne, une cassette remplie de tes bijoux, sinon ce sera aujourd'hui le dernier de tes jours. Ce « baveux » tend un papier maculé et la fait lever pour la diriger vers une table crasseuse. « Marquise » hésite, croit qu'elle va périr, puis écrit quelques mots pour satisfaire le ruffian. Les routes ne sont-elles pas infestées de malandrins qui peuvent commettre n'importe quel crime en toute impunité ? On la pousse à nouveau sur la paille où elle est étroitement garrottée. Cet homme l'épouvante. Il s'approche d'elle après avoir durant des heures interminables levé le cruchon – Tu veux vivre ma mignonne, alors il va falloir m'abouler ce que tu offres habituellement à ces biaux messieurs avec qui tu godaillais hier – Il ajoute en la prenant à la gorge et lui présentant la pointe d'un couteau de chasse – Foutue bougresse ! je te perce si le ch'tit ne revient pas avec la cassette que j'te demande ! - Grâce ! crie-t-elle. Je vais t'entailler dit le brigand en déchirant la

chemise de « Marquise » offerte dorénavant nue à son regard haineux. Ah ! ma foi, dit l'homme en riant aux éclats, en voilà une position pour une princesse.

Il la reluque tout en pétrissant chaque partie de son corps. La bave coule de sa bouche tordue lorsqu'il se couche sur elle et la renifle en disant – Bougre de gueuse, tu es propre comme une petiotte chatte et tu sens bon !

Tout d'un coup il se produit un grand hourvari, une mêlée. L'homme, ce scélérat, est proprement arraché à son corps et une épée lui traverse la panse. Sa poitrine est éclaboussée de sang et tandis que le malandrin râle elle aperçoit Monsieur de Livry.

Il lui défait son garrot et la prend dans ses bras avant de la couvrir de sa cape. Il lui dit, calmement, que Jean Barthélémy, l'un des nombreux jardiniers travaillant dans le parc, a vu l'homme sur son cheval l'emmener par la venelle Mercière et se diriger à bride abattue vers les bois d'Avron. Il a suivi le jeune garçon venu réclamer la cassette à la fin de la journée et c'est ainsi qu'il est arrivé jusqu'à cette cabane enfouie sous les arbres, au-dessus de la fontaine des Enfers.

Alors qu'elle caracole en compagnie de ce bel homme qui a la prestance et le courage d'un mousquetaire, la voix de Monsieur de Livry, qui vient de terrasser un des bandits les plus redoutés de ce coin de la forêt de Bondy, lui semble douce et soudain elle se dit qu'elle sera bien dans les bras de celui qui va devenir son amant. Etrange hasard ! se dit « Marquise ».

Ils allèrent se consoler de cette tragédie chez elle. Monsieur de Livry et Etienne n'attendaient pas longtemps pour s'étreindre sur l'un des sofas du salon de compagnie dans de voluptueux débats.

« Marquise » est devenue une « grande dame ». Elle ne fréquente pas les loges à la mode mais elle a son salon, sa petite cour, rue de Grammont, qu'elle emmène souvent à Villemomble, dont elle est la bienfaitrice, dans sa maison aux champs. Grands seigneurs, gens d'église et d'épée s'y rencontrent à la belle saison au moins une fois par mois. Elle jouit des hommages et de toutes les prérogatives attachés à son rang. Ses enfants ne sont-ils pas les enfants de Louis-Philippe d'Orléans ? Les soupers y sont toujours gais et dignes des convives qui les arrosent de bons mots, de bons vins et bien sûr on ne manque pas d'y jouer parfois quelques pièces libertines de Collé, pour clore la soirée ! D'autres moments sont affectés à la conversation et à la lecture des ouvrages nouveaux, de pièces de théâtre charmantes et de tout ce qui s'écrit sur l'art dramatique et la musique.

En effet, « Marquise », a décidé de ne jamais prendre époux. Cependant ils sont nombreux à se présenter à sa porte autant pour sa beauté que pour son argent ! Elle s'en tiendra à cette résolution, peut-être passagère mais pour l'instant elle se promet de mener joyeuse vie et de collectionner les aventures galantes dans les nombreuses folies qu'elle possède. Elle a le plaisir de fixer sur elle les regards des gentilshommes de la société la plus brillante.

Elle se prend de passion pour Charles de Fitz-James, (28) Maréchal de France, qui n'est plus de la première jeunesse mais la courtise avec beaucoup de respect puis elle le quitte pour le vicomte de Rochechouart qui pourrait être son fils. Il est plus amoureux que jamais d'Etienne. Elle succombe aux charmes de ce « beau chevalier » qui de plus, fait étalage de sa richesse en lui offrant des bijoux mais aussi la couvre de louanges. Que de séductions réunies chez cet homme ! A propos de Fitz-James elle se souvient que lors d'un souper qu'elle a partagé avec lui, il y a peu de temps, il lui a raconté de façon plaisante toutes les parties de plaisirs que ce dernier faisait avec son ami le duc de Chartres et en particulier la façon dont il a enterré sa vie de garçon en 1769, la

veille de ses noces. Le duc de Chartres lui avait alors demandé de venir faire ses adieux « à nos coquines » disait-il, dans la petite maison du duc. « L'antichambre était tendue de noir, la chambre également, et là l'attendaient trois demoiselles en crêpes transparents et dans le plus grand deuil des veuves. Pour consoler ces pauvres affligées, ces messieurs firent un souper très gaillard, qu'ils poussèrent bien avant dans la nuit ».

Le 10 mai 1774, Louis XV est mort à Versailles, à deux heures du matin suite à une longue et douloureuse agonie après avoir régné 51 ans. Louis-Philippe, duc d'Orléans, n'a pas quitté son chevet, étant le seul à la Cour, avec ses enfants, à être immunisé. Ceux qui détestent le roi bien aimé chantent dans les rues à s'en décrocher la glotte : « La vérole, par un bienfait, a mis Louis XV en terre ... ». Pourtant le souverain ne mérite pas d'être détesté par cette populace parisienne qui se délecte des rumeurs d'alcôve ! Ce souverain a mis en place la génération des grands esprits qui ont fait le siècle des Lumières, les Buffon, Diderot, Rousseau, Montesquieu, Voltaire et même le doyen Fontenelle sans compter celles de ses favorites, la marquise de Pompadour inspiratrice et mécène des arts et des lettres et la mutine comtesse du Barry qui donnèrent à ce siècle le plaisir de vivre et montrèrent le chemin d'une sensibilité nouvelle que l'on ne connaîtra plus de sitôt. Ses « guerres en dentelles » comme on les appelait se déroulèrent loin de la France et son peuple n'en fut point incommodé. Bien sûr il est dommage que ce brave général Montcalm ait perdu, en 1759, la partie devant les Anglais et que le Canada, l'Acadie, le golfe du Saint-Laurent et ses possessions de l'Inde soient abandonnés à ces derniers lors du traité de Paris en 1763, qui sonna le glas du premier empire colonial français !

Louis XV, le bien aimé, n'aimait pas la guerre mais n'avait pas peur de la faire ce qui lui fit dire au Dauphin, au soir de la terrible bataille de Fontenoy, en parcourant le champ de bataille jonché de douze mille corps : « Voyez ce qu'il en coûte de remporter des victoires, le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes ».

Le nouveau roi Louis XVI permet à la comtesse du Barry de quitter l'abbaye du Pont-aux-Dames où le confesseur de Louis XV avait arraché au souverain agonisant l'ordre de la faire enfermer. Cette dernière se retirera alors à Saint-Vrain, loin de Versailles !

Les châteaux et les parcs qui entourent celui de « Marquise » devenue Madame de Villemomble, que certains appellent avec respect Baronne ou Marquise de Villemomble, sont un peu le miroir de ceux qui les habitent et des décors royaux de Versailles depuis que la reine Marie-Antoinette y demeure ; à l'intérieur des boiseries délicates, des guirlandes de fleurs, des motifs champêtres et à l'extérieur des ruisseaux, des grottes et à l'image de la « ferme du petit Trianon » à Versailles, des fermes avec des laiteries, des vacheries, des poulaillers, des colombiers, des fabriques et des petites chaumières près d'étangs pleins de grâce bucolique !

C'est qu'en ce dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle le royaume de Louis XVI connaît une ère de prospérité sans pareille et vit ses dernières heures au milieu d'une « bonne société » éblouissante qui s'épanouit dans un art de vivre raffiné aussi bien à Paris que dans ses faubourgs ! Depuis que Marie-Antoinette est la reine et que la duchesse de Chartres a donné naissance à son fils Louis-Philippe en 1773, les styles et la mode changent.

Les parisiens ricanent en voyant défiler dans les allées du Palais-Royal des femmes de qualité dont la coiffure très haute est affublée d'un échafaudage de décorations diverses accrochées dans les boucles des cheveux. Deux coiffeurs se partagent les faveurs des dames, Léonard le coiffeur de Marie-Antoinette et Lagarde celui de la duchesse de Chartres. Il est de bon ton de

s'habiller chez Rose Bertin, à l'enseigne du « Grand Mogol », dont la boutique est installée à deux pas du Palais-Royal. Le saumon succède au ton puce de Louis XVI et au ventre de biche ! Le cordonnier Charpentier chausse les pieds de toutes les courtisanes ainsi que ceux de la Reine avec des talons hauts décorés de boucles, de broderies à fleurs d'or ! Les culottes des hommes moulent les jambes à tel point qu'ils doivent monter sur un tabouret et se faire aider par leurs valets pour descendre droit dedans.

A Villemomble, l'eau est partout dans cette vallée sillonnée de ruisseaux qui dévalent la colline d'Avron et conduisent à une petite rivière qui se cache sous de grands chênes qui ont défié le temps tellement ils sont hauts et luxuriants. D'autres se précipitent dans des étangs à l'eau sombre ourlés de trembles et de saules qui murmurent une aubade en duo avec l'onde clapotante. Sur leurs bords, Madame la baronne remarque des villageoises qui lavent le linge et se retournent craintives au passage de sa calèche. Le village est calme, silencieux, en paix se dit-elle. Mais non ! de chemins qu'elle ne soupçonne pas débouchent des paysans, qui sont ses sujets, aux visages couleur de brique, conduisant leurs charrois.

Madame de Villemomble ne laisse pas passer la fin du mois d'août sans se rendre dans son village. Pas seulement pour les réjouissances paysannes qu'elle aime tant mais pour y sentir le parfum des foin coupés qui se mêle à celui des fruits, des pêches et des prunes chaudes sur les coteaux d'Avron. Ici les pêches sont soyeuses et leur chair blanche légèrement ambrée fond dans la bouche. Elles sont partout, se font dorer au soleil accolées à des murs de plâtre et d'autres solitaires poussent sur des arbres au milieu des vignes.

L'été, elle organise autour de sa rivière, au fond de son parc, des fêtes où chacun se travestit en paysan. On y amène quelques vaches de sa ferme et des « fermières » aux mains blanches agitent maladroitement leurs fines menottes sur les mamelles de ces bonnes bêtes. Au bruit des hautbois on se rend en couple au potager et au verger goûter les merveilleuses pêches du sieur Girardot, son voisin, puis on fait des promenades sur les élégantes gondoles qui se balancent au doux murmure de l'eau de la rivière sous le regard goguenard du jardinier Louis Vassou, qui, pour la circonstance, s'est transformé en batelier vénitien. Les villageoises les plus jolies ont été invitées et on danse sur les prés aux sons des violons. Le soir, tous remontent vers la terrasse où l'on y goûte et où on danse en ayant déjà choisi sa partenaire pour « l'après-souper ». Avant le souper, des gens du village et des domestiques viennent disposer sur des tables décorées de fruits, des plats sur lesquels on a déposé des cuissots de sangliers, des perches et des carpes pêchées dans la rivière du parc, des flacons de vin d'Espagne et de sirop d'orgeat. Puis, à la lueur des chandelles l'heure du spectacle arrive. Le rôle principal est rempli par « Marquise » qui aime toujours la comédie avec passion.

Le lendemain elle aime se rendre seule à la rivière pour s'y baigner comme pour une purification dit-elle. Elle enlève sa robe puis sa chemise et nue comme le faisait autrefois la petite fille de Dinan sur les bords de la Rance, elle se plonge dans l'eau limpide à peine troublée par le léger clapotement que font les carpes en défilant hautaines à ses pieds. Elle n'en sort que lorsque le froid fait frissonner sa peau de satin.

Tout ce joli monde se retrouve chaque année, c'est une tradition, pour la « passée d'août » et la Saint-Jean.

Le mai et la « passée d'août » se font dans sa paroisse de Villemomble à l'occasion de la fête patronale, le 25 août, jour de la Saint-Louis et de la Saint-Genès patrons du lieu.

Les équipes de manouvriers n'ont pas ménagé leur peine durant les dures journées des moissons. Comme pour les vendanges, tous ceux en âge de marcher se sont mis à l'ouvrage dès la

pointe du jour suivant leur spécialité, fin juillet ou début août. On s'est mis alors à la b'sogne en chantant, surtout si le blé n'a pas été roulé par les orages de juin ! Les faucheurs ont couché l'avoine et le blé à la faucille qu'ils affûtent tous les cinq cents pas. Les sonneries de l'Angélus annoncent le déjeuner du matin, le dîner du midi et le souper du soir avec chaque jour au menu, la soupe et le rata. Puis les ramasseuses et les enfants ont talonné les faucheurs afin de javeler et enfin engerber avec de la paille de seigle, avant de broqueter les gerbes dans le chariot.

Cela mérite bien une fête et un bon gueuleton bien arrosés lorsque la moisson sera terminée, surtout que durant cette période le gosier sec des faucheurs n'a été mouillé tout au long de la journée qu'avec de la piquette allongée d'eau !

Le mai formé d'une longue perche plantée à l'arrière de la dernière charrette des moissons est orné d'une couronne de blé et d'avoine avec à l'intérieur une croix formée avec la dernière gerbe.

La « gerbière » gémissante est tirée par un cheval dont on a orné le col de coquelicots et de rubans. Elle chemine difficilement sur le chemin creusé de « nids de poules » et d'ornières !

Un long cortège de gosses criant à s'en décrocher la glotte « Au mai... au mai ... » et de moissonneurs avinés se constitue sur le chemin de Neuilly.

A l'entrée du village, le charretier qui est pour la circonstance le fermier Jean-Louis Rougeolle, fait claquer son fouet pour annoncer le mai et le calvanier, Etienne Langlois, bedeau à ses heures, qui est le broqueteur ayant installé le bouquet, est copieusement aspergé d'eau par les paysans qui ont rempli des seaux pour cette occasion et l'attendent de pied ferme.

Le soir de « la passée », « Marquise » offre à tous les villageois, comme il est de tradition, une plantureuse ripaille dans la vaste cour de sa ferme face au château, de l'autre côté de la Grande Rue. Tout au long de l'après-midi tournent lentement sur des broches au-dessus des braises des cochons de lait, des lapins de garenne.

L'un des jeunes Brouet prend un plaisir fou à faire s'écouler sur les bêtes le jus qu'il recueille sans se lasser dans une grande bassine. Après quoi, il s'arrête un bon bout de temps pour lever le cruchon de vin bourru. La disette du début du siècle n'a pas encore disparu des mémoires. La vieille Delaize, matrone patentée connaissant tous les remèdes de bonnes femmes, n'arrête pas de dire d'une voix chevrotante devant le spectacle des broches qui tournent et des tréteaux sur lesquels on a placé de grandes planches et qui attendent les convives de la soirée : « Ah, sacrebleu ! Si mon père avait vu ça ! ».

Dans sa campagne, les merles, les rossignols et les mésanges rivalisent de trilles mélodieuses. A chaque fois, ces oiseaux la renvoient au temps où elle courait sur les remparts de Dinan avec au-dessus d'elle les mouettes qui s'invectivaient sans cesse.

Elle est fière d'être la marraine des cloches de la petite église que les anciens appellent Saint-Genès et les plus jeunes nés dans ce siècle, Saint-Louis. Comme lorsqu'elle est à Paris, les cloches rythment le temps qui passe et il lui semble qu'elles ne se taisent jamais. Parfois, elles se déchaînent lorsqu'il y a un incendie, solennelles et joyeuses pour célébrer les fêtes, graves pour annoncer la camarde. Elles sont la voix de la vie et de la mort !

A la Saint-Jean, madame Delépine ne manque jamais de venir lui porter les plantes cueillies la nuit sur les terres des Taillepied, vers le Pot-Pourry ou la Mare à la Veuve et sur les terres pierreuses de La Garenne. A chaque fois, elle lui explique leurs vertus médicinales qui vont de la fluxion de poitrine aux coliques en passant par les insomnies et la circulation du sang. Il y a dans son grand panier des bourraches aux grandes fleurs bleues, des orchis mauves, des millepertuis

jaune tendre, des violettes des sorciers, des brunelles, des campanules, de la chélidoine, l'herbe des hirondelles, et des sauges violacées mais aussi elle lui confectionne, à chacune de ses visites, un breuvage bienfaisant dit-elle qui lui assurera les « retours d'affection » en mélangeant les simples, dont elle a le secret, avec de la poudre de « mandagloire »

- Vertudieu ! ces fleurs et ces plantes nous sauvent notre pauvre vie si elles le veulent bien et si nous sommes bons chrétiens explique-t-elle, en levant les yeux au ciel.

« Marquise » assiste en 1776 au mariage de Anne-Camille de Neufville (29), la fille qu'elle a eue de son union avec le duc de Villeroy, et de Jean-Baptiste de Vassan, Chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis. Elle a le bonheur d'apprendre quelque temps après qu'elle aura une charmante petite fille, Amélie, avec qui à la fin de sa vie elle ne sera pas ingrate !

Ses fils, Louis-Etienne de Saint-Farre et Louis-Philippe de Saint-Albin, que Madame la duchesse de Bourbon appelle son « frère blond » et son « frère brun » vont maintenant accompagner Monseigneur le duc d'Orléans à la Cour où ils ont été présentés au Roi comme étant ses fils naturels et reconnus. Chaque samedi, ils couchent à Versailles chez Madame de Polignac (30) et le lendemain se rendent au lever du Roi avant de faire la tournée des princes et princesses de la famille royale en ayant dans la tête ses mots auxquels tout bon courtisan doit adhérer : « Aimez, soyez aimable ». Comme ils sont jolis garçons, ils jettent leurs soutanes aux orties pour entrer de plein pied dans les aventures galantes, les soupers et les bals. Ils dansent à merveille le menuet, la forlane et les tricotets et accompagnent avec bonheur ces danses tour à tour au clavecin et à la flûte, sous le regard attendri des princesses qui rivalisent de charme et de séductions.

La belle Marie qu'à Paris on nomme Mademoiselle de Villemomble (31), est déjà une jolie jeune fille. Elle vient d'avoir seize ans et de nombreux galants admirent sa beauté. Elle monte à cheval et ne manque pas d'accompagner son père lorsqu'il chasse à courre dans sa forêt de Bondy-Livry. Cela fait trois mois qu'elle a rencontré au début de l'année 1776, un des officiers qui accompagnent le duc. Ce fort bel homme qui montre une figure fine et très séduisante malgré l'âge, se nomme François Constantin, comte de Brossard. Il est grand, mince et bien fait. Sa jolie tête est environnée de cheveux flous avec de grands yeux bleus intelligents. Il est le fils d'un nobliau de la province de Normandie.

A voir les deux tourtereaux, Etienneette sent confusément que cet homme qui a son âge, est désormais lié à l'avenir de sa fille. Les relations entre le comte et la fille de « Marquise » se confirment au point où le mariage est envisagé. Ils en demandent la permission à Monseigneur le duc d'Orléans qui accepte d'être le tuteur de Marie.

Le comte de Brossard lui offre en apanage les îles Bardel, en Normandie. Elle eût sans doute préférée un château en Ile-de-France mais elle n'en montre rien car elle l'aime. Il possède par ailleurs un hôtel, rue Vivienne à Paris, proche de celui de sa mère.

Le samedi 24 janvier 1778, sous un ciel clair et ensoleillé, une horde de carrosses dorés aux couleurs de la maison d'Orléans quitte le Palais-Royal. Le cortège nuptial traverse ce quartier de Paris entouré de cavaliers chamarrés et se rend à l'église paroissiale de Saint-Eustache. Jamais Marie sous ses voiles en dentelle de Bruges n'avait été aussi séduisante.

Lorsque Marie pénètre sous les voûtes parées de velours rouge de l'église où brillent des milliers de bougies, elle tremble de tous ses membres au comble de l'émotion mais se ressaisit. François Constantin l'a précédée comme le veut l'étiquette. Le son des orgues explose comme un soleil. Sous un baldaquin blanc l'évêque accueille les futurs époux. Marie a le visage découvert. Au moment de l'échange des consentements, Marie regarde son père et cherche des yeux sa mère. En signe d'acquiescement ils hochent la tête.

Madame la comtesse de Brossard quitte l'autel aux bras de François-Constantin de Brossard ! « Marquise » en spectatrice enthousiaste ne cache pas sa joie et aimerait que ses petites amies de Dinan et les sœurs des Ursulines soient présentes.

Dans cet écrin sacré, des dizaines de dignitaires entourent Louis-Philippe d'Orléans, père de sa fille, Mademoiselle d'Auvilliers, du nom d'un fief Villemomblois, premier prince du sang, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours et de Montpensier. Sont également présents ses autres enfants les comtes Louis-Etienne de Saint-Farre, (32) et Louis-Philippe de Saint-Albin, (33), Louis-Philippe Joseph d'Orléans, duc de Chartres et son épouse Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, Messire Poret, Marquis de Boisandré, capitaine et gouverneur des châteaux, parc et dépendances du Raincy, écuyer commandant des écuries et véneries de S.A.S. monseigneur le duc d'Orléans, messire Gaspard Claret de Montverdun, officier des gardes de son altesse, monseigneur le duc d'Orléans, bel homme avec qui elle a eu il y quelques mois une aventure. Elle a même aperçu son ancienne rivale Charlotte-Jeanne, marquise de Montesson, mariée secrètement en avril 1773 avec Louis-Philippe dans la chapelle de son hôtel de la rue de Provence mais dont l'acte restera à jamais dissimulé, dans le registre, par une feuille de papier blanc, collée par dessus, jubile-t-elle.

De temps en temps, madame la Baronne de Villemomble quitte ses appartements de la rue de Grammont pour se rendre, autant par nostalgie que par goût pour le jeu, à « la ferme des jeux », rue de Chartres-Saint-Honoré. C'est autant une maison de jeux que de danse. Des amours joufflus comme elle les aime et des carquois ornent les murs et se reflètent dans d'immenses glaces de Venise. Elle y retrouve Baudard de Saint-James et Bouret de Vezelay et des anciens amants qui sont restés des amis.

Le Palais-Royal a lui aussi changé depuis que Louis-Philippe l'a donné à son fils en 1784. Ce dernier a fait aménager les jardins, construire des galeries tout autour avec des boutiques. Ce lieu devenu à la mode qui attire un nombreux public est ouvert jour et nuit. Y foisonnent des cafés, des maisons de filles, des théâtres où se presse une foule diverse !

Elle ne se refuse pas également le plaisir de se rendre à Villemomble où elle reste plusieurs jours. Elle est adorée de tous les habitants, qu'elle comble de ses bienfaits.

Elle s'entend bien avec le nouveau curé. L'abbé Quoinat la respecte autant pour sa charité que pour sa présence répétée à l'église, ce qui n'était pas le cas avec le prieur Pépin du Montet lorsqu'elle est arrivée il y a déjà quelque temps à Villemomble ! Ce dernier se considérait comme le maître de la paroisse et l'arrivée d'une roturière à la place de la riche famille le Ragois de Bretonvilliers ne lui plaisait guère. Et puis, elle, qui a tant souffert d'être une traîne-misère dans la ville où elle est née, aime bien ce brave prieur, rondelet mais toujours souriant, qui a les meilleures relations du monde avec les habitants de sa paroisse, des familles les plus fortunées des châteaux aux nichées les plus pauvres. Il donnerait aussi « le bon Dieu sans confession » aux gourmandines qui ont pêché dit-on autour du lavoir !

« Marquise » est également présente aux fêtes du village comme le sont ses voisins Girardot de Launay et Taillepié de La Garenne.

Le village est devenu une campagne d'agrément. Les visiteurs de « Marquise » et de ces nobles personnages que sont les Taillepié et Girardot vont rendre visite aux plus démunis. Ils laissent aussi quelques écus à la confrérie de la charité.

Certes, il reste encore des terres agricoles cultivées par des paysans mais à côté d'eux viennent s'installer au village quantité de maçons et de jardiniers. C'est que les puissants et fortunés

propriétaires du Raincy, de La Garenne et de Launay ont besoin de main-d'œuvre ! Un chirurgien-barbier est même venu s'établir et la petite école est remplie de presque la totalité des enfants du village. A ce sujet, Madame de Villemomble a rassemblé le Conseil de Fabrique en 1784 et avec le nouvel instituteur Jeannest, ils ont décidé d'instruire toutes les jeunes filles de la paroisse.

« Marquise » fait amener l'eau de la Fontaine des Enfers à ses frais jusqu'au château par une conduite de plomb et pour que les villageois en profitent elle fait construire devant la grille d'honneur une fontaine et un bassin. Deux carrières de plâtre sont ouvertes, l'une au lieu-dit des Enfers, l'autre au trou Gallot.

Par la présence de Girardot, dont les aïeux ont inventé avec bonheur la culture des pêches en espaliers du côté de Montreuil-aux-Pêches, chacun des habitants veut avoir son petit clos de pêchers. Bref ! on vient visiter le village comme on visiterait la ferme de Marie-Antoinette et la population villemombloise profite du raffinement et des largesses de ses visiteurs ! Il était encore admis dans le village qu'un gentilhomme puisse se transformer en galantin vis-à-vis d'une drôlesse, après lui avoir donné une bourse d'écus. Bah ! en cas de besoin il serait bien temps d'aller voir la mère Delaize, la faiseuse d'anges !

Entendre ses garçons lui raconter leurs innombrables fredaines n'est pas le moins amusant de ses passe-temps !

Curieux personnages que ces abbés de Cour, plus à l'aise dans les boudoirs que devant les autels des églises ! En 1781, ils ont en effet enfilé l'habit ecclésiastique car Monseigneur le duc d'Orléans l'a voulu ainsi. L'abbé de Saint-Farre voulait être militaire comme son père et l'abbé de Saint-Albin ayant tellement entendu parler des corsaires de Saint-Malo par sa mère, avait la vocation disait-il à devenir marin. Comment résister à leur père qui les aimait tendrement et leur avait remis ses armes ? Louis-Philippe d'Orléans a acheté une maison à son cher Saint-Farre et lui a « recommandé de la maintenir conforme à l'état qu'il lui avait donné dans le monde en le reconnaissant ».

En 1782, le duc d'Orléans a présenté l'abbé de Saint-Farre au Roi avec la permission de sa majesté. Le chevalier de Darfort, premier gentilhomme de la chambre du prince, conduisit alors le jeune abbé dont la majorité venait de sonner, avec « tous les honneurs ». Il le présenta comme fils naturel et reconnu de Louis-Philippe d'Orléans qui le pria de vouloir bien, le dimanche suivant, le présenter aux princes et princesses de la famille royale. Les mêmes formalités eurent lieu deux ans après à Versailles pour le cadet, l'abbé de Saint-Albin.

Louis-Philippe de Saint-Albin, prieur de Gournay, évite que l'on parle de lui dans les salons parisiens. Il s'est exilé en province non loin de Pacy-sur-Eure et y a fait construire un joli château « Le Buisson-de-Mai », entouré de bois qui le dissimulent aux regards indiscrets. Il en fait son abbaye de Thélème. Saint-Albin y conduit un véritable harem de femmes qui toutes brûlent pour lui moyennant des cadeaux somptueux. Beaucoup plus que son frère, Louis-Etienne, c'est un authentique libertin qui se laisse aller à tous les plaisirs de la vie. Pour ne rien gâcher ce beau jeune homme aux yeux profonds converse fort agréablement et à chacune de ses dames de cœur il ne manque de dire quel plaisir il a de la voir.

Ayant un talent naturel et fort bel homme, les femmes ont bien du mal à le contenir avant que l'on serve le souper. Il a grand appétit de mets qui le feront certainement hériter plus tard d'une goutte douloureuse, mais aussi de belles croupes charnues, de jambes bien faites et de gorges blanches, qu'elles appartiennent à des marquises ou à des soubrettes.

Louis-Etienne de Saint-Farre, abbé de Livry et prieur de Saint-Martin-des-Champs, préfère les amusements de la Cour où les jolies dames aiment sa compagnie. Il joue bien du violon et danse

à merveille. Il est admis aux divertissements du Petit-Trianon et aime frôler la robe de percale blanche de Marie-Antoinette et poser ses mains sur les fines épaules couvertes d'un fichu de gaze de la princesse de Lamballe. Cette dernière est d'une humeur si gaie et si rieuse et elle est si expansive que Saint-Farre se promet de venir participer souvent aux plaisirs champêtres de la reine. Madame de Lamballe peut compter sur son gracieux concours pour être le berger de la fête !

Il se défait alors de sa belle soutane à boutons de diamants et de ses souliers à boucles d'or pour se montrer en redingote de drap bleu, culotte de peau et bottes à revers, la tête couverte d'un chapeau de feutre noir qui découvre des cheveux blonds en désordre. Comme sa mère, il aime avec passion la comédie et a le privilège de jouer avec la reine.

Lorsque l'abbé prend congé de ses augustes hôtes, il entraîne dans son sillage une ou deux des jeunes courtisanes aux grands yeux veloutés qui lui ont jeté un sourire tendre tout au long de la journée. La soirée se termine par un joyeux souper dans l'une de ses demeures parisiennes. Ce bel homme aux yeux rieurs sous sa chevelure blonde trouble le cœur de ces jeunes filles de bonne famille surtout lorsqu'il péroré assis sur le divan et déroule avec talent quelques épigrammes. Puis Louis-Etienne de Saint-Farre après avoir épuisé l'admiration des femmes qui l'entourent s'endort dans leurs bras après cette enivrante soirée ! Il a le choix entre son hôtel de la rue Basse-des-Remparts et celui situé au 30 boulevard Poissonnière. C'est ce dernier qu'il préfère « avec son magnifique jardin s'étendant en terrasse jusqu'à la rue du Faubourg-Montmartre et communiquant par derrière avec la Cité Bergère ».

Le jeune Louis-Philippe de Saint-Farre est également de toutes les fêtes de son frère le duc de Chartres qui épate la galerie par ses excentricités. Volage, Il collectionne aussi bien les filles des jardins du Palais-Royal que les maîtresses qui se succèdent dans un carrousel de friponnerie. Bon prince il en partage certaines avec l'abbé, son frère.

On rapporte à « Marquise » que sa rivale, Mme de Montesson, tient dans son hôtel de la rue de Provence, un des salons les plus brillants de Paris. Elle entretient une troupe de théâtre, reçoit les philosophes et même ce cher Voltaire qui est paraît-il toujours aussi fringant et transporté d'aise quand il est reçu par le duc et la duchesse de Chartres au Palais-Royal ! Louis-Philippe d'Orléans à l'exemple de son épouse s'est tourné vers les œuvres et la dévotion. Dès l'automne 1775, il a obtenu une paroisse annexe de Saint-Roch, dans son quartier de la Chaussée d'Antin qui sera alors desservie par les Capucins du Faubourg Saint-Jacques.

Le lundi 15 septembre, ces pères quittaient en procession le couvent de Saint-Honoré pour se rendre dans leur nouveau monastère construit par Brongniart non loin de l'hôtel d'Orléans. Ce bon prince qui a mérité du chevalier de Boufflers le surnom de « Montagne de bonté », « pratique naturellement la bienfaisance ». Il y emploie deux cent vingt mille livres répandues sur ses terres de Seine-Port et de sa capitainerie du Raincy où il a adouci la rigueur des lois sur la chasse.

La duchesse de Bourbon s'est rapprochée des enfants de « Marquise » après le mariage de son père avec Madame de Montesson qu'elle n'apprécie pas et notamment avec l'abbé de Saint-Farre. C'est vrai qu'il est bien fait et d'une extrême gentillesse, alors la duchesse l'adore et espère le convertir à sa passion. Il est reçu fréquemment en son château de Chantilly où il assiste à des expériences de magnétisme. La princesse cherche-t-elle à le convertir aux sciences occultes ? Lui n'y voit que les aspects de la curiosité. Etant abbé, en charge de l'abbaye de Livry, il croit en Dieu et le remercie chaque jour de ses bienfaits et à l'occasion accepte la rente que la princesse lui accorde. Cet homme si frivole ne sacrifie pas seulement qu'aux joies des sens ! L'argent qu'il possède, il le partage volontiers avec des pauvres. La princesse elle-même secourt une légion de misérables.

Depuis le douze décembre 1780 elle est séparée de son mari. Une audience royale termine cette affaire. Les deux pères écrivent sous la dictée du roi les conditions de la séparation et signent séance tenante les arrangements en faveur de Bathilde. A la Cour on ne la reçoit plus car l'adultère de son frivole époux retombe sur cette princesse si singulière qui s'adonne aux sciences occultes. Elle donne tout son amour à son fils et à sa fille naturelle, née d'une liaison passagère avec un officier et qu'elle gardera auprès d'elle. Pour cela elle la fera passer pour la fille de son secrétaire !

En 1781, Bathilde, duchesse de Bourbon et sa belle-sœur, la duchesse de Chartres ont fait entrer Louis-Etienne de Saint-Farre à la loge parisienne mixte « La Candeur » qui rassemble le Gotha de l'aristocratie libérale du royaume. Son frère, le duc de Chartres, lui, est depuis 1773, le premier Grand Maître de la Grande Loge de France rebaptisée « Grand Orient ». Saint-Farre aime bien se retrouver au milieu de cette assemblée de sœurs dont l'activité maçonnique consiste surtout en d'agréables discussions de salon et d'actions charitables !

Etiennette se trouve à Villemomble lorsqu'elle apprend la grave maladie de Louis-Philippe d'Orléans. Il séjourne au château de Sainte-Assise où il s'est retiré avec madame de Montesson et n'a pas résisté à une fluxion de poitrine, au retour de la Saint-Hubert (3 novembre 1785) qui le cloue au lit depuis deux semaines. Puis la gangrène a attaqué brusquement l'une de ses jambes. Il a reçu les derniers sacrements par le curé de Saint-Eustache, paroisse du Palais-Royal, venu expressément pour la circonstance, entouré du duc de Chartres, de la duchesse de Bourbon et des enfants qu'il avait eus de « Marquise ». Le jeudi 17 novembre 1785 il expire à six heures du matin ayant à peine dépassé la soixantaine. Dans son testament, Louis-Philippe a demandé que son corps fut porté sans aucune cérémonie au Val-de-Grâce, sépulture de la Maison d'Orléans, mais souhaitait laisser son cœur et ses entrailles à Sainte-Assise.

Le duc d'Orléans avait aimé follement la princesse de Conti, comme il aimait follement « Marquise » et Jeanne de Montesson, mais c'est chez « Marquise » qu'il avait trouvé l'âme sœur !

Le 20 novembre 1785, son cœur et ses entrailles furent alors inhumés dans le sanctuaire de l'église de Seine-Port.

Près de la rivière une brise froide vient déposer les feuilles tourbillonnantes des chênes, couleur de rouille, sur la pelouse du parc. Elle se dirige, l'âme à la dérive, vers la rivière longée par son chemin favori qui charrie des odeurs d'écorce et de mousse. Tout y est douceur sur ce sentier où si souvent elle s'est promenée au bras de son amant même lorsque sa nouvelle maîtresse se pavanait dans les salons de sa demeure princière du Raincy. Qui aurait eu l'idée de les chercher en ce lieu !

Partout autour d'elle il y a la forêt où de nombreuses fois elle est allée chasser avec le prince jusqu'au fond des combes où se réfugiaient les cerfs et les sangliers. Elle entend encore le cor qui appelait à la curée. Nous sommes en Automne 1785 et elle a une prémonition. Ce déclin des arbres et la mort du duc d'Orléans lui paraissent curieux et symbolisent quelque chose qu'elle ne sait pas exprimer. Il lui semble que les cloches de l'église Saint-Genès ont tinté, mais elle en n'est pas certaine, plongée dans ses souvenirs. Elle a froid. Le vent s'est levé et lui glace les os !

Depuis combien de temps a-t-elle erré aux abords de son petit château de Villemomble ? Elle ne sait pas ! Le soleil a disparu derrière les hautes futaies. Elle rejoint sa demeure en oubliant la fatigue et en pressant le pas. Dans le petit salon de musique, elle se regarde dans la glace qui surplombe la cheminée. Les mèches de ses cheveux ont blanchi !

Elle ne s'était pas encore aperçue que ses cheveux si ravissants avaient perdu leur blondeur que Louis-Philippe aimait tant, il y a de cela une vingtaine d'années. Est-ce la fin d'une époque ou celle de son existence s'interroge Etiennette ?

« Marquise », retourne rapidement à Paris. Discrètement blottie au fond de sa calèche elle assiste, le 19 novembre au soir, à l'inhumation de Louis-Philippe le gros dont le corps est déposé au Val-de-Grâce. « Le duc de Bourbon et le duc d'Enghien mènent le convoi suivis des maréchaux de Ségur et de Castries. Toute la maison du prince, avec les livrées en crêpe, une légion de pauvres, porteurs de flambeaux, forment le cortège qu'a grossi la foule du peuple reconnaissant au prince ».

Maigre consolation ! Marie, sa fille, lui rapporte que sa rivale dans le cœur de Louis-Philippe, madame de Montesson, est affectée par l'humiliation que lui fait le roi en lui interdisant de porter le deuil de manière voyante et de le faire porter à ses domestiques. Elle apprend également que l'épouse inconsolable du duc d'Orléans a fait construire un mausolée à Sainte-Assise afin d'y déposer plus tard la dépouille de Louis-Philippe puis s'est réfugiée dans ses appartements de la rue de Provence où elle se console en compagnie de son jeune amant Cyrus de Valence qui pourrait être son fils.

Pourtant la vie est douce dans la Capitale. « Marquise » aime ce roi qui propose des réformes économiques, sociales et fiscales dont elle ne se soucie guère. Elle, qui est une « fortunée » n'est pas opposée à payer des impôts et ne comprend pas bien que les princes, les nobles, les maires des grandes villes et les prélats s'y opposent.

Son roi a tort de ne pas sortir hors de son palais, lui qui est sans doute le monarque le plus proche du peuple. Certes, il n'est pas du cercle des Lumières et franc-maçon comme le duc d'Orléans ! Il a aidé « les Amériques » à obtenir leur indépendance et envoyé le grand navigateur, Jean-François La Pérouse explorer le Pacifique. Il préfère apprendre les langues, les sciences et on dit que les maquettes de navires, les modèles d'artillerie, les pendules à cadrans multiples prennent plus de place dans ses appartements que les billards, et le comble de tout, il n'a pas de favorite et préfère sa femme à toutes les autres.

Louis XVI a beaucoup de qualités que n'aiment pas les Français où plutôt la noblesse et les bourgeois de Paris : la suppression de l'étiquette surannée du palais comme par exemple la venue de ces harengères et charbonniers qui adorent voir le cul de leur reine lorsqu'elle accouche, les fêtes grandioses à Versailles et les feux d'artifice du Palais Royal.

Le douze avril 1789, les quinze habitants de la paroisse qu'elle appelle tous par leur prénom viennent lui remettre le cahier de doléance qu'ils ont signé. Il faut dire que « Marquise » fait montre de beaucoup de sollicitude auprès des habitants de son village et de charité à l'égard des nécessiteux !

Elle est soulagée de lire qu'il est loin d'être belliqueux et qu'il est beaucoup plus modéré que ce qu'elle craignait. A la limite elle est même d'accord avec eux lorsqu'ils demandent la liberté de tout citoyen, la simplification de l'impôt et la création d'une brigade de maréchaussée qui assurerait la protection de ses terres contre les malandrins de la forêt de Bondy qui opèrent en grand nombre depuis quelque temps.

C'est vrai aussi, soit ! que les Villemomblois veulent chasser à leur aise dans les bois, mais il faut le dire, le garde-messier ferme souvent les yeux et le Prévôt est assez tolérant et ne donne que de petites amendes aux fauteurs. Jacques De Lépine, maître-maçon, qui travaille souvent au

château et qui va être élu maire en 1790, le reconnaît aisément ! Il ajoute en s'adressant à Etiennette – Ceux de Gagny disent qu'ils n'auront plus de moines, plus de dîmes et surtout qu'ils auront droit d'aller à la chasse où ils veulent et tuer des lièvres. Attention ! qu'ils ne s'aventurent pas sur vos terres sinon gare pour leurs mandibules !

Le quatre août 1789, sur l'initiative du duc d'Aiguillon, un décret va abolir les droits seigneuriaux, interdire les armoiries et les titres de duc, de marquis, de comte. Bah ! se dit Etiennette, que l'on a appelée tellement longtemps par dérision « Marquise ».

## Huitième partie

# *L'orage révolutionnaire*

L'angoisse règne à Paris et à Versailles. Hier « Marquise » a entendu le tocsin. Il paraît, lui a raconté sa lingère, que c'est le couvent Saint-Lazare qui a été pillé. C'était pourtant un établissement qui nourrissait presque tous les miséreux de Paris. Une populace a tout saccagé et vidé ses stocks de vin, de blé. Le vin a été bu pendant la nuit par ceux qui s'en étaient emparés et le blé vendu aux halles. « Marquise » est troublée – Pourquoi tant de violence ?

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1789 on relate à « madame la baronne de Villemomble » que des masses de malandrins sont entrées dans la capitale.

Le matin du 14 juillet au bas de son hôtel de la rue de Grammont des gens à la mine patibulaire et des poissardes déambulent en criant « il faut les pendre » - mais qui ? Ce dit-elle. Avec étonnement elle aperçoit que certains portent les bustes de cire de Necker et du duc d'Orléans. Sa gouvernante lui propose de rejoindre Villemomble, mais la route de Meaux est-elle sûre ?

Elle demande à son cocher qui a enfoncé un vieux chapeau noir sur sa tête de mettre en selle les chevaux sur l'une de ses vieilles berlines et à son laquais de se travestir en paysan. Elle enfle à la hâte une robe de lin, un fichu sur les épaules, et défait sa chevelure. Les rues de Paris n'offrent que des scènes de tumulte. Des citoyens ivres traînent avec eux les têtes et les membres de ceux qu'ils viennent de tuer !

Sur la route ils sont plusieurs fois arrêtés par des hordes de femmes – Nous voulons du pain ! Disent-elles – plus loin vers Noisy-le-Sec, certains sont plus virulents et clament – A mort les traîtres, à la lanterne – A bas l'Autrichienne – A bas les prêtres - Vive le Roi et Vive le duc d'Orléans.

Une pluie tombe raide sur le chemin défoncé. La berline dérape dans les ornières et manque de verser dans les fossés.

Il est fort tard lorsqu'ils arrivent au château de Villemomble. Le cocher est trempé jusqu'aux os. La gouvernante qui a parlementé avec les derniers paysans rencontrés a le visage éclaboussé de boue. Etienne est terrifiée, surtout pour ses enfants et petits-enfants dont elle n'a pas de nouvelles depuis plusieurs semaines. Le capitaine du château, François Brodard, l'attend à la grille et saisit sa main pour descendre de la berline – Vous ne risquez rien ici madame, lui dit-il.

Une immense envie de dormir s'empare de la « dame de Villemomble », elle n'a même pas envie de manger, ses habits sont gris de poussière. Que se passe-t-il se dit-elle, la vie était si belle ? Est-ce « de la faute à Voltaire et de la faute à Rousseau ! », des loges maçonniques, du comte de Provence, des Orléans dont elle sait depuis toujours que le duc, fils de Louis-Philippe, ne l'a jamais aimé mais dont ses enfants disent tant de bien !

Balthazard Girardot de Launay vient lui rendre visite le lendemain matin et lui conte que depuis l'orage affreux d'il y a quelques mois où des nuages noirs ont libéré des grêlons gros comme des œufs qui ont ravagé les environs, perçant même le toit des chaumières, il a constaté que les paysans et les habitants de Gagny, bien plus frustrés que ceux de sa paroisse, ne lui ôtent plus leurs chapeaux. Il ajoute encore que lorsqu'il va sur ses terres dans ce village, bien qu'il ait distribué beaucoup d'argent aux malheureux qui avaient perdu leurs arbres fruitiers, leur blé et leurs vignes, certains, lui semble-t-il, le regarde avec insolence.

Jusqu'au printemps « Marquise » reste à Villemomble et assiste même au carnaval où elle va s'y amuser et oublier les nuages lourds qui annoncent l'orage. C'est le seul jour où dans sa

paroisse il est possible de faire des charivaris, de se déguiser et d'organiser la promenade de l'âne sans subir les foudres du prieur et du prévôt.

Les maris trompés font l'objet de chahuts dirigés par la jeunesse du village. Il est vrai que la paroisse est à la lisière de la forêt de Bondy. C'est le moment, lui a dit un jour cette bonne dame Vassou, où les cerfs perdent leurs cornes, alors carnaval tourne en dérision dans la contrée, depuis des temps immémoriaux, les cornes des cocus, Seigneur, Dieu !

Durant les jours qui précèdent le Mardi-Gras, on organise devant la porte de celui qui a été désigné un concert de casseroles, et qui cette année est le fils Huyon, puis on promène sur un âne son mannequin de paille. Il est soigneusement décoré de cornes en papier, de rubans et de branches de sapin. On le promène sous les quolibets dans la Grande Rue, avant de le brûler sur la place de la Croix, l'après-midi du Mardi-Gras !

L'exécution du mannequin est accompagnée par une bande de loupiots qui se sont déguisés en diable avec de la suie sur le visage et s'égosillent à crier « A la chienlit.. lit.. lit... » en se jetant à la figure de la cendre.

« Marquise » y assiste et une petite larme coule sur sa joue en voyant ces gamins qui leur ressemblaient tant, lorsqu'elle et sa petite bande faisaient les pires balourdises sur les remparts de Dinan. Cela lui rappelle son jeune âge et ses innocents plaisirs de petite fille pauvre.

Après la mort du prieur Etienne Quoinat en 1787, à qui « Marquise » aimait se confier, la cure avait été offerte au prieur Lefèbvre puis à Nicolas Maxime Milscent, chanoine régulier de Saint-Augustin, le 5 mai 1789, qui après confesse, dit-on, s'autorise quelques étreintes avec les friponnes de sa paroisse, lui a glissé à l'oreille la dame Vassou !

En quelques mois, la Constituante a changé le visage de Paris. La nation est en fête.

Le 14 juillet 1790, elle se rend comme tous les Parisiens au Champ-de-Mars. La foule est énorme. La famille royale au grand complet est présente. Il lui semble que c'est un jour de concorde et de joie. Des centaines d'acteurs, des gardes nationaux et leurs drapeaux chatoyants venus des nouveaux départements, défilent, chantent et dansent devant des milliers de spectateurs entassés sur des gradins qui entourent cet immense cirque. Elle y voit curieusement des prêtres ceints d'une écharpe tricolore entourer un évêque dire la messe devant « l'autel de la patrie » et que l'on acclame – C'est Talleyrand ! crient les gens avec émotion. Comme tous, elle s'est levée et a laissé échapper une larme. Son émotion est à son comble lorsque La Fayette prononce le serment fédératif repris ou plutôt crié par des myriades de bouches joyeuses : « Nous jurons de rester à jamais fidèle à la nation, à la loi et au roi, de maintenir de tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le roi et de protéger conformément aux lois la sûreté des personnes et des propriétés, la circulation des grains et des subsistances dans l'intérieur du royaume, la prescription des contributions publiques sous quelque forme qu'elle existe, et de demeurer unis à tous les français par les liens indissolubles de la fraternité ». A la fin du spectacle des jeunes gens veulent l'entraîner faire une « danserie » et « brandiller » sur les ruines de la Bastille. Elle s'y prête de bonne grâce et revient fourbue mais heureuse, rue de Grammont, à la fin de la nuit.

Etienne apprend que le roi a tenté de s'enfuir avec sa famille et qu'ils ont été ramenés à Paris accompagnés par une foule de misérables qui dit-on empêchaient l'air de pénétrer dans la voiture, afin que la reine étouffe, alors que c'était une des journées des plus chaudes que jamais la capitale n'avait connue !

L'orage révolutionnaire bouleverse son existence ainsi que celle de ses fils. Ses rentes sont supprimées mais elle a encore de nombreux biens fonciers dans la capitale et ses alentours, Grâce à Dieu ! A Villemomble, l'école a été fermée et le curé Nicolas Milscent, devenu curé patriote « prête de bonne foi le serment de fidélité civique » et les biens de la Fabrique et de la Cure sont confisqués, mais contrairement aux autres communes, on ne change pas le registre paroissial ! c'est lui qui servira de registre d'Etat Civil. Voilà tout !

Elle verse une petite rente à sa fille Anne-Camille de Neufville, comtesse de Vassan, qui vient de divorcer. Son ex époux le comte de Vassan est parti pour la nouvelle France la laissant seule rue du Bac !

Ses fils émigrent à Londres dès septembre 1792, c'est que depuis le 10 août l'ancestrale monarchie française est renversée ! Ils y mènent un temps, grande vie. Ils ont d'éphémères liaisons avec les courtisanes à la mode, « ces filles-fleurs de l'exil » comme le dit si bien le peintre Danloux.

L'abbé de Saint-Farre partage la pulpeuse Grâce Elliott avec le prince de Galles et son frère le duc d'Orléans puis coule des jours heureux avec Madame de Saint-Huberty avant de s'installer dans un bel hôtel au 10, Berkeley Square, pour abriter ses amours avec madame de Nauzières.

Louis-Philippe de Saint-Albin jette son dévolu sur la fort galante, adulée et voluptueuse Mademoiselle Catherine-Rosalie Duthé qui dans sa jeunesse avait été arrachée à l'Opéra par le fermier général Hocquart de Montfermeil, sans délaisser Madame Roussée et Madame Mérelle.

Rentré à Paris, l'abbé de Saint-Albin connaît quelque danger. Il est arrêté puis relâché grâce à l'intervention de son frère qui s'est fait appeler le citoyen « Philippe-Egalité » et dont la propriété parisienne, l'ancien Palais-Royal, est devenue le Palais-Egalité. Il y a fait élever au milieu des beaux jardins d'autrefois un « cirque » où l'on organise des fêtes patriotiques et des réunions publiques. Les « patriotes » y haranguent une foule animée et bruyante. L'allée des marronniers où Etienne aime se promener est remplie d'une foule joyeuse où se côtoient les filles, des jeunes bourgeoises en toilettes légères, en robe à transparent mais encore « robe à la reine » dont les pans arrières peuvent se lever ou s'abaisser grâce à des cordons, et coiffure « à la Nation » qui attirent l'œil des hommes. Ces derniers ne manquent pas de leur faire la roue en frac et culotte rose, ou ce qui est encore plus chic, vêtu en « riding coat » (vêtement pour monter à cheval) remettant en place d'un revers de main leur cravate de mousseline. L'excellent chroniqueur Louis-Sébastien Mercier en vante les délices : « On l'appelle la capitale de Paris (...). Ce séjour enchanté est une petite ville luxueuse, renfermée dans une grande ; c'est le temple de la volupté, d'où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieusement dépravée, on y rit, et c'est de l'innocence qui rougit encore (...). La, on peut tout voir, tout entendre, tout connaître ; il y a de quoi faire d'un jeune homme un petit savant en détail ; mais c'est là aussi que l'empire du libertinage agit sur une jeunesse effrénée, qui, répandue ensuite dans les sociétés, y promène un ton inconnu partout ailleurs, l'indécence sans passion. Le libertinage y est éternel ; à chaque heure du jour et de la nuit, son temple est ouvert, et à toutes sortes de prix ». Paris est calme et dans ce jardin ou sur les boulevards on n'a pas plus l'air d'être en guerre qu'en révolution. Ce sont peut-être les derniers instants d'insouciance !

Le duc d'Orléans est tout le portrait de son père. L'élégant jeune homme que « Marquise » a connu jadis pour son malheur à Bagnolet, est devenu un homme aux traits épais qui n'en court

pas moins le jupon dans les salons et jusque dans les jardins de son Palais-Royal où les Parisiens le rencontrent souvent en bonne compagnie et le chérissent malgré tout. Comme l'écrivait un chroniqueur de l'époque : « C'est le seul de nos princes que les Parisiens semblent apercevoir ».

Madame de Villemomble était en effet restée à Paris et faisait parvenir à ses enfants les secours nécessaires à leurs grands besoins jusqu'au jour où effrayée par le décret contre les biens des émigrés elle s'était débarrassée des plus beaux linges, argenterie et meubles luxueux de ses fils afin que leurs créanciers en profitent « pour que cela ne devienne pas la proie de la Nation » avait-elle écrit à Louis-Etienne de Saint-Farre, furieux à la lecture de la lettre !

Sur le boulevard des Italiens des grondements retentissent. « Marquise » jette un regard par la fenêtre de son boudoir et aperçoit une horde de femmes qui braillent à s'en décrocher la glotte une chanson où elle entend « Madame Veto avait promis, de faire égorger tout Paris ». C'est ainsi que l'on nomme la Reine depuis que son Roi a la possibilité de s'opposer aux décisions des révolutionnaires mais qui a surtout dit « non » pour ne pas faire répandre le sang de son peuple disent les quelques amis qui lui restent. Pauvre roi et pauvre reine, dit à haute voix Etienne :

– Notre souverain est trop vertueux pour régner sur de pareils sujets et ses sentiments religieux sont tels qu'il ne peut souffrir de vouloir faire verser le sang !

Les amis d'Etienne et même les braves habitants de Villemomble lui disent qu'à la place du souverain, ils auraient fait tirer sur la populace et mettre à mort le duc d'Orléans.

Louis XVI destitué est conduit avec sa famille dans le donjon du Temple, ce vestige décrépit du temps des Templiers. La monarchie n'existe plus et l'on dit que La Fayette s'est écrié en l'apprenant : « Cette journée du 10 août 1792 marque le passage de l'ère de la liberté à celle de la terreur ».

« Marquise » ne sort plus de sa tanière de la rue de Grammont qui n'a pas été encore débaptisée. Elle a connaissance des nouvelles du jour par sa cuisinière et par son fidèle valet qui se mêlent aux gens des rues et écoutent les colporteurs sur les places se faire quelques écus en rapportant les derniers ragots, les rumeurs et les histoires croustillantes sur le roi, la reine et leurs amis. La prison de femmes de la Salpêtrière que « Marquise » connaît bien pour avoir accompagné un jour de l'an 1773, les filles publiques du boulevard des Italiens, est envahie par une cohorte de fauves qui violent les prisonnières et ressortent dans les rues, leurs boyaux coupés au tour du cou comme des rubans. La tuerie aurait commencé à la prison des Carmes où près de 150 religieux ont été exécutés à coup de bûches. Parmi eux il y avait l'archevêque d'Arles et les frères La Rochefoucault tous deux évêques. On lui dit encore que pour sauver son père incarcéré à l'abbaye de Saint-Germain des-Prés, Madame Marie-Maurille de Sombreuil a dû boire une pinte du sang de prisonniers égorgés.

Elle s'est évanouie lorsqu'on lui a rapporté que la populace après avoir découpé vivante madame de Lamballe avait brandi sa tête au bout d'une pique sous les fenêtres de la Reine. Celui qui portait la pique s'était fait, selon son valet horrifié, une moustache de la toison intime de la princesse !

Louis XVI a été décapité le matin du 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution, il avait trente-neuf ans et Marie-Antoinette attend avec dignité le jour du martyr. Tous ces monstres de la plus basse engeance réussirent donc à faire périr sur l'échafaud, comme un vulgaire criminel, le plus vertueux de nos rois !

Ils sont devenus fous ces anciens prêtres comme Sieyès ou ces petits marquis qui ont mis leur particule dans leur mouchoir à l'instar de Robespierre et qui veulent faire égorger tous les prisonniers du Temple et les livrer à la fureur du peuple haineux des bas-fonds de la capitale. Ces prétendus hommes d'Etat ne disent-ils pas « vouloir faire un cimetière de la France » ? Etienne en tremble d'effroi et sent que son monde est en danger !

Saint-Farre qui est revenu de Londres reste à Paris et curieusement traverse sans inconvénients majeurs les jours brûlants de cette triste période. Il est vrai qu'il a quitté la soutane pour l'habit bourgeois des « sans-culotte ». Il n'a pas assisté au procès du roi bien que son protecteur et frère, Philippe-Egalité y soit présent dans les tribunes et n'a pas entendu, grâce à Dieu, ce dernier jeter l'opprobre sur la maison d'Orléans : « Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté, ou qui attenteront par la suite à la souveraineté du peuple, méritent la mort, je vote pour la mort ! ». Son seul problème aujourd'hui c'est celui de l'argent !

Les roulements de tambour succèdent aux cris et aux chants de joie. Robespierre a demandé « deux cent soixante-dix mille têtes pour assurer la tranquillité publique... ».

La culpabilité du fils de Louis-Philippe dégoûte à jamais la citoyenne Lemarquais. Elle en a honte pour les enfants de « Philippe-Egalité », qui ne songe aujourd'hui qu'à préserver sa vie. Jamais elle n'a ressenti une telle horreur qui met le comble au déshonneur du duc d'Orléans qui est le fils de l'homme qu'elle a aimé.

Il est grand temps pour « Marquise » de s'échapper. Il lui est pénible de respirer le même air que tous ces meurtriers dans une ville que ne présente que des scènes d'horreur. Peut-être qu'un jour prochain le Seigneur jettera un regard de miséricorde sur sa France qui était si belle à ses yeux. Elle pense encore à ses paroissiens villemomblois, à ses amis du Palais-Royal, de la Comédie Italienne, de l'Opéra et même à ses camarades de Dinan. Que font-ils à cette heure, que sont-ils devenus, bourreaux ou victimes ?

En avril 1793, Louis-Philippe d'Orléans, fils aîné de Philippe-Egalité émigre en Autriche avec une partie de ses officiers et le général Dumouriez, le vainqueur de Valmy et de Jemmapes, jadis agent secret de Louis XV !

Par mesure de rétorsion, la Convention décrète l'emprisonnement de tous les Bourbons restés en France. Philippe-Egalité est arrêté puis incarcéré. Ses biens sont mis sous séquestre et le Palais-Egalité (Palais-Royal) est pillé. La princesse de Bourbon malgré les gages de sympathie qu'elle a donnés aux révolutionnaires n'a pas émigré et est arrêtée en 1793. Cette dernière fut bien mal récompensée de sa fidélité à la nation et à la Révolution. N'avait-elle pas offert tous ses biens à la République avant de se les voir confisquer ! Bathilde d'Orléans, qui se fait appeler « citoyenne Vérité », fille de son cher Louis-Philippe que tout le monde a déjà oublié, sauf « Marquise », est arrachée au palais de l'Elysée qu'elle a acheté au Roi en 1787 et est enfermée, puis interrogée durement au fort de Saint-Jean à Marseille où elle demeurera jusqu'en avril 1795.

Il n'en faut pas davantage à « Marquise » pour boucler ses malles et s'éloigner de Paris. Elle et ses enfants sont réduits à choisir entre l'exil et l'échafaud.

« Marquise » et Louis-Philippe de Saint-Albin partent pour la Suisse avant d'émigrer par la suite à Hambourg, hébergés par un de ses anciens soupirants germaniques.

Le voyage vers la Suisse lui rappelle celui de Dinan à Paris il y a déjà tellement longtemps ! La carrossée n'est en effet pas sans encombres. Le convoi des émigrés s'arrête dans les auberges

mais par prudence, certaines ne sont pas sûres, il faut loger parfois dans des chaumières. Les hommes et les femmes se séparent. Les uns couchent sur des bottes de paille dans une grange et les autres sur des paillasses dans des pièces à l'allure de galetas. Les cochers qui sont heureusement de bons diables se prêtent avec gentillesse aux désirs des plus jeunes femmes qui, disent-elles, veulent profiter encore un peu de la vie. Les cotillons se soulèvent alors sur des lits de paille au lieu des alcôves habituelles en satin. Ces événements occasionnent plus de gaieté que de plaintes ma foi et permettent le lendemain de jaser et clabauder sur les exploits de chacune ! On craint cependant les voleurs, mais le voyage finit par se terminer à Berne sans incidents.

Etienne, la petite fille en haillons, la pauvre montée à Paris à treize ans serait-elle devenue comme ces furies de « tricoteuses » si le destin n'avait pas ensoleillé sa vie, se dit-elle en lisant « la Gazette de Berne ». Elle frissonne à la lecture de ces feuillets où il n'est question en termes grossiers que de vilipender les aristos, Dieu, la royauté, sa famille et les putains des Capet. N'a-t-elle pas été elle aussi « la putain » d'un Bourbon ?

Elle se voit interrogée par Fouquier-Tinville aux yeux de serpent lui reprocher ses incartades, son plaisir de vivre et la condamner à l'échafaud devant les crieurs du « Père Duchesne » qui, le lendemain, clabauderont comme pour l'infortunée Marie-Antoinette en se réjouissant d'avoir vu « sa tête séparée de son col de grue ».

Elle tremble sans trop s'émouvoir, lorsqu'elle apprend l'exécution de Philippe-Egalité bien qu'il ait protégé son fils Louis-Etienne de Saint-Farre avant que ce dernier n'émigre enfin en Espagne, car elle se souviendra à jamais du « complot de Bagnolet » où il a été incriminé, elle en est certaine, pour l'éloigner de Louis-Philippe ! Etienne Lemarquis espère que ce prince du sang et des Lumières, fondateur du « Grand Orient » a enfin compris avant de grimper les marches de l'échafaud avec la dignité légendaire des Bourbons, dans quel état se trouve son pays ballotté dans une tourmente anarchique qu'il a contribué à déclencher, lui et ses amis aristocrates.

Avant de quitter le cachot où il était incarcéré, ce félon aurait dit mais un peu tard, qu'il regrette d'avoir voté la mort du roi et avait ajouté à l'abbé qui l'avait confessé : « Il était trop bon pour ne pas m'avoir pardonné ». Elle pleure encore le pauvre Louis XVI lorsqu'elle apprend que ses frères qui ont émigré le désavouent ouvertement dans les Cours étrangères. Elle compte bien que le fils aîné de « Philippe-Egalité », Louis-Philippe, qui se battait dans le Nord à passé la frontière et que bientôt il vengera l'honneur des Orléans.

A Paris, on a changé le calendrier ; beaucoup d'enfants se prénommeront Rose, Narcisse, Egalité ou Brutus, les noms de rues perdent leur patron où leur référence à la monarchie et les gens ne connaissent plus les jours ni les saisons et se demandent pourquoi ils ne doivent pas travailler le « décadi » !

Les parisiens se baguenaudent sur les boulevards à défaut de pain et de savon et vont assister au spectacle quotidien de l'arrivée de la charrette des condamnés et à leur décapitation. Ils contemplent ahuris mais aussi furieux, l'impassibilité et la dignité de ceux qui vont mourir ! Ils sont ivres de sang et de vin et après le spectacle ils vont brailler en levant le cruchon dans les estaminets des boulevards : Ça ira...

Etienne pose sa main sur son cou comme si elle sentait la lame froide des ciseaux couper ses longs cheveux avant de monter les marches vers le bourreau. Elle éclate en lourds sanglots. La vie continue et elle doit croire encore à son destin !

## Neuvième partie

# *La chute des feuilles*

## 9

A son retour en France au cours de l'automne 1794, la citoyenne Lemarquis retrouve son hôtel de la rue de Grammont et son château de Villemomble intacts.

Elle apprend aussi que la branche des Villeroy s'est éteinte avec la mort sur l'échafaud, le 9 floréal an II (28 avril 1794), de son ancien amant Gabriel Louis François de Neufville, duc de Villeroy, bien que ce dernier n'ait ni conspiré, ni émigré ! Elle se dit que, dorénavant, seule sa fille Anne-Camille portera le nom de Neufville.

Comment la Révolution a-t-elle pu condamner un Roi qui a dit à son enfant de ne jamais chercher à venger sa mort ? Comment ces hommes qui se targuaient de parler au nom des Lumières comme Danton et d'autres n'ont-ils pas eu le courage de s'opposer à ces ignominies ?

Heureusement, à l'Ouest du pays les gens se sont révoltés et « Marquise » en est fière, surtout que les braves et loyaux chouans bretons ont pris la relève de la vaillante Vendée expirante et se battent avec leurs faux en chantant :

Républicains, votre énergie,  
A-t-elle triomphé des rois,  
Pour une autre tyrannie,  
Vous dictez de honteuses lois,  
Aux armes citoyens,  
Terrassez les brigands !

Cela vaut bien « La Carmagnole » et le « Ça ira » !

Etiennette est quand même soulagée lorsque l'odieux accusateur « Fouquier-Tinville » subit le supplice de la guillotine. Elle fait fi de la Convention ! A ses yeux, c'est la monarchie qui est la garante des libertés. Les réformes révolutionnaires ne sont que régression. Si le peuple avait subi une tyrannie, mais elle en doute, il aurait dû préférer subir celle de l'ordre établi depuis des siècles plutôt que celle du désordre et de l'anarchie !

Grâce à Dieu ! le dernier chapitre de cette révolution sanglante a pris fin par une nuit d'orage. C'était le 10 thermidor de l'an II lorsque les tyrans Maximilien Robespierre et Saint-Just ont été guillotins !

Sa fortune est fortement entamée. Pour pouvoir assurer le train de vie de ses garçons et donner à ses filles de quoi les protéger d'un avenir qui s'annonce incertain, celle que ses paroissiens appellent toujours Madame de Villemomble, se voit contrainte de vendre son domaine ainsi que quelques-unes des « petites maisons » offertes autrefois par ses prestigieux amants.

En 1795, un acheteur se présente pour lui acheter les terres de Villemomble. C'est un banquier qui a dû profiter sans doute de la vente des biens nationaux, se dit-elle ! Il lui achète un bon prix.

C'est la mort dans l'âme qu'elle accepte de se séparer de ce petit château qu'elle a fait construire au milieu de cette vallée souriante près du village où les habitants ont été si bons avec elle et ses enfants.

Elle mesure combien le temps a passé et aussi changé. Bien sûr elle n'a plus de rente mais les gens semblent moins heureux. Le petit peuple ne sourit plus et dans Paris les cris des marchands ne sont plus joyeux !

Le banquier, Ernest Lang, est un brave homme. Il lui demande pourquoi elle n'a pas songé à se marier. Voilà une question que l'on ne m'a jamais posée, Monsieur ! Sa réponse est brève :

– Vous savez, Monsieur Lang, en y réfléchissant bien, je crois que j'en ai pas eu le temps.

Ce temps qui a passé si vite entre le moment où elle se revoit courant et jouant sur les remparts de Dinan, et sa vie fastueuse à Paris et à Villemomble avec des personnages que l'on ne rencontre que dans les livres de contes.

- Je crois, Monsieur Lang que le jour du grand départ je remercierai le seigneur et la providence de m'avoir fait don de la vie.

Sa voix se brise malgré elle lorsqu'elle lui dit – Je vais passer quelques jours sur mes terres !

Puis, lentement d'une voix posée Etiennette lui demande de ne pas les vendre, peut-être lui rachèterait-elle un jour ! Elle ajoute – Villemomble pour moi est la mémoire d'un passé heureux, le souvenir du bonheur, vous comprenez ? – Je vous le promets, répond le banquier ! Mademoiselle Le Marquis, « dame de Villemomble et autres lieux », le remercie d'un grand sourire. Ses yeux brillent comme si elle était fiévreuse !

Un matin d'automne, pour la dernière fois, « Marquise », monte dans sa berline.

Elle est accompagnée de son compagnon le général de Brigade Agathon du Petit Bois, de sa fille Marie, de son gendre François Constantin de Brossard et de trois de leurs enfants ; Aglaé, Anne et Louis-Philippe qui ont tenu à connaître les terres de leur grand-maman.

Son cocher cria, en faisant claquer son fouet – En route !

Autour du chemin les prairies embaument l'odeur des sous-bois, un mélange de champignons et de noisettes, et les hautes futaies explosent de couleurs ocres et rousses. Le vent qui vient de l'ouest annonce la pluie mais un mince rayon de soleil donne des reflets d'or aux toitures de chaume des maisons légumières du côté de Noisy-le-Sec.

Le chemin se fraie un passage entre des noyers. Marquise reconnaît la belle demeure de Taillepied et sa large allée qui va se perdre dans les bois royaux. Au bout du chemin, il y a le village, son village, et au milieu, blotti au fond de la vallée cet exquis petit château. Il lui semble entendre déjà le murmure de la rivière Saint-Baudile. – Ca y est on est arrivé à Villemomble, dit le cocher en se penchant !

Devant la grille du château une paroissienne la reconnaissant lui dit, des sanglots dans la voix – Parsangé ! Madame la Baronne, vous revenez chez vous ? Dans un souffle « Marquise » lui répond – Pour quelques jours seulement !

« Marquise » apprend le soir même que les gens du village se sont donnés la main afin que les moissons soient faites sur ses terres et rentrées. Il n'était pas question que les terres de la baronne qui avait été bonne pour eux soient laissées à l'abandon et ses bêtes sans soins. « Marquise » n'oubliera jamais !

En compagnie du citoyen Delépine, le maire, et de son métayer, après une bonne nuit, elle voulut ensuite visiter sa ferme en compagnie de ses hôtes, jeter un coup d'œil à l'étable où logent ses belles vaches normandes, caresser les naseaux de ses robustes chevaux de trait qui, elle en est sûre, la reconnaissent en hennissant. Ses tombereaux et charrettes, ses araires, herses et sa belle charrue à avant train sont en parfait état dans la grange !

– Quels braves gens dit-elle à haute voix !

En repartant, Jacques Delépine l'invite à assister aux épousailles qui auront lieu le lendemain entre Pierre Brouet, le fils de l'un de ses jardiniers avec une fille de Neuilly-sur-Marne. Elle et Marie, sa fille, acceptent avec une joie non dissimulée. Tout le village sera là.

Lorsqu'elle était encore jeune combien de fois, Marie que l'on appelait encore « Mademoiselle de Villemomble » a-t-elle mis sous son oreiller une glace ornée de feuilles de chêne mises en croix ? Elle connaît encore la prière qu'elle murmurait : « Fais-moi voir en dormant, celui que j'épouserai en mon vivant ». Bien des gentilshommes sont apparus dans le miroir avant qu'elle rencontre François Constantin !

Le lendemain, c'est un grand jour dans le village, car c'est Pierre, le fils de Jacques Brouet qui se marie et va épouser une certaine Geneviève Paillard. C'est au mai dernier qu'ils en ont pris la décision.

Les parents du jeune homme sont allés demander « l'entrée de la maison » pour leur fils. Il paraît que ça a discuté longtemps autour du cruchon avant que « l'entrée » soit accordée !

Les fiançailles n'ont pas tardé et les jeunes du village ont cloué sur la porte de Geneviève à Neuilly, des rubans pour bien montrer que son cœur n'était plus libre.

La citoyenne Lemarquis est allée rendre visite à son ami et voisin, Balthazard Girardot en son château de Launay, qui a perdu sa particule mais signe les registres paroissiaux comme agent municipal. Elle est contente de le revoir mais apprend avec tristesse que son oncle est décédé il y a quelques mois.

On parle des gens du village, du curé de Gagny, Jean François Bucquet, pourtant « jureur » qui a été injustement guillotiné, en thermidor de l'an II, sur l'initiative du musicien et révolutionnaire François Gossec qui possède dans ce lieu une maison de plaisance. Ce dernier, se souvient Etiennette, lui a été présenté en d'autres temps à Chantilly et au Palais-Royal ! - Plût à Dieu que ce monstre soit damné dit-elle. L'abbé Milscent, curé à Villemomble, a lui aussi juré mais a eu plus de chance car il a jeté sa soutane aux orties afin de se marier en mars de cette année dans son ancienne paroisse.

Pour une belle noce, ça a été une belle noce !

On a attendu que les travaux des champs et les vendanges soient passés et bien sûr comme partout il n'était pas question de se marier pendant le « mois des ânes », ni un vendredi car cela peut porter la brouillerie dans le ménage, encore moins le jeudi car l'époux s'exposerait au cocuage ! A Villemomble, comme dans beaucoup de paroisses, il est préférable de choisir pour se marier, tous les mois comportant un R comme dans maRiage, Dame, oui !

Etiennette et sa fille assistent au mariage civil qui se déroule au domicile du citoyen Delaunay (Girardot), dans le grand salon de compagnie de son château. Les communs ont été transformés en atelier d'évaporation de la lessive de salpêtre pour la fabrication des poudres et une odeur fétide se répand dans la cour.

Tout le village est présent et chacun vient les saluer avec respect mais aussi les cousins de Neuilly-sur-Marne, Gagny et de Rosny.

Vite fait, devant Louis Balthazard Girardot, agent municipal, Pierre a déclaré à haute voix « prendre en mariage » Geneviève Paillard. Puis le citoyen Girardot a prononcé « que le dix sept vendémiaire an sixième de la République Française une et indivisible et au nom de la loi les dits époux Pierre Jacques Marie Brouet, âgé de 21 ans, né à Villemomble le 21 novembre 1775, cultivateur, fils de Jacques Brouet et de Marie Jeanne Chasles son épouse et Geneviève Paillard, âgée de 21 ans, née à Neuilly-sur-Marne le 19 février 1776, cultivatrice, fille de Baudille Paillard et de Magdeleine Pigeon, domiciliés à Villemomble, sont unis par les liens du mariage».

Le matin avant la cérémonie, des jeunes gens, amis du marié, dont André Brouet et Jacques Vassou, ont installé une table devant l'église et placé la « rôtie » consistant en gâteaux, cruchons de vin et fleurs.

Le bedeau qui remplace le marguillier et le père Cochou qui joue du flageolet sont allés chercher la mariée et le cortège s'est constitué devant la grille du château de « Madame de

Villemomble ». La mariée a une robe blanche et un casaquin de la même couleur et sur son bonnet est épinglée une couronne de fleurs d'oranger.

Sous le porche de l'église Saint-Genès un énorme bouquet plastronne sur une futaille faisant face à la « rôtie. »

François Constantin de Brossard et ses enfants sont venus rejoindre Etiennette et Marie que l'on a placés au premier rang à droite près de l'évangile comme autrefois.

Le cortège entre enfin dans le sanctuaire derrière la mariée qui donne le bras à son oncle, fier comme Artaban. Les vieux du village qui participent à la fête ont mis leurs propres habits de noce qu'ils ressortent de l'armoire pour les grandes occasions et qu'ils emporteront dans la tombe !

Au moment de la bénédiction nuptiale par le curé de Rosny qui a remplacé le père Milscent, les mariés font l'échange des alliances et d'une « pièce de mariage ». Quatre jeunes gens amis de la famille, André Brouet, Pierre Vassou, Jean François Bricard et Claude Hardy tendent au-dessus de la tête des nouveaux mariés un drap blanc orné de franges.

Le rituel achevé, on prend le chemin de la demeure des époux. Les gosses de la noce chantent devant le cortège. En travers de la porte de la maison on a mis un balai que la mariée ne manque pas de ranger à sa place comme de coutume ! en bonne ménagère qu'elle sera !

Le repas se déroule sous une grange qui appartient aux parents du marié. On a tassé les foin dans un coin puis on a disposé des planches sur les tréteaux.

Au cours du repas de noce, le violoneux s'est arrêté de racler son crinclin. C'est le moment où le garçon d'honneur Pierre Vassou est allé arracher le flot de rubans qu'il avait attaché à la jambe de la mariée tout à l'heure. Tous hurlent, s'égosillent, cacardent, pépient, tandis qu'il les découpe afin que chacun reparte avec un bout de ruban.

Au dessert, la fille d'honneur apporte la soupière remplie de dragées offertes par Louis Balthazard Girardot. Madame de Villemomble après avoir embrassé nombre de villageois joyeux s'en est allée rejoindre sa demeure.

Alors, Dame ! pendant trois jours tous ont bu et mangé à s'en faire péter la panse.

Les jours suivants on a encore ripaillé, farandolé, et la chopine aidant, on a moult fois chanté et hurlé à tue-tête des refrains paillards jusqu'à ce que les souliers et les cotillons de la mariée soient brûlés solennellement sur la place du village !

Je trouvay sur l'herbe assise  
Jeanneton qui s'endormoit.  
Je luy levay la chemise,  
J'apperceu je ne sçay quoi,  
Que je ne vous veux  
Que je ne vous veux pas dire.

Le village est encore endormi lorsque « Marquise » monte dans la berline. L'humidité de l'automne dépose des perles grises sur les branches qui se penchent au-dessus des murs de son parc.

Elle tient à traverser le domaine du Raincy dont les portes sont ouvertes puis la berline s'engage sur le chemin de Paris. Madame de Villemomble, se retourne, jette un regard furtif sur la campagne qu'elle ne verra plus !

Sans le sous, noyé sous les dettes, l'abbé de Saint-Farre se débarrasse d'une partie de ses meubles, de sa belle vaisselle et de son écurie et commence à être ennuyé par nombre de créanciers. Il se voit contraint de vendre partie de ses biens, entre autres son hôtel de la rue Basse-

des-Remparts et l'élégant petit hôtel que sa mère lui a offert, rue Poissonnière. En 1795 il rejoint à nouveau la duchesse de Bourbon qui a été expulsée de France après sa détention au fort Saint-Jean à Marseille, en Espagne, à Figuières près de Barcelonne.

D'un coup d'état à l'autre, Mademoiselle Le Marquis ne se sent plus tellement concernée par les événements. Elle vit avec ses souvenirs.

Jacques Delépine, maire de Villemomble et Balthazard Girardot Delaunay sont venus plusieurs fois lui rendre visite et lui ont donné des nouvelles du village. Certains se sont enrichis et ont acheté les terres de la cure et du vieux château d'Avron. Les récoltes ont été excellentes trois années de suite de 1796 à 1798. Les habitants continuent à entretenir son château quelque peu délaissé par le banquier Lang qu'ils ne voient que très rarement et celui de La Garenne également.

Elle apprend aussi que son ami, Charles Taillepie, a divorcé. Son épouse Agathe Marie Masson de Saint-Amand a mis en vente le domaine de La Garenne qui lui revient.

Le Directoire ne l'effraie pas et elle aime bien le jeune Bonaparte. Une société bourgeoise a succédé à la noblesse qui semble appartenir à un autre âge. Elle applaudit à deux mains le 19 brumaire. Bonaparte prend les rênes de la France et c'est ainsi que prend fin cette Révolution qui n'a pas réussi à assainir les problèmes financiers du pays qui étaient à l'origine de ce long drame, la religion est éclatée, elle a ouvert une guerre qui n'a pas fini de se terminer, songe pensive Etienne et les femmes sont moins libres qu'autrefois, c'est un comble !

## Dixième partie

# Epilogue

# *Le crépuscule*

10

Mademoiselle Le Marquis embrasse maintenant la piété et la charité avec la même ardeur qu'elle a suivi sa passion. Son âme est déjà ailleurs. Elle a été libertine mais n'est pas noyée dans l'affliction.

En 1800 elle rachète les terres de Villemomble au citoyen Lang afin de les revendre aussitôt à Monsieur Nicolas Bourelle de Sivry, payeur général de la guerre, pour douze cent vingt deux kilos d'argent fin, poinçon de Paris.

Elle reçoit dans ses appartements ses enfants et petits enfants. Marie vient partager avec elle des souvenirs d'autrefois. Ce sont des lambeaux de la vie mais si doux qu'ils leur caressent le cœur ! Revivent Louis-Philippe, Monsieur de Carmontelle (34), amuseur attitré du duc d'Orléans et peintre exquis qui est venu un jour les dessiner et dont elles ont lu tous les ouvrages, Brongniart cet heureux homme, si joyeux, qui est venu lui dire il y quelques années qu'il travaillait à Villemomble chez le baron Roger et Monsieur Bourelle de Sivry à réaménager leurs parcs avec des cabinets de verdure, rocailles en décor et petites îles sur sa rivière qui déroulait ses rubans sous

d'épais ombrages. L'ombre de ce bon duc d'Orléans ne sera pas fâchée de savoir que ses jardins ont survécu aux mauvais jours !

Marie est prise de fou rire lorsqu'un jour sa tendre mère a imité Louis-Philippe commandant à Fragonard un tableau la représentant : « Je désirerois que vous peignissiez madame sur une escarpolette – vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant ».

Elles finissent toujours toutes les deux par tirer les cartes avant de prendre le thé dans les jolies petites tasses en porcelaine venant du service de la manufacture de la rue des Boulets que Marie et son époux lui ont offert pour sa fête, en attendant la venue de François Constantin.

Son gendre et Marie demeurent une partie de l'année dans un petit hôtel élégant, entouré d'un jardin, construit sur la cour des Fontaines avec face sur la rue des Bons Enfants. Le comte François Constantin de Brossard est charmant et toujours attentionné. Ce bel homme frappe tout le monde par sa physionomie franche et toujours sereine. Il est tellement différent de ses fils qui n'ont rien compris à la Révolution et continuent à vouloir vivre comme autrefois, sous « l'Ancien Régime ».

Elle n'a pas revu Louis-Etienne de Saint-Farre depuis qu'il est parti en Espagne s'installer chez la duchesse d'Orléans près de Barcelone où il rencontre des grandes dames de l'Ancien Régime, ruinées et émigrées comme lui. Il fait quelques aller et retours à Soria, chez sa sœur, Bathilde, duchesse de Bourbon, qui a été expédiée en Espagne par le Directoire. En revanche elle reçoit de nombreuses lettres de lui où il lui quémante à chaque fois de l'argent pour assouvir ses nombreux créanciers. C'est par l'une de ses lettres qu'elle apprend que Bathilde d'Orléans a créé dans la maison où elle réside un dispensaire qui est le rendez-vous de tous les nécessiteux.

Louis-Philippe de Saint-Albin, quitte une fois par an son manoir du Buisson-de-Mai pour la rencontrer. Il n'est plus le sémillant abbé d'autrefois. Tiens ! il a pris du ventre ! se dit-elle à chacune de ses visites et la dernière fois il s'est plaint de la goutte, cette méchante fille des plaisirs et de la galanterie. A plus de quarante ans, il a encore des retours de jeunesse car elle le voit toujours accompagné de jeunes femmes. Ces sirènes sont-elles des soubrettes ou les filles de marquis ruinés ? elle ne le sait pas !

Par une de ces belles journées au tout début du printemps de l'année 1804, le fils unique de Bathilde d'Orléans, Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, qui résidait dans le grand-duché de Bade, est enlevé, suspecté d'être l'âme d'un complot royaliste fomenté par Cadoudal et fusillé dans les fossés du château de Vincennes sur ordre de Napoléon Bonaparte, qu'elle admire tant. Elle se dit qu'une malédiction poursuit les enfants de celui qui sera toujours son prince, Louis-Philippe d'Orléans, et de la belle Louise-Henriette de Bourbon-Conti !

Mademoiselle Le Marquis trouve enfin le repos des sens et une tranquillité d'esprit dont elle n'avait pas joui depuis bien des années. Bien sûr elle n'est plus sur le verdoyant chemin de la jeunesse dont elle garde tous les souvenirs délicieux. Il y a des siècles qu'elle s'est retranchée du monde frivole dont elle s'était régalée des délices jusqu'à la mort de Louis-Philippe !

Les jolis traits de sa figure, toujours aussi rose et gaie, se sont un peu ternis mais ses yeux cernés sont aussi purs qu'autrefois. Elle a en effet plus de soixante cinq ans et le roman de sa vie a commencé il y a tellement longtemps dans ce coin de Bretagne près de la cité des corsaires, qu'alors, elle peut se laisser aller dans sa bergère et s'assoupir le sourire aux lèvres !

Il est temps pour elle de rédiger son testament. Elle sent ses forces décliner et ne se sent plus le courage de faire sa promenade quotidienne dans les allées du Palais-Royal et flâner sur le

boulevard des Italiens. Elle convoque son notaire Marchoux, le 20 août 1805 et lui remet ses dispositions testamentaires où elle n'oublie pas plus ses serviteurs et les indigents que ses enfants.

Après avoir légué à ces derniers tout ce dont le Code civil lui permettait de disposer en leur faveur, elle donne à son notaire et à son procureur chacun un diamant de trois mille livres, à l'abbé Mayet, ancien instituteur de ses enfants, deux mille livres de rente viagère, à sa petite fille Amélie un anneau de gros diamant, à son gendre le comte de Brossard une boîte d'or où se trouve le portrait du duc d'Orléans, à quatre de ses anciens domestiques, dont la dame Delaize de Villemomble, trois cents livres de rente viagère chacun et aux domestiques qui seront à son service depuis plus de deux années le jour de sa mort, douze cents livres. Enfin seront distribuées aux pauvres de la paroisse, aux malades et aux infirmes, moitié par le curé, moitié par les sœurs de charité, six cents livres. Puis elle termine, d'une écriture appliquée, en recommandant « son âme à Dieu, le suppliant de lui pardonner tous ses péchés, dans sa divine miséricorde ».

Un matin, son ami lui a lu la lettre que lui a envoyée sa petite fille Amélie Gabrielle de Vassan, fille de Anne-Camille, qui lui annonçait qu'elle allait se marier avec un certain Ange Emmanuel de Gouy d'Arcy. Elle a versé une larme puis a souri avant de quitter son fauteuil avec difficulté car depuis quelques jours son corps ne veut plus battre que d'une aile. Mademoiselle Lemarquis s'est approchée des carreaux de la fenêtre pour surveiller comme chaque jour le boulevard du Dépôt, futur boulevard des Italiens, encore scintillant des lumières de la nuit. Il commence à s'animer. Des fiacres défilent au trot et les cochers par habitude, sans doute, s'invectivent avec une verve gauloise. Il y en a de rutilants et d'autres crasseux avec le cuir du siège tout rapetassé. Les cafés, orfèvres et confiseurs qui siègent dans la contre-allée ouvrent leurs portes et attendent les couples les plus brillants de la capitale. Les hauteurs de la butte Montmartre couronnée de dizaines de moulins à vent se débarrassent petit à petit de la brume qui les recouvre.

Au crépuscule de cette journée du 8 février 1806 elle s'est endormie. Au cours de la nuit Etienne rend son âme à Dieu. Le lendemain Monsieur André, son cher docteur est venu constater son départ pour le ciel.

Au début de l'après-midi, Denis-André Rouen, adjoint au maire du 2<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Paris reçoit la déposition de François-Constantin Brossard, gendre de Mademoiselle Lemarquis, accompagné de son médecin et de son avoué, qui viennent déclarer le décès de celle qui fut Madame de Villemomble et que l'on appelait « Marquise » dans le monde !

Sur son acte de décès il est mentionné « Du dimanche neuf février mil huit cent six – Acte de décès de demoiselle Etienne Marie Périne Le Marquis, propriétaire, âgée de soixante neuf ans, née à Dinan, département des Côtes-du-Nord, décédée aujourd'hui à sept heures du matin, 14 rue de Grammont, division Le Pelletier, célibataire. Les témoins ont été François-Constantin Brossard, propriétaire demeurant à Paris, Cour des Fontaines, N° 5 , division de la Butte des Moulins et Jean-Baptiste Samson Gomel, avoué demeurant rue Neuve des Petits-Champs, N° 26, division Le Pelletier ».

Ses obsèques ont lieu à l'église Saint-Roch, et coïncidence singulière, au moment où son cercueil entre à l'église, celui de Madame de Montesson (Charlotte Jeanne Béraud, veuve d'Orléans) en descend les marches ! Ces dernières dont l'une avait été la mère de trois enfants de Louis-Philippe et l'autre son épouse se croisent dans la mort comme elles se sont croisées dans la vie et ce sont les mêmes cierges qui se consomment pour elles dans cette église.

Etienne Le Marquis est ensuite inhumée au nouveau cimetière de l'Est à Paris dessiné par son ami Brongniart.

## NOTES

- (1) - **La rue du Champ-Flory**, (aujourd'hui disparue), ouverte sous Philippe-Auguste sur un jardin dépendant du vieux Louvre était selon une ordonnance de saint Louis, l'une des 8 rues de Paris « où les ribaudes pouvaient tenir « bourdeau » (bordel) ». Elle donnait alors dans la rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, entre la rue du Coq et la rue du Chantre (disparues), paroisse Saint-Germain l'Auxerrois.
- (2) – **« La Brissault »**, entremetteuse qui tient avec son mari une « petite maison », à la Barrière-Blanche, au 1 de la rue Saint-Marc où l'on peut souper en galante compagnie et qui est fréquentée par la haute société parisienne. Un siècle plus tard cette maison de rendez-vous était encore renommée.
- (3) - **Villemur** (Fillon de), Il s'agit ici de M. Villemur le cadet (Villemur l'aîné étant mort antérieurement de la petite vérole), receveur général des finances qui demeurait en 1732, rue Neuve-des-Petits-Champs. Il prit le nom de Villemur après l'étrange confusion de son nom avec celui de La Fillon (Proxénète célèbre qui avait sa maison, rue Blanche). Villemur le cadet avait amassé une fortune considérable et fait construire son hôtel en 1745, rue des Capucines, qui prolongeait la rue des Petits-Champs.
- (4)- **Gabriel Louis François de Neuville, marquis de Villeroy et d'Alincourt**. Cinquième et dernier duc de Villeroy, il est né le 8 octobre 1731. Fils unique de François Camille de Neuville de Villeroy et de la duchesse, née Marie-Josèphe de Boufflers, il épousa le 13 janvier 1747, Jeanne Louise Constance d'Aumont, fille de Louis, duc d'Aumont. Ils n'eurent pas d'enfants. La fille (Anne-Camille) qu'il aura avec sa maîtresse, Mademoiselle Le Marquis sera légitimée et portera le nom de Neuville (ou Neuville). Après avoir habité l'hôtel de Villeroy, rue de Varenne (aujourd'hui ministère de l'agriculture), il acheta en 1766, l'hôtel de Torcy (aujourd'hui, hôtel de Beauharnais, 78, rue de Lille où il demeura jusqu'à la Révolution). Il possédait également un hôtel rue de l'Université, ancien hôtel de Rohan-Guéméné acheté en 1772 et qu'il vendit en 1775. Cet édifice sera loué à vie à la duchesse de Villeroy. Le duc de Villeroy fut capitaine des gardes du corps du roi en 1758 et devint gouverneur de Lyon et des provinces lyonnaises, Forez et Beaujolais en 1766 puis lieutenant général en 1781. Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut sur l'échafaud le 28 avril 1794.

- (5) - **Jeanne Louise Constance d'Aumont**, est née le 11 février 1731 à Saint-Sulpice, Paris. Elle est la fille de Louis Augustin, duc d'Aumont et de Victoire Félicité de Dufort-Duras. Elle ne cache pas ses goûts lesbiens. Elle tient un salon féminin fort fréquenté et entretient une troupe de théâtre. Avant d'émigrer en 1793 à Bruxelles où elle ouvrira une pension bourgeoise, elle occupait un hôtel, 141, rue de l'Université, à Paris. Elle décéda à Versailles le premier octobre 1816, sans enfant, de son union avec Gabriel Louis François de Neufville, duc de Villeroy, qu'elle avait épousé le 13 janvier 1747 et dont elle était séparée en 1768. Dans un hôtel appartenant à Villeroy, remanié par l'architecte Ledoux (rue de l'Université) la duchesse de Villeroy attire dans les années 1770 chez elle, une brillante compagnie, par des spectacles montés avec luxe. Mlle Clairon y jouait le Dindon de Marmontel devant le roi du Danemark en personne. Le théâtre de Mme de Villeroy est si bien machiné qu'on y représente même une sorte d'opéra à trucs et à décors « La tour enchantée » de Antoine Dauvergne et François Francoeur, qui eut l'honneur d'être reprise à Versailles sur le théâtre de la Cour au mois de juin 1770. Elle avait aussi ses représentations clandestines où des demoiselles de l'Opéra étaient reçues à bras ouverts, et qui clôturaient des soupers orgiaques dont les hommes étaient impitoyablement exclus.
- (6) - **Hyppolite Clairon** de son vrai nom Claire-Josèphe Lérès est née à Condé-sur-Escault dans le Nord, le 25 janvier 1723, et décéda à Paris le 29 janvier 1803. Quittant le domicile familial elle s'installa à Paris et fait ses premiers pas à la Comédie-Italienne à l'âge de treize ans. En 1743 elle devient comédienne et débute à la Comédie Française où elle fut remarquée dans le rôle de Phèdre de Racine. Libertine, elle est bisexuelle et fut l'amie de la marquise de Villeroy aussi bien que de Voltaire et de Charles-Frédéric d'Anspach-Bayreuth. Revenue à Paris à la veille de la Révolution, elle mourut, pratiquement dans la misère, chez sa fille en 1803, 63, rue de Lille (autrefois rue de Bourbon).
- (7) - **Antoine de Sartine**, comte d'Alby, fut nommé chevalier par Philippe V d'Espagne. Né dans ce pays en 1729 à Barcelone, il y mourut après avoir émigré à Tarragone en 1801. Envoyé auprès d'un homme d'affaire français, Charles Colabeau, ami de son père, en France, il achète la charge de lieutenant criminel au châtelet en 1752 puis est anobli par Louis XV en 1755. Il est nommé successivement, lieutenant général de Police dont il sera un habile administrateur, maître des requêtes puis conseiller d'Etat. Nommé au secrétariat d'Etat de la Marine (1774-1780) il joua un rôle important durant la guerre d'indépendance américaine.
- (8) - **Jean-Martial Fredou** est né à Fontenay-Saint-Père en 1710, mort à Versailles en 1795. Peintre du Cabinet du Roi à partir de 1755. Il obtiendra en 1776 le titre de « premier peintre de Monsieur » remplaçant dans cette charge F.H. Drouais.
- (9) - **Sophie Madeleine Arnould** (1744-1802) est une cantatrice célèbre en son temps. Elle fut la maîtresse de nombreux personnages de l'époque dont Louis Léon Félicité, duc de Brancas et du très libertin Charles-Alexandre de Boussu de Chimay, prince d'Hénin. Elle recevait deux fois par semaine dans son salon, 15, rue des Petits-Champs (le jeudi étant réservé aux femmes) tous les grands noms qui firent le siècle des Lumières : Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Franklin, Rousseau, d'Alembert et autres. Le revers de son hôtel donnait directement sur le Palais-Royal. En octobre 1773, elle fit tirer de ses fenêtres donnant sur ce côté un magnifique feu d'artifice pour fêter la naissance du duc de Valois, futur roi des Français, Louis-Philippe. Elle décéda dans la misère en 1802 à Paris, comme l'écrivit Goncourt : « Elle fut enterrée sans bruit, presque sans amis, cette Sophie qui jadis... ».
- (10) - **Charles Alexandre Marc Marcellin de Boussu de Chimay**, prince d'Hénin, capitaine des Gardes du Corps de Mgr le comte d'Artois est né à Bruxelles en 1744. Il est le 3<sup>ème</sup> fils d'Alexandre Gabriel Joseph d'Alsace-Hénin-Lietard et de Gabrielle Françoise Beauveau-Craon. Marié en 1766 à Mlle de Mauconseil. L'hôtel de Chimay se trouvait au 7, Place Vendôme. Il eut parmi ses maîtresses, Sophie Arnould. Charles Alexandre, prince d'Hénin fut condamné à mort et guillotiné le 19 messidor an II.
- (11) - **Louis-Philippe d'Orléans**, dit « le Gros » (1725-1785), duc de Chartres puis duc d'Orléans à la mort de son père en 1752, duc de Valois, de Nemours et de Montpensier, premier prince du sang, né à Versailles le 12 mai 1725 et mort au château de Sainte-Assise à Seine-Port le 18 novembre 1785. Il est le fils de Louis, duc d'Orléans, dit « le Pieux » (1703-1752) et d'Augusta Marie Jeanne de Bade (1704-1726). Il prend part à toutes les campagnes militaires de Louis XV de 1742 à 1744. En 1744 il devient gouverneur du Dauphiné et lieutenant général. De son mariage avec Louise-Henriette de Bourbon-Conti (1726-1759) en 1743, il eut 3 enfants dont 2 survécurent : Louis-Philippe Joseph d'Orléans, né le 13 avril 1747 et Louise Marie Thérèse Bathilde d'Orléans, née le 9 juillet 1750. De 1757 à 1766 il

va vivre maritalement avec Mlle Etienne Le Marquis (1737-1806) à Bagnolet, qui lui donne 3 enfants (légitimés) puis il se maria morganatiquement avec Charlotte Jeanne Béraud de la Haye de Riou, marquise de Montesson, en 1773 (1738-1806). Après son mariage, il fit donation du Palais-Royal à son fils, vendit en 1784 le domaine de Saint-Cloud au roi. Il se fit construire dans le quartier de la Chaussée d'Antin un bel hôtel par Henri Piètre, son architecte, à côté de celui de Madame de Montesson. Il acheta le château du Raincy en 1769 puis celui de Sainte-Assise en 1773. Méconnu, Louis-Philippe « le gros » fut l'un des plus importants mécènes de son temps.

- (12) – **Louise-Henriette, duchesse d'Orléans** (1726-1759), a épousé en 1743 Louis-Philippe, duc d'Orléans. Elle est la fille de Louis-Armand de Bourbon-Conti et de Louise-Elisabeth de Condé. Les époux qui n'avaient que 35 ans à eux deux, avaient l'un pour l'autre une passion sans bornes. Le duc prenant de l'embonpoint, la flamme s'éteignit et Louise cherchera autour d'elle des amants. Il pèsera toujours des soupçons sur la légitimité de son fils le futur Philippe-Egalité, né en 1747. Elle donnera la vie en 1750 à Bathilde d'Orléans qui sera la mère du duc d'Enghien et le père, un certain lord Meilfort de ses amis ? Fin 1758, la santé de Louise, qui est poitrinaire, décline et elle reçoit les derniers sacrements le 2 janvier 1759..
- (13) – **L'église Saint-Eustache** à Paris est élevée en 1532. L'édifice fut considéré comme église royale à cause de sa proximité avec le Louvre. Louis XIV y fut baptisé. Colbert, Rameau et la mère de Mozart y furent enterrés. L'église comprend l'un des trois plus grands orgues de France après ceux de Notre-Dame-de-Paris et de Saint-Sulpice.
- (14) – **Pierre Laujon** (1727-1811) – Auteur dramatique et chansonnier. Ses pièces et parades ont été jouées à la Comédie italienne, à l'Académie royale de musique, à l'Opéra-comique et dans les théâtres privés du duc d'Orléans et du roi. Certaines de ses œuvres ont eu un certain succès : « Daphis et Chloé », 1747, « La journée galante », 1750, « L'amour impromptu », 1756, « Silvie », 1765.
- (15) – **Charles Collé** – Dramaturge, chansonnier, né à Paris le 14 avril 1709 et mort dans la même ville le 3 novembre 1783. Il fut attaché au duc d'Orléans qui le nomma son lecteur et son secrétaire. Il composa pour le théâtre du duc d'Orléans et pour Mlle Le Marquis, la maîtresse de Louis-Philippe d'Orléans (1725-1785) une foule de pièces et de parades ainsi que des comédies qui furent reçues à la comédie Française dont « La partie de chasse de Henry IV ».
- (16) – **Ariette** – Air léger et court qui se chante avec paroles et accompagnement. Les vaudevilles se sont nommés longtemps comédies à ariettes
- (17) – **Chamberlane** : C'est-à-dire une fête de chambre, de salon, par opposition aux fêtes données en public.
- (18) – **Taillepiéd** - Depuis le 23 février 1732, les terres de La Garenne à Villemomble appartiennent à la famille Taillepiéd. Le domaine a été acquis par feu, Robert Jean-Baptiste Taillepiéd, comte d'Autrey (en Franche-Comté jusqu'en 1762), écuyer, conseiller et secrétaire du roi, receveur général des finances d'Auch, qui avait épousé le 3 janvier 1724, Geneviève-Marie Le Mercier de Senlis. En 1750, ils étaient devenus également propriétaires des terres de Bondy. Les biens de Robert Taillepiéd et de son épouse décédée une année après lui sont partagés entre leurs héritiers par actes des 17 février 1767 et 7 juin 1768. En effet, Robert et Geneviève Taillepiéd laissent deux fils : l'aîné, Jean-Baptiste Taillepiéd de Bondy, né à Paris le 30 avril 1741, devient comme son père receveur des finances d'Auch et hérite de la seigneurie de Bondy. Il avait épousé le 21 novembre 1763, Marie Catherine de Foissy dont il eut cinq enfants : Marguerite Barbe, née à Villemomble en 1764, Pierre Marie, comte de Bondy, né à Paris en 1766, Charles Claude, né en 1767, Marie Adélaïde, née en 1769 et enfin Aglaé Marie le 28 novembre 1771. Le Cadet, Charles Claude Alexandre Taillepiéd, né à Villemomble le 19 août 1750, hérite de la seigneurie de La Garenne dépendante de celle de Villemomble. Il deviendra en 1775, secrétaire des commandements de Monsieur, frère du Roi, puis en 1782, introducteur des ambassadeurs, fonctions qu'il conservera jusqu'en 1792. A l'instar de son frère, Taillepiéd de Bondy, Charles Taillepiéd de La Garenne est un grand amateur d'art, doué d'un esprit gai et d'une nature aimable, fréquentant les salons littéraires et les salons de jeux du Palais Royal. En dehors des seigneuries de Bondy et de La Garenne, les deux frères posséderont à Paris des hôtels, rue de Richelieu, dont les intérieurs étaient d'un luxe et d'un raffinement extrêmes. Les jardins mitoyens s'étendaient jusqu'à l'hôtel de Montmorency ! (Emplacements actuels N° 101, 108, 110, 112). Le 22 mars 1776, Charles Taillepiéd de la Garenne épouse Agathe Marie Masson de Saint-Amand, fille de Claude Louis Masson de Saint-Amand, Trésorier Général et fille de Marie Françoise Radix, qui lui donnera deux

enfants, Alexandre Taillepié de La Garenne, né le 11 avril 1777 à Paris et Amédée Louis Thérèse Taillepié de La Garenne, né le 2 décembre 1779 à Paris. Charles Taillepié adresse, le 22 mars 1776, à Etienne Le Marquis, dame de Villemomble, acte de foi, hommage et aveu de dénombrement de son fief de La Garenne. Ce dernier se sépare de son épouse et abandonne à cette dernière, comme remploi dotal, la maison qu'il habite à Paris, rue Basse-du-Rempart et son domaine de La Garenne à Villemomble, le 7 Prairial an V (26 mai 1797). Il décède peu avant le tournant du siècle, atteint de la petite vérole.

(19) - **Girardot de Launay** - Le 15 avril 1729, René Claude Girardot (1665-1730), écuyer, seigneur de la Salle et de Malassis, lieutenant des chasses de la capitainerie de Vincennes, et dame Marie Jeanne Boudin sa femme, achètent « la maison seigneuriale » et le fief de Launay mouvant de la seigneurie de Villemomble, à Pierre Nicolas de Bragelongue, chevalier, colonel d'infanterie, époux de Geneviève Boucher. René Claude Girardot est le fils de Edmé Girardot, Ecuyer, Mousquetaire du Roi, Lieutenant de chasse de la capitainerie de Vincennes. Ce nom est désormais lié aux terres de Launay mais plus encore à Edmé Girardot (1621-1682) qui sert Louis XIV dans ses mousquetaires et qui transforme son jardin de Bagnolet en créant de petits enclos séparés par des murs sur lesquels il multiplie des espaliers. Ce Girardot parvient ainsi à obtenir des fruits et tout particulièrement des pêches, meilleurs, plus beaux et surtout plus hâtifs que ses concurrents. Girardot ne vendant ses fruits qu'aux seigneurs et aux bourgeois, acquit une fort belle fortune. Le fief de Launay dont René Claude Girardot, lui aussi mousquetaire, et son épouse Marie Jeanne Boudin, font l'acquisition le 15 avril 1729, consiste en un vieux manoir à trois corps de bâtiments donnant sur cour, entouré de hautes futaies, de terres labourables, d'un verger et d'étangs situés sur le terroir de Villemomble et de Gagny. A sa mort en 1734, le domaine passe entre les mains de l'un de ses fils, Jean-Baptiste (1706-1787), premier aide-major en chef des mousquetaires noirs du roi. Ce jeune homme de 28 ans devient seigneur de Launay. Jean-Baptiste Girardot de Launay se marie avec Marie Françoise La Miche en l'église de Bagnolet le 8 mars 1735. C'est en janvier 1761, que sont anoblis avec « tous les droits, prérogatives, privilèges, franchises, libertés, prééminences, exemptions et immunités dont ils jouissent et sont accoutumés de jouir les anciens nobles du royaume », Jean-Baptiste Girardot de Launay, Edmé-Philippe Girardot de Malassis, Bernard Girardot de Villegrange et Louis Balthazard Girardot, tous mousquetaires dans la seconde compagnie des mousquetaires du Roy. Jean-Baptiste Girardot de Launay a légué, avant sa mort, son domaine de Launay à son neveu Louis Balthazard de Girardot, fils de Denis-Claude Girardot des Guesdons de Bagnolet qui deviendra seigneur de Launay puis maire de Villemomble. Ce dernier épouse Barbe Vathier, veuve en premières noces de Edmé de Saint-Paul de qui elle a une fille, Eugénie Philippine, née à Corbeil le 7 octobre 1783. Le domaine de Launay demeurera dans son intégralité jusqu'à la mort de Louis Balthazard de Girardot et de son épouse Barbe Vathier en 1838.

(20) - **Le Ragois de Bretonvilliers** - Claude Le Ragois de Bretonvilliers est déjà détenteur de domaines dans la région dont celui d'Avron qu'il achète à Louis de Donon le 18 septembre 1634. Claude Le Ragois est secrétaire du Conseil des Finances du roi. Il fait construire sur les hauteurs d'Avron, dominant la vallée de Villemomble, un magnifique château dans le style Louis XIII et à Paris un palais sur l'Ile Notre-Dame. A sa mort en 1645, il laisse à ses héritiers une fortune considérable. De son mariage avec Marie Acarie célébré en 1619, Claude Le Ragois a quatre enfants, trois garçons et une fille : Jean, né en 1620, conseiller au parlement et maître des Requêtes (mort sans descendance en 1655), Alexandre, né en 1621, curé de l'église Saint-Sulpice à Paris et deuxième supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice de 1657 à 1676 date de sa mort, ami de Vincent de Paul, Bénigne, né en 1622, conseiller au parlement, maître des Comptes, décédé en 1700, Marie, qui épousa en 1647, Louis Dominique de Bailleul, marquis de Château-Gontier. La duchesse d'Uzès cède les terres de Villemomble, le 4 janvier 1652 à Messire Jean Le Ragois, Conseiller au Parlement, Maître des Requêtes, qui à sa mort, en 1655, reviennent à Alexandre le Ragois, curé de Saint-Sulpice, par suite de l'abandon des droits de Bénigne, son frère, et de Marie, sa sœur. Ce dernier se défait de la seigneurie de Villemomble en la vendant le 26 avril 1657 à Jacques Paget, Chevalier, Conseiller du roi en ses conseils, Maître des Requêtes. A cette date la seigneurie de Villemomble possédant haute, moyenne et basse justice et les droits seigneuriaux qui y sont attachés, a un certain nombre de fiefs qui dépendent d'elle, à savoir, le fief de Joigny, près des Halles à Paris et sur le territoire de la paroisse de Villemomble, La Garenne, Launay, Bon-Recueil. C'est Bénigne Le Ragois de Bretonvilliers qui succédant à son frère Alexandre, supérieur du séminaire Saint-Sulpice et propriétaire des eaux de Passy, acquiert les terres de Villemomble le seize septembre 1676 en les achetant à Jacques Paget. Le château de Villemomble étant délaissé et en piteux état, c'est le château d'Avron, résidence d'été de la

famille Le Ragois de Bretonvilliers, qui devient l'hôtel seigneurial et le restera jusqu'en 1765. Bénigne 1<sup>er</sup> Le Ragois, né en 1622, Seigneur de Bretonvilliers, Saint-Dié, Villemomble, Avron, Noisy-le-Sec et autres lieux, est conseiller au parlement de Paris et maître des Comptes. Il devient président en la Chambre des Comptes de Paris en 1685 et décède le 15 janvier 1700, en laissant de Claude Elisabeth Perrot de Fercourt de Saint-Dié, qu'il a épousé en 1650 et qui décédera le 23 décembre 1710, deux garçons et trois filles : Bénigne qui suit, Jean-Baptiste, né en 1655, Marie-Angélique, épouse de Anne Louis Jules Malon, seigneur de Bercy, maître des requêtes, Madeleine-Hyacinthe, née en 1661, mariée en mars 1679 à Louis de Béchameil, marquis de Nointel, maître des requêtes et intendant de Bretagne et enfin Françoise, née en 1667, qui épousa Anne Hervart, seigneur de Bois-le-Vicomte et de Mitry. Bénigne 1<sup>er</sup> possède sur l'île Notre-Dame (Île Saint-Louis) un hôtel réputé être l'un des plus somptueux de Paris. Son fils Bénigne II Le Ragois lui succède dans la charge de Président de la Cour des Comptes. A sa mort en août 1709, il laisse de son mariage avec Marie-Madeleine d'Albon qu'il a épousé en 1693, Bénigne III Le Ragois de Bretonvilliers dont nous reparleront plus loin, car il fut seigneur de Villemomble et Noisy-le-Sec à la mort de Jean-Baptiste, son oncle. Le frère cadet de Bénigne II, Jean-Baptiste Le Ragois de Bretonvilliers (1655-1712), lui succède dans tous ses biens, titres et qualités. Chevalier, premier lieutenant général au Gouvernement de la ville, prévôté et vicomté de Paris, charge créée en février 1692 par un édit de Louis XIV, il sera alors seigneur de Villemomble. Jean-Baptiste décède sans alliance le 17 septembre 1712. Son neveu, Bénigne III Le Ragois de Bretonvilliers hérite de ses biens, titres et honneurs. Il a 19 ans lorsqu'il devient lieutenant général au Gouvernement de Paris mais aussi seigneur de Bretonvilliers, Saint-Dié, Villemomble, Avron, Noisy-le-Sec et possesseur des fiefs de Fontenay, Crecy et autres lieux. Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis en 1715, nommé Maréchal des camps et des armées du Roy en 1738, il meurt le 27 août 1760, ayant eu de son mariage (avril 1717) avec Félicité de Milan de Cornillon, décédée le 13 septembre 1741, trois filles, Claudine-Augustine mariée avec Jean Baptiste, marquis de Tombeboeuf, Bénigne-Félicité, baptisée à Villemomble, le 14 août 1728 (morte en bas âge), Magdeleine Henriette, décédée le 16 septembre 1741, et un fils François Mathias Bénigne Le Ragois, comte de Bretonvilliers, qui deviendra officier aux Gardes françaises. Ce dernier se marie avec Adélaïde Françoise Chertemps de Seuil le 9 décembre 1740 et reçoit en donation de ses père et mère, « terres et fiefs de Villemomble, Avron, La Montagne et Vieilles Vignes ». Leur fille Charlotte Bénigne Le Ragois, naît en janvier 1741. Mathias Le Ragois, comte de Bretonvilliers, meurt le 20 septembre 1741. Charlotte Bénigne Le Ragois de Bretonvilliers, épouse le 18 février 1760, Marc Antoine Front de Beaupoil Saint-Aulaire, marquis de Lamnary et de Chabannes. Après la mort à l'âge de 22 ans de ce dernier, survenue un an après leur mariage, le 16 juin 1761, la jeune veuve (elle était mineure lors de son premier mariage) se remarie le 20 juin 1763 avec Charles François César Le Tellier, marquis de Crussy et de Montmirail, arrière-petit-fils du marquis de Louvois, colonel des Cent Suisses de la Garde ordinaire du Roi, Maître de camp du régiment royal Roussillon et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Ce dernier décède lui aussi quelques mois plus tard, le 12 décembre 1764, laissant deux filles : Bénigne-Augustine, née le 4 février 1764 et Louise-Françoise, née posthume en 1765. Par acte passé devant Me Baron, notaire à Paris, le 30 décembre 1763, concernant le partage de la succession de Bénigne III, marquis de Bretonvilliers, les terres de Villemomble, Avron, La Montagne, Vieilles Vignes et Noisy-le-Sec sont attribuées à Charlotte Bénigne Le Ragois de Bretonvilliers. Le 11 mai 1965 le domaine de Villemomble est vendu à Jean-Baptiste Paulin d'Aguesseau.

- (21) - **Jean-Baptiste-Paulin d'Aguesseau** de Fresnes (1701-1784), marquis de Manœuvre et de Vincy, comte de Maligny et de Compans-la-Ville, est maître des requêtes et doyen du Conseil d'Etat. D'Aguesseau a été marié avec Françoise Dupré, dame de La Grange puis a épousé après la mort de cette dernière, Marie Geneviève Rosalie le Bret et enfin Anne de Vieuville.
- (22) - **Alexandre-Théodore Brongniart** est né le 15 février 1739 à Paris. En 1767 il se marie à l'âge de 28 ans avec Louise d'Egremont qui tient une boutique de lingerie dans le quartier du Temple. Entre 1769 et 1780 il devient avec MM. Chalgrin et Ledoux, l'un des architectes à la mode. En 1769, il achète de nombreux terrains dans le quartier de la Chaussée d'Antin sur lesquels il va construire de fastueux hôtels dont ceux de Madame de Montesson (1772), du duc d'Orléans avec l'architecte Henri Piètre (1773) ou de Taillepiet de Bondy (1771), dont les plans sont proches de ceux du château de Villemomble. C'est sans aucun doute grâce à l'amitié de Madame de Montesson et au mécénat de Louis-Philippe d'Orléans, qu'il avait rencontré à Bagnolet lorsque madame Le Marquis en était la reine, qu'il sera non seulement estimé de la haute société parisienne mais aussi d'artistes comme Jean-Antoine Houdon, Madame Vigée-Lebrun, Hubert Robert. Il sera l'architecte du duc d'Orléans

succédant en 1777 à Constant d'Ivry. Malgré un style caractéristique de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, élève de l'architecte Blondel, il prend un très grand soin dans le choix des proportions. Il travaillera souvent avec des architectes décorateurs comme Henri Piètre et Clodion. En dehors des hôtels particuliers, il sera l'architecte de la Bourse, de l'Ecole Militaire mais aussi d'églises rurales comme à Romainville et Trilbardou ainsi que le couvent des Capucins et l'église Saint-Louis d'Antin à Paris. L'œuvre de Brongniart ne se limite pas aux édifices car on peut le considérer également à l'époque comme l'architecte des jardins. Il aménage quantité de parcs, à Romainville pour Mme de Montesson, à Villemomble pour le baron Roger puis Bourelle de Sivry, mais aussi au Raincy, à Maupertuis et à Clichy en Aulnoye. Les nombreuses fabriques qui se trouvent dans les parcs sont vernaculaires. On lui doit enfin l'aménagement du cimetière de l'est dit du Père-Lachaise. Brongniart mourut le 5 juin 1813 et fut enterré précisément au cimetière du Père-Lachaise. En dehors du projet d'agrandissement du château effectué à la demande de Nicolas Bourelle de Sivry, d'autres projets ont été élaborés par Brongniart à Villemomble et sont classés dans le fonds des dessins et miniatures du Louvre : Villemomble, Parc de la Chapelle, plan d'ensemble avec le jardin, RF 50524 – Projet de vacherie et laiterie avec poulailler et colombier, élévation, RF 50598 – Laiterie de La Garenne, plans, coupes, élévation, RF 50525.

- (23) - **Jean-Baptiste Defernex** (né à Lyon en 1728, mort à Paris en 1783) – Sculpteur français (bronzes, marbres, terres cuites, « biscuits » de la manufacture de Sèvres). Attaché à M. le duc d'Orléans. Outre le buste de Madame de Villemomble (1766) au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg (Russie) on trouve au musée du Louvre (Paris) celui de Mme Favart (1757), « le Génie affligé » (1768) et au musée Jacquemart André (Paris), le buste de Vassilievitch Reprine. Il a exécuté certaines de ses œuvres au Palais-Royal dont des trophées d'armes et un groupe d'enfants de plomb bronzé, qui soutiennent des lanternes destinées à éclairer l'escalier.
- (24) - **Henri Piètre** a succédé à Constant d'Ivry comme premier architecte du duc d'Orléans en 1777. Architecte décorateur, il a effectué de nombreux remaniements dans le château du Raincy en 1769 puis vers 1780 à la fois dans l'hôtel de Madame de Montesson et dans celui du duc d'Orléans, rue de Provence.
- (25) – **Monsigny** – Célèbre compositeur, membre de l'institut. Né en 1729, mort en 1817. Elève de Gianotti, il fut l'un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes et travailla notamment avec Favart et Marmontel.
- (26) - **Charlotte Jeanne Béraud de la Haye de Riou, marquise de Montesson** est née en 1738 et morte en 1806. Peu de temps avant son veuvage, elle prit la suite dans le cœur de Louis-Philippe, duc d'Orléans, dit « Le Gros » (1725-1785), de Mademoiselle Le Marquis. Durant des années, le duc d'Orléans tenta d'obtenir de Louis XV la permission de l'épouser. Il n'y consentit qu'en 1772, à la condition que le mariage ne fût quemorganatique et que Mme de Montesson ne devînt jamais duchesse d'Orléans. Le mariage fut célébré dans la chapelle de madame de Montesson et l'acte inscrit, sous une feuille de papier blanc, dans le registre de l'église Saint-Eustache le vendredi 23 avril 1773. Ils vécurent entre le château du Raincy et le château de Sainte-Assise (Seine-Port). Rue de Provence elle créa un théâtre. Le duc d'Orléans, le vicomte de Gand, les frères de Ségur, le comte d'Ornezan, Madame de Montesson, la comtesse de La Marck, la marquise Ducrest, le comte de Saint-Farre composaient la troupe. Les saisons 1777-1780 furent brillantes et Mme de Montesson compta plusieurs fois Voltaire parmi ses visiteurs. A la mort du duc d'Orléans, elle se retira dans son hôtel de la rue de Provence où elle résida jusqu'à sa mort. Elle était à la fin de sa vie l'amie de l'impératrice Joséphine de Beauharnais et tiendra un salon mondain fréquenté par les membres de la meilleure société dont d'Alembert. En 1802, elle s'était fait construire une folie par Brongniart à Romainville. Elle mourut en 1806 à l'hôtel de Montesson et légua toute sa fortune au comte de Valence, qui avait épousé Mme de Genlis. Elle sera inhumée à Sainte-Assise dans le mausolée qu'elle avait fait construire pour le duc d'Orléans.
- (27) - **Belle-Isle** (Maréchal de) petit-fils de Nicolas Fouquet, est né en 1684 à Villefranche-de-Rouergue. Il mène une carrière militaire brillante. En 1730 il est gouverneur de Metz. Elu à l'Académie Française en 1749. Ministre de la guerre de 1758 à 1760. Il décède à Versailles en 1761 et est inhumé dans l'église de son château de Biszy (près de Vernon).
- (28) - **Charles de Fitz-James**, (1712-1787), duc de Fitz-James, troisième fils du maréchal de Berwick. Il fut pair de France. Son hôtel était situé, 20, Place Vendôme.
- (29) - **Anne-Camille de Neufville** - « Du jeudi vingt-huitième juin mil sept cent cinquante trois, fut baptisée Anne-Camille, fille de très haut et très puissant seigneur Louis Gabriel de Neufville, marquis de Villeroy, lieutenant général pour le

Roi des provinces de Lyonnais, Forest et Beaujolais, colonel du régiment d'infanterie lyonnais, Pair de France et de Estienne Marie Perrine Le Marquis. Le parrain : très haut et très puissant seigneur Honoré Camille Léonor de Grimaldy, par la grâce de Dieu ».

A peine sortie de l'enfance elle rencontra dans les salons de son père comme dans ceux de sa mère, la société la plus brillante. Ses parents s'étaient mis d'accord afin qu'elle puisse porter le nom prestigieux de son père « de Neuville » dès qu'elle serait majeure ! En 1776 elle devint l'épouse de Jean-Baptiste François Marie de Vassan, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Ils eurent une fille, Amélie Marie Gabrielle de Vassan. Les époux divorcèrent peu après la naissance d'Amélie. Le comte émigra au Québec. Amélie Marie Gabrielle de Vassan se maria avec Ange Emmanuel Yves François de Sales de Gouy d'Arsy et vécut dans le manoir familial à Marines, près Pontoise. Ange Emmanuel (fils de Marthe de Gouy, maréchal de camp, colonel des dragons de la Reine, guillotiné le 23 juillet 1794 et enterré au cimetière de Picpus), était maréchal des logis des mousquetaires noirs de la garde. Ils eurent deux enfants : une fille et un garçon.

(30) - **La duchesse de Polignac**, Yolande de Polastron (1749-1793), fille de Jean François Gabriel, comte de Polastron et de Jeanne Charlotte Hérault fut l'amie et la confidente de la reine Marie-Antoinette. Elevée au rang de duchesse en 1782 par Louis XVI, elle est nommée gouvernante des Enfants de France. Au moment de la Révolution elle émigra en Suisse, en Italie puis en 1793 à Vienne en Autriche où elle décéda le 9 décembre 1793.

(31) - **Mademoiselle Marie Perrine Etienne** **d'Auvilliers**, fille de Mademoiselle Le Marquis et de Louis-Philippe de Bourbon, duc d'Orléans, est baptisée le 7 juillet 1761 à Charenton. Elle est la sœur jumelle de Louis-Philippe de Saint-Albin, qui suivra son frère dans les ordres. Marie sera élevée au domicile de sa mère à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs puis 14, rue de Grammont, mais également au couvent de Bellechasse où elle recevra une parfaite éducation sous la conduite de l'abbé Maillet. Alors qu'elle a près de dix sept ans, elle rencontre, lors d'une soirée organisée par son père, un homme de bonne noblesse et « bien fait » qui vient d'obtenir le brevet d'écuyer calvacadour de Monseigneur le Duc d'Orléans. François Constantin, comte de Brossard, dont il s'agit, a l'âge de sa mère. Il est né aux « Ils Bardel », le 19 juin 1739. Le mariage est célébré en grande pompe à l'église paroissiale de Saint-Eustache à Paris. Le contrat de mariage est passé devant Me Lhomme, notaire à Paris, le 17 janvier 1778. Le couple demeure, rue Vivienne à Paris. François Constantin de Brossard et sa femme n'émigrèrent pas sous la Révolution mais se retirèrent dans leur terre des « Ils Bardel ». Lui, est nommé Conseiller Général du Calvados par arrêté du Premier Consul en date du 18 Prairial an VIII (1800), puis, en 1803, Président de l'Assemblée Electorale du deuxième Canton de Falaise, qualité en laquelle il fut « invité » (mais sans refus possible) à assister aux cérémonies du sacre de l'Empereur et de l'Impératrice. Après l'assassinat du duc d'Enghien, François Constantin de Brossard cessa toute activité politique. Marie Perrine Etienne, comtesse de Brossard, décède le 11 juin 1820 dans sa cinquante-neuvième année. C'est au retour du baptême du Duc d'Aumale que Marie a été atteinte d'une fluxion de poitrine. Le comte de Brossard décéda deux ans plus tard aux « Ils Bardel », le 18 janvier 1822 à l'âge de 83 ans. Six enfants sont nés de leur mariage : Louise Philippine Fortunée de Brossard, née à Paris le 16 septembre 1779 (1779-1782) – Louis Joseph Philippe de Brossard, né à Paris le 23 janvier 1782 (1782-1810) - Aglaé Louise Etienne de Brossard (1780- 1829) – Aimée Marie Anne de Brossard, née à Paris le 6 septembre 1783 (1783-1828) – Louis Philippe François Constantin de Brossard, né à Paris le 8 juillet 1787 (1787-1809) – Gustave Edmond, comte de Brossard, né aux Iles Bardel le 28 août 1800 (1800-1829).

(32) (33) - **Les Abbés de Saint- Farre et de Saint- Albin** - Les deux fils naturels du duc d'Orléans que celui-ci eut de ses amours avec Mademoiselle le Marquis, c'est à dire Louis-Etienne de Saint-Farre et Louis-Philippe de Saint-Albin seront tous les deux des abbés de Cour. Le premier est né à Paris, le 21 février 1759 et le second, le 7 juillet 1761 à Charenton, jumeau de Etienne Marie Perrine d'Auvilliers, sa sœur. Les deux garçons de Mademoiselle Le Marquis reçurent une éducation soignée au château de Saint-Cloud, propriété du Prince leur père. Leurs précepteurs, le Chevalier de Bonnard et l'abbé Mayet furent de qualité et les éduquèrent comme les propres enfants du duc d'Orléans. Ils entrèrent dans les ordres par contrainte, cédant aux prières de leur père, mais n'eurent pas à en souffrir. Le duc témoignera envers eux tout au long de sa vie les sentiments les plus tendres tout comme leur mère. Si les historiens et les chroniqueurs ont clabaudé sur le premier, Louis Etienne de Saint-Farre (ou Saint-Phar), c'est qu'ils ont pu s'appuyer sur une impressionnante correspondance avec sa demi-sœur, Louise Marie Thérèse Bathilde, fille légitime du duc d'Orléans mais encore avec la marquise de Montesson, avec Madame Adélaïde, sœur du roi Louis-Philippe 1<sup>er</sup> et Louis-Philippe lui-même, avec

Talleyrand, avec Joséphine de Beauharnais et nombre de ses créanciers ! Après avoir été au séminaire de Saint-Magloire, son frère, l'abbé de Saint-Albin, comme lui abbé de Cour, sera un bon vivant, goûtera également aux fastes de Versailles et mènera grand train en ville. L'abbé de Saint-Farre se distinguera tout au long de sa vie, même durant les périodes orageuses de la Révolution, par son excentricité et son penchant pour les jeux et la dépense. Au début de la Révolution, les abbés de Saint-Albin et de Saint-Farre ne furent pas inquiétés. Bien qu'enfants reconnus de Louis-Philippe d'Orléans, ils n'en portent pas le nom et ont jeté leurs soutanes aux orties pour porter l'habit bourgeois. Néanmoins, ils assistent à la chute du trône et des privilèges ! Leur demi-frère, le Duc d'Orléans, leur sert une pension honorable, devenue nécessaire depuis la suppression des bénéfices. Cependant, l'abbé de Saint-Farre bien qu'ayant été abbé en charge de l'abbaye de Livry et prieur de Saint-Martin-des-Champs, qui rapportent gros, est obligé de vendre la maison offerte par « Philippe-Egalité », ses chevaux, sa vaisselle et ses meubles mais aussi le charmant hôtel que lui a offert sa mère. Dès le début de l'année 1792, les deux abbés se réfugient à Londres. Saint-Albin réside chez son demi-frère le duc d'Orléans, très anglomane, qui y possède une maison proche de celle du prince de Galles son ami. Saint-Farre, comme de coutume, mène grande vie et devient l'ami du peintre Danloux lui aussi émigré. Rentré à Paris, Saint-Albin connaît quelque danger. Il est mis en prison, et ne réussit à en sortir qu'en faisant valoir qu'il était le frère du Duc d'Orléans. Il ne manque pas de boucler ses malles pour se rendre au plus vite à Hambourg ! Heureusement, pendant un temps, la duchesse de Bourbon (sa demi-sœur) va continuer à venir en aide à « son frère » l'abbé de Saint-Farre, comme elle disait ! C'est chez elle, après avoir quitté Londres, qu'il émigrera en 1795 dans une confortable maison, à Figuières près de Barcelone, jusqu'à l'arrivée de Napoléon. Après la mort de sa mère il rentre en France où il y retrouve son frère qui réside, dans sa folie du « Buisson-de-Mai » près de Pacy-sur-Eure. Il fait des allers et retours entre l'Espagne et Paris et met fin officiellement à son exil lors de la première Restauration. Il tâche alors de retrouver les avantages dont il jouissait avant la Révolution. Mais les temps sont durs pour tous et Saint-Farre a trop de créanciers pour être crédible auprès du duc d'Orléans (futur Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, roi des Français), de la duchesse Amélie de Bourbon-Sicile et du Roi Louis XVIII. Lui qui a habité successivement la rue Basse-du-Rempart et celle du faubourg Montmartre (entrée rue Poissonnière), s'établit pour y finir ses jours dans un hôtel de la place Vendôme où « il s'abandonne aux douceurs d'une molle paresse ». Devenu impotent, le comte-abbé de Saint-Farre rend visite de temps en temps au duc d'Orléans et à sa famille au Palais Royal. L'abbé de Saint-Albin, comme son frère, ne s'est pas marié. Durant l'orage révolutionnaire il a bouclé ses malles, comme nous l'avons vu, pour Londres puis pour l'Allemagne. Revenu d'exil, ce dernier, qui ayant les mêmes goûts, les mêmes inclinations que Saint-Farre, demeure une partie de l'année, au « Buisson-de-Mai », près de Pacy-sur-Eure et dans son hôtel parisien, N° 9, rue d'Aguesseau où dans les années 1805 il hébergera une des petites filles de sa sœur, la comtesse de Brossard, Louise Emma Pauline Lambert, dont il sera le tuteur ad hoc. A l'instar de son frère, il va continuer à vivre dans le faste des « années princières », entouré d'une myriade de domestiques, piqueurs, postillons, cochers, laquais, garde-chasse, hommes d'écurie et Suisse de M. l'abbé. Cependant il devra vendre le château du Buisson-de-Mai en 1826 et se séparer de meubles de grande valeur pour payer ses créanciers toujours plus nombreux ! A la fin de leur vie les abbés n'ont de cesse d'implorer le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, Roi des Français, afin de conserver leur pension et payer leurs créanciers dont la liste s'allonge. Ils ont de plus en plus recours « aux bontés de Monseigneur » et dans leurs impressionnantes correspondances, ils reposent leurs requêtes, sur « leur infirmité consécutive à la goutte qui a pris définitivement ses quartiers dans leur corps » et sur leur lignée. Le duc d'Orléans et Madame Adélaïde, non seulement continuèrent de leur servir l'intégralité de la pension dont ils jouissaient mais lorsque Saint-Farre puis Saint-Albin devinrent infirmes, « accablés de douleurs de rhumatisme et de goutte », ils portèrent cette pension à près de cinquante mille francs ! Le 24 juillet 1825, dans ses appartements du 8 de la place Vendôme, l'abbé de Saint-Farre s'éteint dans sa soixante-sixième année, et c'est le 13 juin 1829 que Louis-Philippe de Saint-Albin, le dernier abbé de Cour, décédera à Paris et sera enterré avec son frère au cimetière du Père Lachaise. On a également appelé l'abbé de Saint-Farre, Saint-Phar, par dérision. En effet Stanislas de Boufflers (1738-1815) avait écrit en 1761 un conte libertin intitulé « Aline, la reine de Golconde) ou le jeune séducteur amoureux d'une petite laitière, Aline, se dénommait Saint-Phar. Les fils de Mademoiselle Le Marquis et de Louis-Philippe d'Orléans laisseront en mourant des montagnes de dettes que la maison de France liquidera ! Les sépultures de MM. Les comtes de Saint-Farre et de

Saint-Albin, inhumés dans le cimetière de l'Est à Paris (Père Lachaise, 28<sup>e</sup> sec.) seront entretenues par la maison d'Orléans.

- (34) - **Carmontelle**, Louis Carrogis de son vrai nom, est né en 1717 à Paris. Louis Carrogis prend le nom de Carmontelle, signant L.C. Carmontelle, les initiales rappelant son nom de baptême et son patronyme. En 1756, Carmontelle a trente-neuf ans. C'est le début de la guerre de Sept Ans. Il part en qualité d'aide de camp de M. de Pons-Saint-Maurice, gouverneur du duc Louis-Philippe de Chartres (futur duc d'Orléans), commandant du régiment Orléans-dragons, cantonné en Westphalie. Peintre, il dessina plus de 750 figures de gens de qualité et de belles dames de la Cour de Louis-Philippe d'Orléans, du duc de Chartres, des rois Louis XV et Louis XVI mais aussi de Madame de Villemomble et ses enfants ainsi que François constantin de Brossard, écuyer commandant l'écurie de Mr le duc d'Orléans (1781). Il fournit des pièces, des écrits et des proverbes. En 1763, il entre dans la maison du duc d'Orléans, comme lecteur du duc de Chartres. Il survit aux bouleversements de la Révolution et décède à Paris le 26 décembre 1806.

#### Archives nationales :

Archives de la maison de France AP 300 – Archives diverses concernant les princes cités. série K.  
AN, Y – Papiers des commissaires.  
Lettre de Mme de Jonzac à Mme du Deffant.  
Scellés et inventaire après décès de Louis-Philippe d'Orléans – X1A 9180-9181  
Papiers de Jeanne Louise Constance d'Aumont – T 129/1 à 17

#### Musée Condé (Chantilly) :

Manuscrit de Richard Lédans.  
Registre des officiers de la maison d'Orléans.  
Portraits de Carmontelle.

#### Bibliothèque historique de la ville de Paris :

Lettre de Mlle Le Marquis. 13 juillet 1770 - BHVP, Ms 146.  
Imbert de Boudeau (G) - La chronique scandaleuse, Paris, 1786 – BHVP, Ms 718 et Ms 736.  
Chroniques secrètes de Paris sous le règne de Louis XVI – 1834- BHVP – côte 103271  
Rentiers viagers de Louis-Philippe d'Orléans – BHVP – Ms 774 p 151.

Archives de Paris.

Archives départementales de l'Essonne.

Titres de Gabriel Louis de Villeroy – Série E 2585.

Archives de la ville de Charenton.

Archives de la ville de Villemomble.

Archives de M. le comte de Brossard.

## Bibliographie

Allernoz-Wallez (Sylvie) – « L'hôtel de Villeroy, dans le faubourg Saint-Germain » - Société d'histoire et d'archéologie du VIIe arr. – Paris, 1987.

Alméras Henry et Estrée (d) (Paul) - « Les théâtres libertins au XVIIIe siècle ». Paris – Daragon, 1905.

Augerd (Jacques-Mathieu) – « Mémoires secrets (1760-1800) » - Baroux – Paris – Plon, 1866.

Augustin-Thierry (A) – « Trois amuseurs d'autrefois, Paradis de Moncrif, Carmontelle et Charles Collé », Paris, 1924.

Bachaumont – « Journal ou Mémoires secrets pour servir l'histoire de la république des lettres depuis 1762 », 36 vol., Londres, 1777-1789.

Barbier (E.J.F). – « Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV » – Paris – 1847-1856.

Barbier (Edmond Jean François) – « Chroniques de la régence et du règne de Louis XV », 8 vol., Paris, 1885.

Bonhomme (Honoré) – « Le dernier abbé de cour » - Paris - Didier, 1873.

Berty (A) – « Topographie de Paris, quartier du Louvre et des Tuileries – Paris - 1886

Britsch (Amédée) - « La maison d'Orléans à la fin de l'Ancien Régime », Paris - Payot, 1926.

Boudeau (de) Imbert – « La Chronique scandaleuse » - Paris – 1786.

Campan (Mme) - « Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette » - Paris – Baudouin, 1822.

Capon (Gaston) - « Fille d'Opéra, vendeuse d'amour » - Plessis - Paris, 1906.

Capon (Gaston) « Les petites maisons galantes de Paris au XVIIIe siècle » - Daragon - Paris, 1902

Capon (Gaston) – « Les maisons closes au XVIIIe siècle » - Daragon – Paris, 1903.

Capon et Yves Plessis – « Paris galant au dix-huitième siècle : Les théâtres clandestins » – Paris – 1905.

Chatel de Brancion (Laurence) – « Carmontelle au jardin des illusion » - Monelle Hayot- Château de Saint-Rémy-en-l'Eau , 2003.

Collé (Charles) – « Journal et Mémoires » (1748-1772), avec notes de Honoré Bonhomme – Slatkine reprints – Genève, 1967.

Collé (Charles) – « Correspondance inédite » avec introduction et notes de Honoré Bonhomme » - Slatkine reprints – Genève, 1967.

Danloux – « Journal d'émigration » - Paris – Rahir, 1912.

Des Essarts (Nicolas-Toussaint le Moyne, dit) –« Les trois théâtres de Paris – Paris, 1777.

Dezallier d'Argenville – « Voyage pittoresque aux environs de Paris » - Paris - Debure, 1778.

Dugas du Bois Saint-Just – « Paris, Versailles et les provinces – Paris – 1823.

Fournel (Victor) –« Les rues du vieux Paris – Galerie pittoresque et populaire » - Paris – Firmin Didot, 1881.

Ganay (Ernest, de) – « Les châteaux d'Ile-de-France » - Paris, 1957.

Genlis (Madame de) - « Mémoires inédits sur le XVIII<sup>e</sup> siècle et la Révolution française depuis 1776 à nos jours », 10 vol., Paris, 1825.

Goncourt (Edmond, de) - « La Guimard » - Paris.

Gourret (Jean) – « Histoire des salles de l'Opéra de Paris », Paris, 1985.

Gruyer F.A. – « Les portraits de Carmontelle », Chantilly, 1902

Harmand (Jean) – « L'automne d'un prince, le duc Louis-Philippe d'Orléans et la marquise de Montesson » - 1773 - Paris, 1910.

Lorédan Larchey – « Journal des inspecteurs de M. de Sartines » – Paris – 1863.

Manuel (Pierre) – « La police de Paris dévoilée » - Garnery – Strasbourg - 1792.

Martignon (Guy) - « Le grand livre de Villemomble », Sides - 2006.

Mercier (Louis-Sébastien) – « Tableau de Paris » - Paris – Lecou, 1853.

Mespoulet (abbé) - « Une grande paroisse parisienne, Saint-Eustache » - Paris.

Métra (François) - « Correspondance secrète politique et littéraire » (1774-1788) - Londres, 1787-1790, 18 vol.

Nauroy (Charles) – « Le curieux » - Paris.

Nougaret (Pierre Jean Baptiste) – « Anecdotes secrètes du XVIII<sup>e</sup> siècle » – Paris – Collin, 1808.

Nouvion (P) - « Un ministre des modes sous Louis XVI, Mademoiselle Bertin, marchande de mode de la reine » – Paris, 1911.

Pidansat de Mairobert (suiveur de Bachaumont à partir de 1777) - « Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres » - Londres, (1777-1789).

Piganiol de la Force (Jean-Aymar). – « Description de Paris, de Versailles... et de toutes les belles maisons des environs de Paris - Paris, 1742.

Piton (Camille) – « Paris sous Louis XV » - Mercure de France – Paris.

Richard de Lédans (Pierre Joseph) – « Portrait de Carmontelle » - Paris – Plon, 1902.

Thureau de la Morandière – « Représentation à M. le lieutenant de Police sur les courtisanes à la mode- Paris – 1760.

Tilly (comte de) et Champcenetz (Chevalier de) – « La chronique scandaleuse » - Paris, 1792.

Turquan (Joseph) – « Madame de Montesson, douairière d'Orléans » - Paris – Emile Paul, 1904.

Vigée-Lebrun (Elisabeth-Louise, Mme) – «Souvenirs », Editions des femmes - Paris. 1984.

Villeneuve (B. de) (Raoul Vèze) - « Le théâtre d'amour au XVIII<sup>e</sup> siècle » - Paris, Bibliothèque des curieux, 1910.

### Catalogues d'expositions :

Musée Carnavalet : Brongniart. (Avr-juil 1986)

Musée de l'Ile-de-france : Jardins en Ile-de-France, dessins d'Oudry à Carmontelle, (Oct-dec 1992).

*Remerciements à Edmonde Ballard et Béatrice Fraisse dont la tâche ingrate aura été de corriger les textes.*

## Du même auteur

### **Editions Horvath**

Découvrir la Seine-Saint-Denis. Préface de Paul Guth - 1992.

### **Editions SIDES**

Métiers d'hier en Ile-de-France - 1994.

La Seine-Saint-Denis, hier et aujourd'hui. Préface de Roger Carel - 1998.

Des Usines et des Hommes. Préface de Jean-Jacq Salles - 1999.

Légendes, Récits et Complaintes populaires d'Ile-de-France - 2001.

### **Mémoire et Patrimoine**

Il était une fois le château de Villemomble – Théâtre - 1992.

Dictionnaire des rues de Villemomble, histoire, anecdotes (en participation) -1995.

### **La Lampe de Mémoire**

Quartiers et rues de Villemomble - 1996.

Eglise Saint-Louis, Villemomble - 1996 et 2001.

Les associations de Villemomble et des environs, d'hier à aujourd'hui - 2000.

Les écoles de Villemomble, d'hier à aujourd'hui - 2002 et 2004.

Villemomble et ses environs dans les années 50 - 2004.

Le grand livre de Villemomble – 2006

Marquise - 2008

Villemomble dans les années 1900 - 2010

Villemomble, 1500 ans d'Histoire – BD – Dessinateur Yannick Lelardoux – 2011

Le Patrimoine de Villemomble - 2018

### **A.A.C.V.**

Villemomble, la mémoire du passé - 1988.

### **Le Pays de Dinan**

Madame de Villemomble - 1988.

### **Jeunesse, lecture et loisirs**

Erckmann-Chatrian - 1984.

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



### Les auteurs comptent sur vous